



Claire MONESTES - Xavière Du règne à l'Ad Amorem

Marie-Françoise Boutemy

► To cite this version:

Marie-Françoise Boutemy. Claire MONESTES - Xavière Du règne à l'Ad Amorem : Faire de la souffrance une oeuvre de joie. Religions. Facultés Jésuites de Paris, 1997. Français. NNT : . tel-04270777

HAL Id: tel-04270777

<https://theses.hal.science/tel-04270777>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CENTRE SEVRES
Faculté de Théologie

Thèse de doctorat

Marie-Françoise BOUTEMY
xavière

Claire MONESTES
xavière

1880-1939

du Règne à l'Ad Amorem

"Faire de la souffrance une oeuvre de joie".

TOME I
INTRODUCTION GENERALE

Thèse préparée sous la direction de Philippe LECRIVAIN, s.j.

1997

CENTRE SEVRES
Faculté de Théologie

Thèse de doctorat

Marie-Françoise BOUTEMY
xavière

Claire MONESTES
xavière

1880–1939

du Règne à l'Ad Amorem

"Faire de la souffrance une oeuvre de joie".

TOME I
INTRODUCTION GENERALE

Thèse préparée sous la direction de Philippe LECRIVAIN, s.j.

1997

Merci !

A tous ceux qui m'ont aidée, guidée, soutenue, pendant ce travail,
en m'ouvrant des archives,
en me communiquant des documents personnels,
en me laissant voir des blessures et des joies,
si nombreux, merci.

Aux archivistes, particuliers,
et spécialement les familles Fabre, Tournier, Monestès, merci.

Aux instituts religieux qui m'ont ouvert généreusement leur histoire, merci.

A mes supérieures qui ont eu l'audace de me confier ce travail,
à Philippe Lécrivain qui a eu le courage d'immenses patiences,
A ma congrégation qui m'a supportée,
à Jacques Goussault qui m'a éclairée,
à Henri Madelin qui a confirmé,
aux professeurs du Centre Sèvres,
merci.

Et à tous ceux, famille, amis, jeunes des lycées techniques, voisins,
qui ont été soutien et lumière, merci.

A mon père,
à ma grand-mère,
à Estelle Monestès,
à mes soeurs xavières : Annie Courage, Anne Bonerandi,
Marie-Yvonne Poupert, Alice Faucon, Christine d'Hérouville,
à René Marlé,

qui sont partis, pendant ce temps, ouvrant l'horizon sur Dieu seul,
merci.

Et à Celui de qui tout vient et à qui tout retourne,
merci.

"Profiter de toutes les épreuves pour se détacher de soi-même.

Epreuve physique, on donne son corps ;

épreuve morale, on donne son coeur ;

épreuve spirituelle, on donne son âme.

Et puis Dieu vient dans ce grand vide

comme le Créateur est venu dans le

néant pour faire éclater sa puissance.

Etre rien, ce n'est pas assez, il faut

encore que le rien, lorsque Dieu le tire

de son obscurité, fasse rayonner la

beauté et la bonté du Créateur.

Travailler à la gloire de Dieu n'est pas

un vain mot, il faut toujours y mettre

tout le sang de ses veines et tout le

souffle de sa vie."

Claire Monestès

JOURNAL

20 mai 1928

INTRODUCTION GENERALE

Pour permettre une lecture indépendante des différents tomes,

j'ai adopté la numérotation suivante :

Tome 1 : Introduction Générale pages 1 à 149

Tome 2 : Biographie pages 1 à 420

Tome 3 : Journal :

Introduction pages 1 à 87

Texte pages 1 à 198

Tome 4 : Notes :

Biographie pages 1 à 107

Journal pages 1 à 70

INTRODUCTION GENERALE

SOMMAIRE

Le texte fondateur au placard	4
A. <u>QUESTIONS D'HERMENEUTIQUE</u>	
1. Une source face à la tradition	6
a. <i>Quel est le "noyau" ?</i>	
b. <i>La tradition orale des premières xavières</i>	8
c. <i>La transmission par Anne-Marie</i>	10
2. Le Journal, un texte fondateur ?	13
a. <i>Le Journal comme référence normative</i>	13
b. <i>Déplacement du sujet de thèse</i>	14
c. <i>Le manque d'un récit hagiographique</i>	15
3. Le Journal, capital symbolique	17
a. <i>Il n'y a pas d'auteur qui ait pour nom "Personne"</i>	18
b. <i>Changement de sujet, nouveau positionnement</i>	19
4. De quelques conditions spirituelles du travail	20
a. <i>La responsabilité de la délégation</i>	20
b. <i>L'autorisation</i>	21
c. <i>La liberté de jugement responsable</i>	23
d. <i>La question de l'obéissance</i>	24
e. <i>L'Altérité</i>	27
B. <u>UNE BIOGRAPHIE HISTORIQUE.</u>	
1. Le choix du genre biographique	30
a. <i>Du Journal à la biographie. Arguments en faveur d'un récit</i>	30
b. <i>Le genre biographique : la "biographie historique"</i>	33
2. Le choix du sujet de la biographie historique	
a. <i>Au carrefour d'intérêts multiples</i>	33
b. <i>Le choix de Claire Monestès</i>	34
3. Faire une biographie théologique	
a. <i>Un présumé : l'Histoire, lieu de Dieu, Parole de Dieu.</i>	39
b. <i>Dieu, Sujet de l'Histoire</i>	42

4. Les sources.	
a. Retrouver la mémoire de Claire Monestès : composition de lieu	44
b. Parcourir les points les uns après les autres	46
c. Regarder comment Dieu habite... les archives	49
d. Réfléchir en soi-même : quelques problèmes posés par les sources	51
 C. <u>CLAIRE MONESTES.</u>	
1. Une personnalité contrastée	57
a. Une catholique sociale ordinaire	57
b. "Un coeur de feu dans une âme de neige"	58
2. Au coeur des choses, la Croix	59
a. Le noeud borroméen pour modèle	59
b. La Croix, point où tout se noue	60
c. La Croix dans le mystère trinitaire	63
3. L'Eucharistie	67
a. Une spiritualité eucharistique	67
b. Les moments et figures de la spiritualité eucharistique de Claire Monestès	68
L'Adoration	69
Etre hostie	71
Sint Unum	73
Le Corps Mystique	74
4. La rupture instauratrice de l'Ad Amorem	79
a. Une "hérésie" : renverser les frontières	79
b. L'embarras des responsables ecclésiastiques	82
c. Comment on peut éviter Claire en croyant la comprendre	85
5. En toutes choses	87
a. Du Règne à l'Ad Amorem, faire son miel de tout	87
b. La Réconciliation comme unité	91
c. La Réconciliation, comme rupture	92
d. Le Règne en toutes choses d'un Dieu d'humilité	95
 D. <u>LA XAVIERE, CONSEQUENCE INSTITUTIONNELLE</u>	99
1. De l'usage de saint François Xavier	99
a. Un modèle aimé d'une époque	99
b. Un modèle d'obéissance à distance	100
2. Les axes de la vie xavière.	
a. Mission et/ou vie communautaire	107
b. La prière de l'Eglise : Bréviaire ou Office au choeur ? ..	109
c. Proposition de quelques éléments de discernement	110
3. L'identité xavière de Claire Monestès.	
a. Une théologie ?	116
b. Une mystique ?	119
c. Un acte de Dieu dans le monde contemporain	121

E. LA XAVIERE ET LA FIN DE LA VIE RELIGIEUSE.....	127
1. Horizon 2000 : crise de la vie religieuse ?	127
a. La "fin".	
b. La crise contemporaine, Parole divine à entendre.	128
2. Les lignes de fractures depuis 17 siècles.....	130
a. Fracture de la paix constantinienne, début de la vie religieuse.....	130
b. Fracture de la Renaissance et nouveauté ignatienne....	131
c. Voir Dieu dans les choses du monde : une triangulation fondatrice.	133
3. Une nouvelle situation de fracture.....	135
a. La simultanéité	135
b. Ad dispersionem	137
c. Une problématique nouvelle pour la vie religieuse	140
d. Un laboratoire : la vie communautaire	141
4. Le monde, avenir de la vie religieuse.....	144
a. Dans le monde.	144
b. Une mystique pour habiter le monde en Dieu	145
c. L'expérience spirituelle fondatrice de Claire Monestès..	146
d. Voir toutes choses en Dieu	147
Conclusion	149

Le texte fondateur au placard.

Anne-Marie lut et relut les sept cahiers avec une grande attention. Elle en annota un, en retira un autre du lot afin de le mettre particulièrement à l'abri, choisit quelques passages qu'elle recopia, puis les remplaça sur l'étagère du placard encastré dans le mur de la chambre. Elle mit le cahier précieux – celui de l'année 1917-1918 – dans une valise, avec le crucifix du Père Eymieu, les poèmes de Georgette, le courrier que Claire lui avait adressé. La valise fut confiée à une amie sûre, Madame de Lavalette. Tours, où habitait celle-ci, semblait à l'abri des bombardements destructeurs. Le placard fut fermé à clef.

Une bombe tomba sur les Buissonnets, à Tours. La maison fut détruite, et la précieuse valise disparut avec elle. Une armoire fut poussée devant le placard.

Quarante sept ans passèrent.

Anne-Marie, élue supérieure de la petite communauté des xavières le 7 avril 1939, mena leur barque à travers la mer démontée de la guerre, vit repartir plusieurs xavières à qui l'avenir semblait trop sombre depuis la mort de Claire, en accueillit de nouvelles. Elle leur transmet avec exactitude les textes extraits du *Journal* de Claire. Henriette Callet, entrée en 1943, reprit le flambeau en 1957. Supérieure Générale durant 24 ans, elle sut gouverner avec dynamisme et prudence, fit reconnaître canoniquement la Xavière comme congrégation religieuse par l'Eglise en 1963, et contribua à son déploiement. Mais elle ignore toujours l'existence du *Journal* de la fondatrice. Tout avait disparu avec la valise, disait-on. Elle transmet les passages retenus par Anne-Marie. Dans la chambre voisine de la sienne, six cahiers dormaient. Un septième sommeillait parmi les dossiers d'Anne-Marie, au bout du couloir. Elle vécut environnée d'archives. Et elle mourut en 1982, sans en avoir soupçonné l'existence.

Cinquante ans de silence et d'oubli. Cinquante ans de travail et de croissance. Cinquante ans de sommeil, dans un placard fermé, de vieux cahiers. Placard oublié, clef perdue.

1987. Il faut refaire cette chambre. La lourde armoire est déplacée. Le placard mural apparaît, qui doit offrir une surface intéressante. On cherche une clef qui veuille bien l'ouvrir. On la trouve. Qu'est-ce que cela ? Le *Journal* de Claire Monestès était donné à l'Institut qu'elle avait fondé.

°
° °

Profonde et joyeuse, intelligente, attentive à tout ce qui vit ou veut vivre et infiniment douloureuse, paradoxale toujours, inscrite dans son temps en vue de demain, aimant les gens – ceux dont le visage laid reflète parfois toute la beauté du monde, et les autres – Claire, parce qu'en eux tous *Un* seul espère, de l'humus des choses de la terre veut Le mettre au jour : Dieu sur la terre comme au Ciel, et son Ciel en terre. Tout venait à la mémoire.

Tel fut le début.

° °
°

A. QUESTIONS D'HERMENEUTIQUE

Le *lieu herméneutique* du *Journal* avait été pour Claire sa propre vie, je le compris peu à peu. Mais sa découverte en 1987 désignait la congrégation des *xavières* comme le lieu herméneutique aujourd'hui. Quel serait le rapport entre la vie de Claire et celle des xavières, convergeraient-elles dans le don de Dieu, telle était, sous-jacente à la trouvaille, la première question.

Une herméneutique de Claire Monestès et de son oeuvre existait sous la forme d'une tradition écrite et surtout orale qui s'était déployée pendant cinquante ans et avait contribué à la construction de l'Institut, dans l'ignorance de cette source nouvellement mise au jour située, bien sûr, au point d'*Origine*. Cela ouvrait un ensemble de questions que j'évoquerai en quelques pages. Elles me conduisirent aux choix qui ont présidé à ma thèse, en particulier celui de faire une *Biographie*.

1. UNE SOURCE FACE A LA TRADITION.

a. *Quel est le "noyau" ?*

J'ai lu le *Journal* de Claire Monestès dans la nuit du 4 au 5 juillet 1987. La Supérieure Générale, *Marie Guillet*, m'avait remis un volumineux paquet de photocopies d'un manuscrit qui me tint de 21 h. à 3 h. du matin. Je découvris l'écriture qui me deviendrait si familière. Je vis chercher, souffrir, aimer, fonder, vivre, *Claire Monestès*, avec le secret sentiment de violer une intimité de façon irréversible. Par ma lecture, il lui arrivait quelque chose de nouveau. L'aurait-elle souhaité ? J'éprouvais la curieuse impression de la reconnaître. Claire Monestès et la Xavière étaient ce que j'avais soupçonné depuis toujours, *su* intuitivement : une profondeur où la Croix était fondatrice de l'application heureuse et inventive au monde. Nous avons désormais *ses* mots pour le dire. Et ses mots, comme aucun autre jamais, résonnaient en moi du dedans. J'ai été d'emblée affectée par ce texte de telle manière que j'en ai compris et reçu ma propre vocation. Je me souviens m'être dit : *c'était vraiment bien cela !*

J'avais depuis peu commencé à réfléchir à ce que pourrait être une thèse dont l'objet serait la "*théologie spirituelle*" de ma congrégation, congrégation en mal d'archives, disait-on. Je disposais de peu de textes contemporains de la fondation. Rédactions successives des Constitutions, articles parus dans la revue *Dialogue*, *Lettres Communes* échangées entre communautés, différents textes des trois supérieures générales qui succédèrent à la fondatrice : tel était le corpus disponible, pour l'essentiel postérieur à Claire Monestès, et limité par la déontologie qui veut qu'on n'ouvre les archives que trente ou cinquante ans après la mort des gens, selon les cas.

Dans ce corpus, j'atteignais le fruit – l'expérience et la vie d'un groupe – mais pas les racines de l'arbre qui l'avait porté. Il courait bien entendu dans ces textes la sève, une trace fondatrice, mais sans qu'il nous soit possible de la distinguer clairement de ses conséquences historiques liées aux évolutions du temps et aux personnalités postérieurement en charge des destinées de l'institut, sans qu'il soit possible de la nommer. La source référente était cachée "dedans", impossible à définir et identifier. Ce pouvait être un problème sur la durée. Sur quoi faire fond ? Serait-ce au gré des modes et des temps, la capacité d'être appliquées au monde présent comme Claire Monestès certes, et à Dieu en lui ? Mais à partir de quelle ferme identité intérieure sur laquelle pourraient se déployer la plus extrême diversité et les plus vastes évolutions à prévoir dans les décennies à venir ? L'histoire des accents qui traversèrent la vie de la Xavière depuis la mort de la fondatrice en 1939, disait sa faculté d'adaptation ; mais l'accélération générale, les évolutions du temps, la coexistence de modèles successifs, ne pourraient en cette fin de 20ème siècle que soulever des questions plus aigües, comme partout. Y avait-il de quoi permettre aux xavières de différentes générations de se reconnaître au-delà de cette faculté d'épouser pour Dieu, dans l'accueil de sa grâce, des modèles successifs qui avaient parfois déterminé leur entrée, s'étaient identifiés à leur vocation, contribuaient à leur diversité mais bougeaient sous leurs pieds ? Elles répondaient spontanément *oui* : s'il n'y avait ni activité commune, ni manière identique de se situer dans le travail, il y avait, semble-t-il, une expérience spirituelle commune que l'effet communautaire ne suffisait pas à définir. Mais comment nommer ce noyau ?

De ce problème, le Père Goussault s'était inquiété. Rompu aux *Exercices*, au gouvernement et à l'accompagnement spirituel, il fut pendant de longues années conseiller des xavières. Lorsqu'il fut question de rédiger les Constitutions qui devaient aboutir à la reconnaissance canonique du 20 juin

1963, il demanda à Marie-Henriette Callet, seconde et influente supérieure générale après Anne-Marie Revertégat – qui elle-même avait succédé à Claire Monestès – si tout de même il n'y avait pas quelques archives du temps de la fondation. Et il la pria de revenir à la charge auprès d'Anne-Marie. Elle lui dit qu'on lui faisait des réponses évasives, et qu'elle n'obtenait rien .

"On" racontait l'histoire de la valise. En ce qui concerne la fondation, Anne-Marie donnait pour date 1925, à savoir l'année de son entrée avec Georgette Coutagne, qui fut en effet déterminante pour la conscience que Claire eut de fonder. En ce qui concerne la personnalité, les directives, l'oeuvre de Claire, elle évoquait un visage allant et dynamique, *alerte et allègre*, qui contrastait avec quelques photos dont nous étions invitées à interpréter la gravité par les techniques photographiques du temps. Un texte d'une xavière de la première génération, *Marie-Louise Fanton*, évoquait la part de souffrance qui avait accompagné la fondation, sans toutefois en donner les éléments. Il y avait enfin l'oeuvre des Missions de Midi, comprise comme la création de Claire Monestès, dont nous savions peu de choses, sinon que l'actuel Foyer de Jeunes Travailleuses et le restaurant attenant, rue Breteuil à Marseille, en étaient la continuité. Une xavière, Marie-Thérèse Desouches, commença un travail précis et circonstancié sur les Missions de Midi, qui contribua à les resituer dans un contexte plus large. Mais quelque chose du *noyau* continuait d'échapper.

b. *La tradition orale des premières xavières.*

Les xavières **témoins des débuts** étaient peu nombreuses, cinq, et la seule qui était contemporaine de la fondation ne dit jamais rien à ma connaissance². Mais sans doute en savait-elle peu. *Denise Drouel* était entrée avant Anne-Marie et avait contribué, on le verra dans la *Biographie*, à son recrutement. Elle fut une grande xavière, pas seulement par la taille qui lui fit voir les autres en plongée jusqu'à ce que l'âge la courbât, mais par ce coeur d'enfant, humble, disponible, disposé à être traité pour rien, qui assumait à la fin de sa vie, et sans doute avant car on ne vit pas cela sans exercices préparatoires sérieux, de peiner en silence. Il me fallut rencontrer par les archives la jeune religieuse qu'elle avait été pour comprendre le choix de cette femme qui voulut Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus pour modèle, et lui en vouer beaucoup de respect et d'affection posthumes.

Anne Bonerandi, entrée en 1935, ne connut Claire que malade et sur la

fin de sa vie. Elle concentrait sa mémoire sur le noviciat de Divonne qui fut le sien, et l'enthousiasme profond que Claire suscita en elle, fait d'ouverture au monde et d'attachement au Christ. Il lui fallut longtemps pour évoquer le jour où, après la mort de la fondatrice, jeune professe, elle fit sa valise et s'entendit avec l'un de ses frères qui devait l'attendre au train, en gare de Marseille. Et puis... elle ne partit pas. *"Tout était prêt, mais je suis restée. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas pris ce train."* Elle se rappela Mère Claire, la fidélité du Christ, craignit peut-être l'inconnu ? Elle resta xavière, et ne le regrettait pas. Mais elle était témoin de ce que la vie de la congrégation réduite à quelques membres fut difficile et douloureuse. Elle bénissait le Ciel de ce que la vie professionnelle, rendue nécessaire pour des raisons financières, lui eût permis de respirer : l'école laïque, en ces temps de grande tension avec l'Eglise, avait sauvé, disait-elle, sa vocation. Elle sut aussi, au-delà d'un tempérament *corse* que nul ne pouvait ignorer, conduire et offrir ses peines jusqu'aux portes du Paradis – je lui en voue aussi une très profonde reconnaissance fraternelle.

Marie-Louise Fanton, entrée en 1931, avait connu Claire plus longtemps et à un âge de plus grande maturité. Pour avoir exercé des responsabilités sous sa gouverne, elle avait davantage perçu sa vie intérieure. Marie-Louise avait longuement pesé sa décision d'entrer à la Xavière, dont elle devinait la fragilité. Elle avait ensuite été suffisamment éprouvée pour que sa solidité soit sans faille. Elle confia à l'une de nous, au moment où elle fit l'accident cérébral dont les suites l'emportèrent six mois plus tard, que ces temps de fondation avaient été des temps d'épreuve. Elle eut à coeur de rappeler fermement que Claire voulait la souplesse, l'ouverture, certainement pas une vie de type monastique : elle était la seule voix à même de le dire. Elle avait aussi entrepris discrètement à la demande de Marie-Henriette Callet, qui n'eut pas le temps d'en voir le résultat, un long et patient travail qui visait, par des enquêtes, des interviews et l'exploration d'archives périphériques à Chambéry, Marseille et Rome, à reconstituer le maximum de la jeunesse de Claire Monestès. Elle avait surtout, démarche hautement symbolique, revu Léonie Fabre, que nous apprendrons à connaître et à aimer sous ses aspects difficiles, qui permit à Claire de fonder mais qui, bien qu'élue première assistante à sa mort, quitta la Xavière en 1943. Revoir Léonie, c'était poser l'avenir sur une réconciliation. Recevoir de ses mains ce grand don du courrier que Claire lui avait adressé était en quelque façon lui permettre de réintégrer l'histoire de la Xavière et de reprendre sa place – sur laquelle le silence le plus total régnait – dans la fondation. Marie-Louise tomba malade le 11 août 1980, la veille de la Sainte Claire où elle devait rendre compte de ses recherches aux xavières rassemblées à la Pourraque. Ce

travail, dont la patiente compilation de la correspondance entre Claire et sa famille (que les Monestès remirent à la Xavière sous le généralat de Marie-Henriette Callet), permettaient une reconstitution du climat familial et social de la jeunesse de Claire. Les interviews qu'elle fit sont précieux, les personnes rencontrées, dont certaines avaient encore mémoire des Monestès avant 1902, ayant aujourd'hui disparu. Je lui dois ce travail de fourmi dont j'ai recueilli les brouillons. Je lui dois aussi sa main sur mon épaule, un jour, fraternelle, salutaire. Avec émotion et respect je réouvris ses dossiers.

Marie-Louise Fanton aurait écrit, je pense, un récit plus hagiographique, récit qui, comme je le montrerai, manquera toujours.

Suzanne Delaunay, enfin, sembla à tout préférer le mutisme. Elle avait tapé les extraits des textes de Claire Monestès donnés par Anne-Marie, ainsi que ses propres notes du noviciat de Divonne. Contemporaine d'Anne, elle ne sut sans doute rien de plus. Suzanne est pour moi une fraternité exprimée en termes de *crème MontBlanc* qu'elle s'appliquait à programmer le dimanche soir, petite chose pour un amour bougon. Le dire ici est futile. Mais y a-t-il *xavière* sans un *cordial pour tous*, comme disait Claire ?

c. *La transmission par Anne-Marie.*

Pourquoi Anne-Marie n'avait-elle pas donné connaissance aux xavières, surtout à Marie-Henriette Callet, du *Journal* de Claire ? Lorsqu'elle eut atteint quatre vingt dix ans, cette belle vieille dame au sourire malicieux, à la mémoire précise du passé et à l'intelligence juste, commença à répondre à ces questions.

La découverte du *Journal de Claire* avait été pour elle un choc, les accents douloureux du cahier manquant (1917-1918) lui avaient paru trop durs et injustes, "*ce qu'on dit quand on souffre*", à ne pas divulguer. "*J'étais très jeune, me dit-elle, la responsabilité était lourde, je ne savais pas ce que les autres en feraient, ce qu'elles comprendraient, je n'étais même pas sûre de comprendre moi-même*". Elle réserva la transmission du *Journal* aux lendemains lorsque, la guerre étant achevée et la Xavière ayant trouvé son rythme de croisière, on y verrait plus clair. Et ces lendemains ne vinrent pas. Pourquoi ne l'avait-elle pas remis à Marie-Henriette Callet ? Sa réponse fut simple et désarmante : "*Quand elle a été élue, elle était jeune, on ne savait pas trop ce qu'elle allait donner...*" Et après ? "*Je ne les ai pas donnés, après ? Tu crois ? Ah... Et comment tu les as, toi ?*" Dans un placard, un jour... "*C'est*

bien : tu la comprends bien, on voit que tu l'as bien connue, Mère Claire... Tu ne l'as pas connue ? On dirait." (je lui lisais quelques pages pour tester. Merci, chère Anne-Marie). On peut comprendre la difficulté de ces discernements. Mais d'autres réflexions d'Anne-Marie éclairent les choses sous un jour un peu différent : elle dit n'avoir pas toujours été d'accord avec les choix de Claire ; elle s'était demandé à plusieurs reprises si la Xavière lui permettrait de vivre *"une vraie vie religieuse"*. Le choix d'occulter le *Journal* est sans doute au confluent de bien des choses. On ne peut exclure le désir de prendre ses distances d'avec un ensemble de choix qu'elle estimait discutables et, à trente quatre ans, de voler de ses propres ailes et d'imprimer sa marque.

Les xavières avaient reçu au noviciat les formules retenues par Anne-Marie. Ces formules étaient par exemple : *"Tout accueillir pour tout épanouir"*; *"Vous êtes filles du Règne"* ; *"Mourez au monde et allez-y"* : *"Faites la brèche, le gros des troupes viendra derrière avec armes et bagages"* ; *"Comme Marie à Cana, faites le lien entre l'Eglise et ceux qui en sont le plus loin"* ; *"Soyons des âmes chantantes"* ; *"Qu'on demande non pas ce qu'elles font, mais ce qu'elles sont"* ; *"Que la part de Marie ne cède jamais à celle de Marthe"* ; *"Il nous faut vivre la vie des gens que nous voulons sauver, comprendre leur langage, leurs besoins"* ; *"Verra bien clair qui verra Dieu"*, etc... Ce n'est pas exhaustif. A la lecture du *Journal*, on découvre qu'elles en furent parfois tirées, mais souvent amputées d'un membre de phrase qui en donnait le sens et la profondeur. Par exemple :

Tradition orale :

Avoir une âme chantante

Verra bien clair qui verra Dieu.

Je voudrais qu'on ne demande pas ce qu'elles font mais ce qu'elles sont.

etc.

Journal :

*Depuis trois ans, première heure de musique
Renoncement à un don au-dessus de la
moyenne... Seigneur que je sois une âme
chantante !*

*Pas nécessaire de voir clair. Suffit de voir
Dieu. Verra clair qui verra Dieu.*

*Je voudrais qu'on ne demande pas ce
qu'elles font mais ce qu'elle sont, et qu'on
puisse répondre : de splendides spécimens
d'humanité !*

Anne-Marie avait enlevé à la fois ce qui faisait allusion à la douleur, et ce qui était humain-trop-humain. Prudent entre-deux pour la promotion de

formules chocs. L'articulation sur la Croix de la vitalité humaine était affadie.

Par la suite, je découvris dans les notes du noviciat 1938 que des formules du *Journal* avait été reprises par Claire elle-même pour la formation des xavières : ce qui était en faveur d'une réception du *Journal* comme texte fondateur. Elle se vivait comme la *forme du petit troupeau*, ainsi qu'elle le dit, considérait que sa vie et son histoire étaient le bien de la Xavière : à travers leurs fruits, car elle n'en raconta rien. Elle avait *sacrifié l'histoire de ses chagrins*, ainsi qu'elle le recommanda aux novices.

La transmission xavière ajoutait la figure missionnaire de saint François Xavier et le *Corps Mystique du Christ*, la *récapitulation de toutes choses dans le Christ*, le souci de l'*Unité*, le *Règne*, comme constitutifs de la vocation xavière. Le *noyau* évoqué plus haut ? Anne-Marie avait transmis la fibre missionnaire appliquée au monde, même si, quant à elle, elle sortit finalement assez peu de l'institution qu'elle avait créée, née d'un besoin de la seconde guerre mondiale : le collège technique Madeleine Bouteloup. Les formules qu'elle avait retenues transmettaient un dynamisme spirituel qui permettait de prendre le monde en bonne part, comme lieu possible de vie consacrée. Ce qui était très important. Cette fondation Xavière semblait nécessaire et bien venue dans le paysage religieux du Concile pour prendre en compte de nouvelles sensibilités, ce que faisaient plus difficilement les congrégations plus anciennes, du moins dans les années 1965-1970 : cela peut expliquer que le recrutement de la *génération des années soixante* s'étendit sur vingt cinq ans (les premières de cette génération étant entrées à 20 ans en 1965, les dernières à 45 ans en 1990). Pour autant, y avait-il dans ces formules l'impulsion spirituelle et mystique originale propre à faire vivre et durer ? La spiritualité ignatienne pouvait garantir le dynamisme fondamental nécessaire pour affronter l'avenir et y servir Dieu. On peut penser que cela portait les xavières à se penser comme *toujours en état de fondation* – nous reviendrons sur ce point –. Ce monde, héritier de l'ignorance de Dieu et des conséquences des crises qui, du 16ème siècle à Vatican II, contribuèrent à éloigner l'Eglise de tout ce qui se pensait de déterminant pour l'avenir en matière de sciences et techniques particulièrement, ce monde était malgré lui loin du Christ, et la Xavière propre à le rejoindre en répondant de façon toujours nouvelle pour rester appropriée. Elle rendait possible la consécration religieuse dans la profanité du monde *laïc*. Un noviciat sans fondatrice, ou si peu, convenait.

2. LE JOURNAL, UN TEXTE FONDATEUR ?

La découverte du *Journal* ne pouvait que faire bouger quelque chose dans la perception que les xavières avaient d'elles-mêmes, en plaçant leur fondatrice autrement sur l'horizon.

a. Le Journal comme référence normative.

Quelle serait la portée de la trouvaille ?

Une double question se posait à propos de ce texte : celle de son statut par rapport aux autres documents de portée fondatrice en possession des xavières, et celle des conséquences de sa réapparition. Une fois trouvé il était trouvé, on ne reviendrait plus en arrière. Sa réappropriation par le groupe était engagée. Que serait-elle ? Cet aspect de la question contenait celui de la *reconnaissance* de Claire Monestès comme fondatrice. Serait-il dévolu à ce texte un statut fondateur, non seulement pour hier, quand elle fonda la Xavière, mais pour aujourd'hui ? Et si non, pourquoi ? Le *Journal* de Claire Monestès appellerait à une prise de position.

Accorder au *Journal* un statut fondateur revenait à poser une double affirmation : Claire Monestès *est* la fondatrice des xavières ; la vie intérieure de Claire Monestès est *fondatrice*, en quelque manière une référence normative de la vocation xavière.

Le manuscrit fut d'emblée reçu comme *texte fondateur*. Pourtant, était-ce si évident ? On aurait pu choisir de s'en tenir à ce qu'elle avait voulu *faire* en créant les xavières (répondre aux besoins contemporains : Missions de Midi, Cercles, JOC et JEC, Accueil des Russes, en étaient des exemples), non à ce qu'elle avait *vécu*. Considérer le *Journal* comme le texte fondateur entre tous était établir un lien intrinsèque entre l'expérience spirituelle de Claire et son action fondatrice d'une part, entre le vécu actuel des xavières et le vécu intérieur de celle qui les avait fondées soixante dix ans plus tôt d'autre part, dans un autre contexte et sous d'autres influences. Car, il n'y a rien de plus certain, le monde de Claire, celui d'un certain 19^{ème} siècle et celui de l'entre-deux-guerres, est fini. Cela faisait de la vocation xavière une réalité d'abord

spirituelle : était-ce bien cela que, xavières, nous voulions dire, chacune s'y reconnaîtrait-elle ? Y avait-il dans le *Journal* les éléments suffisants pour que l'expérience intérieure qui nous y était livrée soit source pour aujourd'hui, en des temps si différents de la fondation ? Il fallait affronter ces questions et si elles ne m'étaient pas posées me les poser et les poser au texte.

Il fallait aussi permettre que soit contourné l'obstacle qui pouvait se dresser entre le *Journal* et ses lecteurs ou lectrices : celui du *genre littéraire*. Selon l'horizon d'où il vient, le lecteur est plus ou moins prêt à entendre parler de *Réparation*, *Sacré-Coeur*, *s'offrir en victime*, etc., tout vocabulaire présent dans le *Journal*, qui évidemment, non pas "date", mais le date. Il n'était pas si aisé de passer par-dessus ce langage pour entendre ce qui se disait au fond, il serait d'autant plus difficile de faire la part du contexte que les lectrices étaient concernées par ce texte, et si d'aventure, elles s'éprenaient de ce registre de langage, ce n'était guère mieux. Enfin, cas unique à signaler parmi les xavières, Anne Bonerandi ne voulut pas tout lire : "*Ce n'est pas ma Mère Claire !*", disait-elle. En 1935, lorsqu'elle entra, Claire, apaisée, se taisait sur son passé et ses épreuves. A 25 ans Anne pouvait ne rien percevoir.

b. *Déplacement du sujet de thèse.*

Le 5 juillet 1987, en accord avec la Supérieure Générale, le sujet de ma thèse avait changé. Avant toute chose, il fallait s'intéresser à ce texte.

Une aventure commençait dont je n'imaginai ni les contraintes ni les difficultés. Car toucher au commencement est nécessairement toucher à l'Origine. Telle devait se révéler peu à peu la difficulté du travail. Par *Origine*, j'entends à la fois ce qui arrive du *don de Dieu* dans le fondateur, à la fois ce qui est de la *volonté de Dieu* pour le groupe héritier : car cela ne fait qu'un. L'*Origine* est de l'ordre de l'engendrement.

Quelque chose à propos de l'Origine – qui se révélait vivant et fécond, hier dans la fondation comme aujourd'hui dans la vie de l'Institut – venait d'être découvert dans le placard de la chambre du fond. Quelque chose qui était en *amont*, en *aplomb* plutôt, par rapport à tout récit, tout vécu postérieur et périphérique, toute transmission, y compris les textes constitutifs de l'Institut, et devait lui être normalement intérieur. Quelque chose d'incontestable, posé là. Trouverait-on cette coïncidence ? Le *Journal* de Claire touchait au cœur de la Xavière. Faire parler le *Journal* serait par le fait même dire le cœur. Le dire

revenait à le comprendre. Toute compréhension est herméneutique. Or il n'était pas connu, aucune parole n'avait circulé à son propos. Ma lecture m'avait irrémédiablement déplacée au coeur. Allais-je, comme l'historien fait l'Histoire, en traitant du *Journal* faire la fondation⁵ ? On n'accouche pas de son *Origine*. Il me fallut peser cela.

J'en conclus qu'il fallait entourer ce travail de précautions : prendre le temps de me distancer de Claire, dont le texte était si spontanément mien ; l'appuyer sur une reconstitution de l'évènementiel et du contexte socio-historique et religieux, pour autant que ce serait possible et sans être dupe, là encore, que ce serait *ma* reconstitution (ne serait-ce que parce qu'il faut bien choisir dans l'abondance des documents), de telle manière cependant que chaque lecteur puisse avoir à sa disposition, pour lire et interpréter à la lumière de sa grâce, les outils qui éviteraient les erreurs de perspectives et les illusions d'optique : car la méconnaissance du contexte renforce les phénomènes de rejet comme de projection inconsciente. Je balayerai donc autour du texte et le disposerai dans l'Histoire. Ce fut le temps du travail technique que j'évoque dans le Tome II : établissement du texte, élucidation des abréviations, relevé des récurrences, identification des personnages, restauration des évènements, lent, immense travail de plongée dans des lieux et des documents innombrables, dont les fils peu à peu se croisaient dans ma mémoire pour tisser un récit aux perspectives et cohérences toujours nouvelles. Mais il manquait un contre-point.

c. *Le manque d'un récit hagiographique.*

J'ai annoncé plus haut comme manque un récit *hagiographique*. C'eût été le contre-point. Le seul héritage que nous avons de ce type était oral. Un autre s'annonçait sans doute dans les brouillons de Marie-Louise Fanton. On peut en effet y discerner un double souci : celui de la précision de sa recherche, celui de souligner à chaque pas en quoi Claire fut prophétique, parfois au prix de quelques illusions d'optique historiques : Marie-Louise était philosophe, pas historienne. Cela étant, l'essai achevé aurait montré, par l'écart même entre la Claire perçue par les xavières et la Claire de l'historien, en quoi elle était apparue prophétique aux premières, *qui* elles entendaient suivre et poursuivre, ce "*qui*" désignant non Claire Monestès en elle-même, mais la *Claire* symbolique, la fondatrice telle qu'elles l'avaient reçue, et par laquelle quelque chose de Jésus-Christ s'était donné à vivre comme appel. Pour qu'il y ait "démythologisation" il faut un mythe : c'est la fonction du récit

hagiographique de la première génération. A tout jamais manquant, il était impossible à reconstituer à partir du travail inachevé. Trop tard.

Pourquoi est-ce un manque ? On entend par "*hagiographie*", dit le dictionnaire, un récit qui "embellit la réalité", traite l'histoire de manière à souligner certains traits utiles pour démontrer la sainteté du héros, en occultant ce qui semble, au conteur, la desservir. Ce type de récit *arrange* la réalité inconsciemment le plus souvent – l'auteur, souligne Jacques Le Goff à propos de Saint Louis, est tôt ou tard déçu par son héros, dont il aime la grâce et déplore les travers –. Le mythe a une fonction de cohésion sociale. Il obéit à la loi du genre, en mettant en jeu la subjectivité du rédacteur et du lecteur qui s'accordent sur ces deux points : leur héros a grande valeur, et c'est la souligner que d'en faire le récit. Cet accord tacite est d'autant plus prégnant s'ils sont, destinateur-destinataire, du groupe fondé par le héros. Il y a promotion de soi dans la promotion du fondateur. De là à dire que le fondateur a la fonction de double imaginaire dans le récit hagiographique, c'est-à-dire de ce qu'on croit être ou voudrait être, ou faire soi-même et qu'on ne fait pas, qu'on n'est pas ou pas tout à fait, il n'y a qu'un pas. Il faut franchir ce pas. L'hagiographie a une fonction précise, au bénéfice du groupe.

Mais elle est mal portée. Nous sommes habitués depuis quelques décennies à en dénier le fruit. Notre modernité revendique – par suite des découvertes encore récentes des sciences humaines – que ce qui touche à l'histoire soit "exact", précis, informé, scientifique, sans connivence avec la dissimulation et l'embellissement (croit-on). Une biographie doit serrer au plus près les faits tels qu'ils se sont produits et ont été vécus – car il est admis que l'expérience subjective fait partie de l'Histoire. On oublie que le "tel que" est à jamais introuvable et illusoire. L'apport des sciences humaines reflue, inévitable non plus comme élément du récit mais comme rappel d'abord qu'il n'y a pas de *vérité* cernable ; il prend en compte ensuite l'expérience subjective du héros *et* de l'historien, qui comme telle fait partie de l'histoire telle qu'elle s'écrit. Y a-t-il histoire qui ne se raconte ni ne s'écrit ? Vaste question. Histoire, sociologie, outils psychanalytiques, sont convoqués. Sans aller pour le moment jusqu'à la question que pose l'Histoire qui prétend devenir *théologique*, l'Histoire pose toujours un problème épistémologique. On ne peut plus ignorer, en faisant le récit d'une vie, que son cadre et les avatars de l'existence ont façonné la personnalité comme le ciseau du sculpteur façonne la statue : en blessant la pierre. On ne peut plus ignorer les outils – dont on ne devient pas pour autant spécialiste – qui permettent d'approcher le mystère du sujet. Au

profit du *soupçon méthodologique*, la naïveté est perdue.

Pourquoi le récit hagiographique manque-t-il ? Parce qu'en rendant la réception *naïve* de la première génération il aurait permis le travail ultérieur selon une succession logique : *d'abord* il est écrit, *ensuite*, décodé (*démythologisation*) ; *ensuite* une *Biographie historique* est rédigée. Cela permet à celle-ci d'entrer en débat avec le premier récit et son auteur aisément contestable, dans une position heureusement scientifique et critique, plutôt que de s'élaborer *face* à la *tradition orale de l'Institut* à partir d'un *capital symbolique* qui appartient à tous ses membres en droit mais est inconnu de tous en fait. L'absence d'hagiographie provoque un télescopage délicat pour le biographe : l'espace supposé entre le capital symbolique et la tradition orale est la *faille* – pour emprunter un terme à l'école lacanienne –, lieu de tous les risques, et d'émergences de sens. Dans le cas présent, le récit hagiographique sur lequel le travail aurait pu prendre appui pour s'en contre-distinguer en laissant sauve la *tradition orale du groupe* n'existant pas, il fallut donc entrer dans la situation telle qu'elle était imposée par l'histoire.

3. LE JOURNAL COMME CAPITAL SYMBOLIQUE.

La position de la recherche proprement historique qui fait l'objet d'une grande partie de ce travail eut donc été tout autre si s'était interposée entre le *texte du Journal* et ma thèse une *interprétation hagiographique*. Avant d'en venir à la question de la biographie – pourquoi faire le récit d'une vie pour éditer le *Journal* de celle qui l'a vécue ? –, je resterai dans la même problématique pour évoquer brièvement les problèmes que pose le travail sur le *capital symbolique*.

La certitude d'avoir affaire au *capital symbolique* s'acquiert peu à peu, non à l'issue d'une démarche intellectuelle comme on pourrait le penser, mais d'une expérience qui s'apparente au *mouvement des esprits*, mouvement qui affecte le groupe et les individus dans leur rapport au capital symbolique. Pour voir en quoi le *Journal* de Claire apparaît comme tel, je m'appuierai sur les analyses de Pierre Bourdieu sur le *langage autorisé*, et prêterai attention à l'introduction de paramètres particuliers propres à la vie religieuse, à savoir les

voeux et spécialement l'*obéissance* qui y trouve une définition spécifique qui importe pour l'avenir.

a. *Il n'y a pas d'auteur qui ait pour nom "Personne".*

Le travail d'édition critique du *Journal* m'étant revenu par les circonstances et l'*obéissance* religieuse, il est raisonnable de considérer en quoi mon implication en est inséparable, c'est-à-dire de faire s'évanouir tout risque d'illusion qu'il pourrait y avoir une objectivité, une *non*-interprétation, en matière historique. On a pu le penser à la fin du 19^{ème} siècle. L'expérience historienne a depuis progressé dans la conscience de soi. Historienne je suis en quelque sorte devenue. L'historien fait l'histoire, comme chacun sait. Si l'on dit à l'historien : "*c'est toi qui le dis !*", il ne peut que répondre : "*Oui, c'est moi qui le dis.*" Il n'y a pas d'auteur qui ait pour nom "Personne".

Dans le cas présent, cela veut dire que si le texte de Claire Monestès est inséparable de son auteur, celui dont je suis l'auteur sur Claire se trouve de même inséparable de ce que je suis, étroitement lié au rapport que j'ai entretenu avec le *Journal*, la *vie* de Claire, la *Xavière*, dans le cadre de cette recherche. En racontant l'Histoire, l'historien y participe et la fait. Prétendre l'effacer comme sujet parlant (ou croire que c'est possible) dans l'idée de mieux restituer l'objet historique, serait un mensonge qui prendrait le risque de la confusion aveugle. L'auteur à qui l'on prête (ou qui la donnerait à croire) une neutralité objective risque en fait d'être substitué à l'objet de façon inconsciente au moment de la réception. On retrouve, empiré, ce qu'on craignait : empiré, car masqué. L'objet *fini* a dans ce cas pour effet pervers d'occulter le sujet dans l'exacte mesure où l'on considère que celui-ci n'existe pas ou s'efface derrière l'*objectivité* qu'on lui prête à tort. Le déni incruste la réalité déniée à l'insu de celui qui la refuse. C'est pourquoi, dans ce cas de la mise au jour d'un texte considéré comme fondateur, il est fondamental que l'auteur de cette mise au jour soit lui-même dévoilé dans le rapport qu'il a entretenu avec le texte, avec qui l'a mandaté, avec le groupe auquel appartient le capital symbolique.

Je m'y emploierai brièvement. J'ai dit en quoi le *Journal* de Claire m'avait profondément touchée. Je n'y reviens pas. Par contre, la nature du travail entrepris appelle des réflexions d'ordre plus sociologique qui me permettront de souligner non seulement la complexité, mais l'originalité et les conditions d'un tel travail en tant qu'il affronte, dans sa réalisation même, la question de l'*obéissance* comme liberté et de l'Histoire comme théologie.

b. *Changement de sujet, nouveau positionnement.*

Deux schémas illustrant les deux projets de thèse consécutifs permettront de mieux comprendre le déplacement fondamental opéré de l'un à l'autre.

Schéma 1. La thèse, dont le corpus consiste en textes produits par le groupe, est en position de miroir : – Dis-moi qui je suis – voici ce que je vois que tu es, tel pourrait être le dialogue. Dans ce cas de figure, le groupe reste maître du capital symbolique qu'il produit, s'il n'est pas d'accord avec le reflet du miroir, il peut le contester. Ce serait *malentendu*, au sens propre.

Schéma 2. Dans la seconde hypothèse, la recherche va s'appliquer au capital symbolique en amont, du côté de l'*Origine*. Ici, le *Journal* : par et en Claire, ce qui se dit de Dieu. La position est plus difficile. Le travail de recherche vient a priori faire brèche dans la production du groupe, indépendamment de son contenu, en raison de la triangularité Origine - chercheur - groupe/productions. La position du chercheur est *extérieure* au groupe, pour répondre à la demande. Elle peut être sentie comme une menace pour l'identité et la cohésion du groupe. C'est pourquoi il est fondamental qu'elle soit *autorisée*.

En passant de la *spécificité des xavières* au *Journal* de Claire Monestès, j'avais changé de lieu et de position. En traitant de la fondatrice non plus à partir de ce qui la suivit (ce qui aurait été une sorte de projection rétro-active d'un aujourd'hui connu sur un hier supposé) mais de ce qui la précéda et la fit (l'initiative divine dans les choses), j'entrais dans un lieu étrange dont je mettrai en évidence quelques composantes dont je ne pris conscience que peu à peu, qui naissent de ce qui se passe autour du *capital symbolique*, et qui, par cela même, le confirment comme tel. Ces composantes sont : la *responsabilité*, l'*obéissance*, le *don*.

4. DE QUELQUES CONDITIONS SPIRITUELLES DU TRAVAIL.

a. La responsabilité de la délégation.

La *responsabilité* est inscrite dans cette complexité des choses. Pour tenter de l'explicitier, je ferai appel à des catégories de Pierre Bourdieu sur la question du *capital symbolique*, le *don* et *contre-don*, et le *langage autorisé*.

Le *capital symbolique*, bien commun du groupe, touche à son identité. Il est la référence commune qui le constitue comme groupe, en laquelle il se reconnaît, trouve son unité, son sens, sa spécificité, sa raison d'être au monde. Le *capital symbolique* est étroitement lié aux notions de charisme et de communion. Origine, il tient du commencement, intéresse la vie et la survie du groupe.

La question qui se posait avec l'*invention* du *Journal* de Claire Monestès

était celle du *déplacement du capital symbolique*, qu'indiquait aussi mon changement de sujet. Dans le premier sujet envisagé (schéma 1) – la spécificité de la Xavière à travers ses productions écrites, sans que rien fasse particulièrement "noyau" – le *capital symbolique* est la production du groupe par les voix autorisées au cours de son histoire, et le travail aurait consisté en un effet de miroir, avec l'embellie et le questionnement attendus d'une analyse qui en montre les grandes lignes, les cohérences, qui dise ce qui était *dit*. Dans le deuxième sujet (schéma 2) – l'édition critique du *Journal* – le *capital symbolique* est le *Journal*, texte de la fondatrice même, dans sa position particulière d'être supposé et donné pour tel, mais dont la nouveauté de surgissement fait qu'il est inconnu du groupe qui prétend s'y référer et y avoir son identité. Une telle situation est rare, et forcément complexe.

La *Biographie* qui m'a paru techniquement nécessaire (précisément pour l'accès libre au *capital* – j'y reviendrai), crée de fait un cercle herméneutique *Journal/Biographie*, qui ajoute à la difficulté de la position d'auteur. A la question : *Qui suis-je pour ?* la seule réponse possible est : *je suis autorisée*.

b. L'autorisation.

L'autorisation fait *auteur*¹⁰.

Si le texte du *Journal* est fondateur, si réside en lui le capital symbolique de l'Institut, la responsabilité confiée est importante, et ne peut être vécue que sur le mode de la délégation. La délégation néanmoins ne dicte pas à l'auteur les résultats de son travail : ce serait nier la délégation, l'obédience, dans l'instant même où elle est donnée. Ce qu'elle donne est double : le *capital symbolique* est remis, et la *parole* autorisée (comme auteur) à propos de ce qui n'a pas encore été objet de parole dans le groupe. L'instance qui délègue *donne la parole*. Elle ne l'interdit pas et ne le peut, sauf à se contredire. Elle affirme ainsi attendre un résultat dont elle ne préjuge pas, qui *peut* être, et qui est dans son principe *autre* qu'attendu (même si au final, il coïncide avec les espérances). C'est mettre le sujet de parole ou d'écrit dans une position très difficile. A l'évidence son travail n'a pas de valeur en soi. Elle n'aura que celle que le groupe décidera de lui accorder, *indépendamment* du contenu. C'est ce phénomène qu'il faut maintenant examiner brièvement.

Bourdieu montre que la réception d'un discours est sans rapport avec son contenu, son intelligibilité ou ses qualités linguistiques, a fortiori sans doute

lorsqu'il a trait au capital symbolique. La position occupée par l'auteur dans le groupe, en tant qu'elle est validée par l'autorité légitime est déterminante : *"tous les efforts pour trouver dans la logique proprement linguistique des différentes formes d'argumentation, de rhétorique et de stylistique le principe de leur efficacité symbolique sont vouées à l'échec aussi longtemps qu'elles n'établissent pas la relation entre les propriétés du discours, les propriétés de celui qui les prononce et les propriétés de l'institution qui l'autorise à les prononcer ."* De l'importance d'être *autorisé*, d'une part, de faire partie du groupe d'autre part (même si cela comporte sa part de difficultés).

L'*autorisation* de la Supérieure Générale, d'abord verbale, fut exprimée sous la forme d'un texte court le jour où je fus invitée, en juillet 1989, à rendre compte aux xavières de l'état et des perspectives de mon travail. Ce texte ouvrait le *Journal*. Il était remis pour la première fois aux xavières, à raison de deux exemplaires par communauté, auxquels les grandes professes auraient seules accès. Il y manquait le cahier 2, qui n'a été retrouvé qu'après, chez Anne-Marie. Voici ce texte, dont je souligne à dessein certains mots :

"J'ai demandé à Marie-Françoise Boutemy de faire une présentation du JOURNAL afin de nous en faciliter l'accès. Elle joint à cette présentation une explicitation des abréviations afin d'éviter des contresens. Nous avons pris le parti de taper ce texte tel qu'il est écrit, abréviations et fautes d'orthographe comprises. Une seule chose n'est pas restituée dans le texte : les annotations du Père Eymieu. Elles le seront dans l'édition définitive qui paraîtra plus tard. Cette édition définitive suppose un gros travail de présentation, de commentaires. C'est pour une part le travail que fait Marie-Françoise pour sa thèse." Paris, le 17 juillet 1989. Marie Guillet.

Ces quelques lignes illustrent parfaitement ce qu'est et ce que produit l'*autorisation* (rendre *auteur*). Le *Je* mandataire tient son pouvoir performatif non de l'*individu* qui le prononce mais de sa légitimité de *Supérieure Générale* elle-même mandatée. Ce *Je* s'articule soit au *nous* du groupe destinataire dont elle fait partie (*"afin de nous en faciliter l'accès"*), soit au *nous* destinataire (*"Nous avons pris le parti..."*), par lequel elle cautionne un choix de l'auteur. En étant mandaté (*"J'ai demandé à"*), de facto, l'auteur est mis *en face* du groupe, en position tierce. L'*autorisation* lui donne champ libre dans le *travail* qu'il doit faire (*"c'est pour une part..."*), non dans la mesure où il écrirait ce que le mandataire ordonnerait ou souhaiterait, mais où il écrit *comme il lui a été demandé*. Cela ne vaut que par la légitimité de qui autorise, sur mandat du groupe. A travers la supérieure générale, c'est le groupe congrégation qui est mis dans la position d'*autoriser* : occasion remarquable de faire jouer de façon

très pure les régulations institutionnelles. Aussi toute interférence qui viendrait par la suite prendre de biais, couper ou détourner la délégation ainsi donnée, de quelque côté qu'elle vienne, serait à examiner avec soin et devrait faire l'objet d'un discernement spirituel attentif pour comprendre *qui*, *ce qui* et en vue de quelle *plus-value* est pris un risque non pas tant à l'égard du travail que du groupe, qui se désaxe par là de l'obéissance qui l'institue. Ce serait très subtilement celui qui contribuerait à ce désaxement qui se mettrait en position d'*origine* et mettrait en échec le jeu institutionnel dont on voit qu'il garantit la triangulation, l'altérité, les libertés, la foi. C'est pourquoi ici, une supérieure générale hérite de l'autorisation donnée par l'autre : c'est la *supérieure générale* qui mandate, non la personne en tant que telle (qui peut par exemple éprouver plus ou moins de sympathie, de confiance, etc.). En la circonstance, le travail confié par Marie Guillet sera rendu à Marie-Christine Sénéquier c'est-à-dire à la *supérieure générale* et à travers elle la congrégation. Le capital symbolique échappe par là même à toute tentation d'appropriation, car dans la triangularité instaurée, il est reçu les uns des autres : la Supérieure Générale le reçoit par mandat du groupe, l'auteur le reçoit par *autorisation* de la Supérieure, qui apparaît en position médiatrice, comme l'indique le jeu des deux "nous". Au final, la réception est celle du groupe : *"L'efficacité symbolique des mots ne s'exerce jamais que dans la mesure où celui qui la subit reconnaît celui qui l'exerce comme fondé à l'exercer ou, ce qui revient au même, s'oublie et s'ignore, en s'y soumettant, comme ayant contribué, par la reconnaissance qu'il lui accorde, à la fonder ."* En langage religieux, tout le monde est pris sous l'obéissance, et en quelque manière dépossédé.

c. La liberté de jugement responsable.

Cela suppose la responsabilité. Il y a une dimension *éthique* à un tel travail. Elle comporte trois temps : elle est *reçue*, elle doit être *exercée*, elle doit être *remise* sous la forme du travail achevé. Il y a *don*, *contre-don*, et *intervalle*, entre les deux. On peut, au gré des intérêts, se référer à Bourdieu, ou à l'*Ad Amorem*.

Reçue. Quelle est la responsabilité reçue, objet du *don* ? Le don exprimé ici a la forme d'une demande : que soit fait un travail d'étude sur l'objet reconnu ou supposé capital symbolique du groupe. Par cette délégation, celui qui délègue (le destinataire) risque sa responsabilité par rapport au groupe qui l'a lui-même élu et mandaté, et celui qui est délégué (destinataire) est invité à risquer la sienne. Ils sont embarqués dans le même bateau, quant au rendre

compte au groupe. Cette situation peut être source d'ambivalences.

La responsabilité reçue est celle de la liberté de jugement incluse dans le travail et son résultat comme sa condition première. Elle-même, dans son *dire*, est livrée à la reconnaissance ou non du groupe et du mandataire, au moment de la réception. Bourdieu montre que le contenu linguistique, pour intelligible qu'il soit, est dans sa réception entièrement dépendant non de sa cohérence mais de l'inscription sociale de l'auteur, de la crédibilité que lui accorde le groupe, de celle qu'accorde le groupe à celui qui l'a mandaté, etc... L'ombre d'un possible désaveu plane par voie de conséquence, comme une possibilité, rien de plus normal. On ne sait sur qui il peut se poser, ni s'il se posera. Le temps entre le *don* et le *contre-don* est celui de l'incertitude.

Aussi, la responsabilité devant le *penser librement* contenu dans le mandat est pour l'auteur une charge lourde. Cette charge, il ne peut l'esquiver, sauf à refuser le don.

d. *La question de l'obéissance.*

La charge est à exercer selon ce qui a été demandé. Pour un travail de ce type, je soulignerai l'introduction d'un paramètre dont la difficulté propre n'apparaît que peu à peu et s'avère vive et très intéressante : l'*obéissance religieuse "de jugement"*.

Le monde ignatien est familier de la notion d'*obéissance de jugement*. saint François Xavier en fut l'un des plus beaux exemples. Il était impossible pour lui de demander l'avis d'Ignace avant exécution, puisqu'il fallait un an et demi pour que la demande parvienne à son destinataire et autant pour que la réponse revienne, si tout allait bien, c'est-à-dire si la mer et les pirates ne les avaient englouties dans les flots. Trois ans, c'est-à-dire à peu près le temps qu'il passa sur la terre ferme pour la mission ! Après quoi, il mourut. Il est donc heureux qu'il n'ait pas attendu les avis venus du Général à Rome. On peut penser qu'Ignace demanda l'*obéissance de jugement* à cause de l'impossibilité pratique de consulter. Il fallait, en réalité, décider et agir par soi-même, ce qui fait de l'obéissance ignatienne la plus grande école de liberté adulte *selon l'Esprit*. Pour autant était-ce se mettre en position d'*Origine* de la pensée et de l'action, à savoir de substitution à Dieu même ou à celui qui le représentait légitimement sur la terre ? Non. François se demande ce qu'Ignace penserait, ferait, s'il était dans la circonstance où il est, lui, François, sachant ce qu'il

sait, voyant les choses comme il les voit, ayant les moyens qu'il a, c'est-à-dire très exactement s'il était à sa place, s'il était lui. Mais il fait ainsi le détour fondamental par l'*autre* symboliquement posé au seuil de sa liberté. Il peut dès lors se déterminer librement, gardant sauve la possibilité que trois ans plus tard, le Père Ignace lui dise qu'il aurait jugé autrement. Et il mourut au seuil de la Chine, ayant porté l'Evangile en Inde, en Indonésie, au Japon. Immense liberté d'action, grand fruit, obéissance profonde, sans rien savoir de l'avis d'Ignace. Le seul ordre formel qu'il ait reçu, il n'y obéit pas, au final : il était mort.

Exercer la responsabilité de travailler sur le capital symbolique est apparenté, me semble-t-il, à l'expérience "ignatienne" de François Xavier. C'est voir, et accepter de laisser se creuser, une distance. Ce ne sont pas des kilomètres, des mers et du temps, ce ne sont même pas des idées et des hypothèses de travail, c'est seulement – et complètement – la *délégation* : *fais ce que tu as à faire, cherche, trouve, parle*. L'obéissance de jugement exige alors paradoxalement de quitter l'obéissance immédiate. Celui qui obéit est mis par celui qui lui confie le capital à explorer dans une position tierce où, pour *obéir* selon ce qui lui a été demandé, il doit ne se laisser détourner ni à droite ni à gauche, fût-ce par son supérieur ! Que pourraient être cette droite et cette gauche ? Toutes sortes d'impacts affectifs et subjectifs qui, en l'attirant ou le repoussant, c'est-à-dire en lui indiquant des intérêts particuliers à servir, tenteraient l'auteur de chercher son repos (*consolation*) dans une approbation, en trouvant avec qui faire chœur, c'est-à-dire en autre chose que *Dieu*. La solitude est la meilleure garante de sa liberté intérieure, et celle-ci est le premier don qu'il doit à Dieu même dans le cadre du vœu, par l'intermédiaire du supérieur. Cette obéissance est chasteté. Mais, dans cette position où l'avis du supérieur concerne le travail mais pas son contenu, comment saura-t-il que le *s'il était à ma place* ignatien, qui garantit l'altérité, est bien pour lui garant du don à Dieu et non de la complaisance en soi-même qui est son contraire, c'est-à-dire qu'il n'est pas dans l'illusion ? Cela se trouve dans l'exercice même de la responsabilité.

Exercer la responsabilité confiée est tenir une double position, dont la première apparence est d'extrême contradiction, entre le *dedans* et le *dehors* du groupe à qui appartient de droit le *capital symbolique*. *Dedans*, car le premier principe herméneutique en est ce groupe ; *dehors* car la position tierce liée au type de travail met en quelque sorte *face* au groupe. Le sort de l'auteur est lié au sort qui sera fait au *fruit* de son travail, et le fruit est lié de même au sort

qui sera fait à *l'auteur*. Cela se comprend fort bien. Là encore, je renvoie à Bourdieu. La question qui se pose ici sera celle de la *liberté de jugement* du groupe, c'est-à-dire à son tour ce que j'ai appelé *chasteté*. Se libérer autant que faire se peut des préjugés, quels qu'ils soient.

Le "*s'il était à ma place ?*" considère le supérieur mandataire non comme **individu** particulier, mais comme **figure élue** par le groupe. Si bien que c'est au demeurant le **groupe** lui-même (la congrégation) qui doit être considéré dans le décours du travail. Si *elles* étaient à ma place ? Aussi, même si aucune parole – autre que bavardage intempestif – n'est échangée, l'altérité comme instance herméneutique produit l'indispensable triangulation, intérieure à l'auteur à titre de mémoire et de communion, c'est-à-dire encore par l'Eglise. Et c'est par ce truchement que la congrégation demeure le *lieu herméneutique du capital symbolique*, étant acquis que l'auteur n'est pas anonyme. Ce travail manifeste quelque chose du splendide équilibre de l'*obéissance ignatienne*.

Remise... Les choses étant bouclées, infiniment *in*-achevées, le travail doit être remis. Le *capital* est là, intact en son écriture première – les cahiers de *Claire Monestès* rangés dans les Archives de la congrégation – mais il lui est arrivé quelque chose qui fera qu'il ne sera plus jamais inviolé. Cela expose l'auteur d'une façon tout à fait considérable.

Pour évoquer ce moment comme accomplissement de l'obéissance, je choisirai d'évoquer le "*tout est achevé*" par lequel le *Fils* remet la vie reçue du Père en se démettant de la liberté humaine exercée dans la tâche accomplie, en se perdant à soi-même : car Il n'est pas le Père, son Origine. Instant où tout retient son souffle parce qu'il meure. Tout repose avec Lui sur le fil de la seule espérance, qui est de faire fond sur l'Amour. N'est-ce pas ce qu'Ignace veut faire expérimenter par la foi, lorsqu'il invite à contempler la Vierge qui seule peut espérer *entre* mort et résurrection, car en elle l'Amour veille. Ensuite, dirait la fondatrice des xavières, être *à la disposition de l'Esprit Saint*.

De ce moment suspendu, *mort* admise qui ne sait – ne doit pas savoir – s'il y aura vie en retour, don qui ne sait pas s'il sera accepté ou refusé, l'auteur fait l'expérience, dans l'intervalle entre son point final et la réception du travail. *Intervalle* fondamental : "*l'intervalle avait pour fonction de faire écran entre le don et le contre-don, et de permettre à deux actes parfaitement symétriques d'apparaître comme des actes uniques, sans lien. Si je peux vivre mon don comme un don gratuit, généreux, qui n'est pas destiné à être payé de*

retour, c'est d'abord parce qu'il y a un risque, si minime soit-il, qu'il n'y ait pas de retour (il y a toujours des ingrats), donc un suspense, une incertitude, qui fait exister comme tel l'intervalle entre le moment où l'on donne et le moment où l'on reçoit... Tout se passe comme si l'intervalle de temps, qui distingue l'échange de dons du donnant-donnant, était là pour permettre à celui qui donne de vivre son don comme un don sans retour, et à celui qui rend de vivre son contre-don comme gratuit et non déterminé par le don initial." En citant ce passage de Pierre BOURDIEU, je veux dire que la liberté de jugement remise sous la forme de l'écriture risquée et achevée à qui l'a autorisée, connaît quelque chose qui s'apparente à la *pauvreté nue*.

Recevoir, exercer, remettre, la responsabilité de la liberté de jugement coïncide avec le mouvement qui sous-tend l'ensemble des *Exercices*. Cela suppose que celui qui *obéit* veille à maintenir en soi, en même temps que la liberté de pensée et d'action nécessaires pour accomplir ce qu'il doit *rendre*, ce qu'Ignace appelle l'*intention droite*, qu'il vérifie à chaque étape par les grandes méditations qui articulent l'expérience, articulations que Claire Monestès donna pour l'identité de son Institut. "*La Xavière, c'est le Fondement, le Règne, les Etendards, les Trois degrés d'humilité, l'Ad Amorem*". La pureté d'intention fait partie de la démarche d'écriture. Elle est imposée entre dehors et dedans : elle maintient l'auteur *dedans* le groupe par la participation à ce qui est le cœur de l'identité du groupe, en travaillant sur son *capital* avec la question de l'obéissance de jugement : "*si elles étaient à ma place ?*" ; elle lui permet d'assumer l'effet de *dehors* décrit plus haut. L'auteur est mis dans la nécessité d'*indifférence*, qui est l'autre nom de la pureté d'intention. Effet essentiel pour lui rappeler, s'il en était besoin, que sa parole et le capital symbolique sont *deux* choses, qu'il n'est pas son origine. Dans le dire à propos de l'Origine, il fait l'expérience de l'Autre. Il y a du "*Je est un Autre*" lacanien dans l'expérience.

d. *L'Altérité.*

Je franchirai un pas de plus dans la considération de la position de l'auteur par rapport au capital symbolique à propos de la question de l'altérité fondatrice. La restitution don pour don est lieu du risque total, disions-nous. Quelqu'un, jésuite exercé que j'interrogeais à ce propos, m'indiqua par une charité sans faille que c'était *donc* le lieu de l'espérance, celle du Christ, qui n'attend sa vie, par-delà la Chose, que d'un Autre.

L'espérance de l'auteur reflue vers l'*autre* qui en est le symbole. Au coeur du rapport établi à propos du capital symbolique, comme je l'ai décrit, l'*Altérité fondatrice* est introduite. L'Altérité survient par le travail même en raison de l'espérance qui se donne comme blessure. Le signifiant de l'*Autre* n'est ni le mandataire ni le mandaté, mais l'opération par laquelle ils sont l'un de l'autre distancés et décollés ensemble du capital symbolique : c'est-à-dire en communion par ce qui est de l'ordre de la Foi, de l'Espérance, et de la Charité. *L'Autre surgit de la faille*, dit Jacques Lacan.

Ce qui est une manière de dire, en considérant les deux hypothèses de thèse des schémas 1 et 2, que c'est dans la seconde, en raison des conditions que j'ai tenté d'analyser, que quelque chose de Dieu peut arriver comme expérience d'altérité.

J'ai cru pouvoir lire – en tous cas je suggère de voir – le déroulement de la vie de *Claire Monestès* comme le développement de l'expérience pascalienne faite par le chemin des *Exercices*. Mais cela lui arrive par les *choses du monde*, à savoir l'inattendu et parfois le malheur et ses blessures. Les choses, le malheur et le bonheur, c'est-à-dire ce qui *altère* et en altérant façonne, est l'aventure commune à l'humanité. Ce fut pour Claire le lieu de la liberté fondée en l'Altérité divine aimante qu'on *ne peut voir*, dit le prophète, *sans mourir*.

Le *don reçu de Dieu* par Claire est ici un paradoxe qui éclaire l'ordinaire des histoires humaines. Serait-il l'ouverture à un hors-champ de la religion, aux autres loin, où l'*Autre* attend, espère, aime, et demande quelqu'un pour être reconnu, identifié et aimé ? Dans un monde qui ne semble à beaucoup annoncer que mort et ruine, il se pourrait que Claire – et tous ceux qui laissent s'ouvrir en eux semblable chemin – ouvre la brèche du sens des choses. La *Croix*, seul moment où tout converge parce que là tout s'origine, fichée dans l'Histoire comme un *oui* dont le retour sera éternellement gratuit, "contre-don" inattendu mais infiniment espéré, *résurrection*, dit qu'en toutes choses *Dieu est là et je ne le savais pas*. Par le truchement patient, circonstancié, petit forcément, de la mission apostolique, dans ce lieu solidaire des limites et pauvretés humaines, le hors-champ de la gloire, Claire Monestès a laissé naître entre ses mains un type de vie religieuse où, avec le matériau profane de la vie du monde *autre* de Dieu, elle invite chaque être – en le vivant elle-même – à ce qu'indique Ignace dans la contemplation *Ad Amorem* : "*l'amant donne à l'aimé une partie de ce qu'il a, de son bien et de son pouvoir, et de même l'aimé à l'amant, et cela mutuellement.*" Donné, le fruit du travail où le capital initial

est en quelque sorte *altéré* d'une plus-value que la réception définira. La peine humaine, pour lourde qu'elle soit, peut se révéler comme lieu trinitaire, un lieu où l'*Amour* impensable s'écoule. Pour venir à ce point, très différent, on le soupçonne, du goût d'un certain 19ème siècle pour la souffrance comprise comme expiation face à l'amour, des conditions sont nécessaires. Ce point est communion à l'*Homme*, Christ et humanité, dans ce qui fait sa vie, quoi que ce soit et où que ce soit, dans quelque culture, quelque religion, quelque *lieu intérieur* que ce soit. Mais il a fallu le 19ème et sa perception qui nous paraît un peu vite peut-être malencontreuse – car elle a eu sa fonction –, il a fallu l'*Hostie* offerte en soi et par soi comme douleur du monde et douleur du *Fils* à la fois, pour que soit possible d'y voir un jour *le Corps du Christ* comme lieu trinitaire auquel tout homme, même *loin*, est convoqué. C'est la biographie.

L'espérance de l'auteur reflue vers l'*autre* qui en est le symbole. Au coeur du rapport établi à propos du capital symbolique, comme je l'ai décrit, l'*Altérité fondatrice* est introduite. L'Altérité survient par le travail même en raison de l'espérance qui se donne comme blessure. Le signifiant de l'*Autre* n'est ni le mandataire ni le mandaté, mais l'opération par laquelle ils sont l'un de l'autre distancés et décollés ensemble du capital symbolique : c'est-à-dire en communion par ce qui est de l'ordre de la Foi, de l'Espérance, et de la Charité. L'*Autre surgit de la faille*, dit Jacques Lacan.

Ce qui est une manière de dire, en considérant les deux hypothèses de thèse des schémas 1 et 2, que c'est dans la seconde, en raison des conditions que j'ai tenté d'analyser, que quelque chose de Dieu peut arriver comme expérience d'altérité.

J'ai cru pouvoir lire – en tous cas je suggère de voir – le déroulement de la vie de *Claire Monestès* comme le développement de l'expérience pascalienne faite par le chemin des *Exercices*. Mais cela lui arrive par les *choses du monde*, à savoir l'inattendu et parfois le malheur et ses blessures. Les choses, le malheur et le bonheur, c'est-à-dire ce qui *altère* et en altérant façonne, est l'aventure commune à l'humanité. Ce fut pour Claire le lieu de la liberté fondée en l'Altérité divine aimante qu'on *ne peut voir*, dit le prophète, *sans mourir*.

Le *don reçu de Dieu* par Claire est ici un paradoxe qui éclaire l'ordinaire des histoires humaines. Serait-il l'ouverture à un hors-champ de la religion, aux autres loin, où l'*Autre* attend, espère, aime, et demande quelqu'un pour être reconnu, identifié et aimé ? Dans un monde qui ne semble à beaucoup annoncer que mort et ruine, il se pourrait que Claire – et tous ceux qui laissent s'ouvrir en eux semblable chemin – ouvre la brèche du sens des choses. La *Croix*, seul moment où tout converge parce que là tout s'origine, fichée dans l'Histoire comme un *oui* dont le retour sera éternellement gratuit, "contre-don" inattendu mais infiniment espéré, *résurrection*, dit qu'en toutes choses *Dieu est là et je ne le savais pas*. Par le truchement patient, circonstancié, petit forcément, de la mission apostolique, dans ce lieu solidaire des limites et pauvretés humaines, le hors-champ de la gloire, Claire Monestès a laissé naître entre ses mains un type de vie religieuse où, avec le matériau profane de la vie du monde *autre* de Dieu, elle invite chaque être – en le vivant elle-même – à ce qu'indique Ignace dans la contemplation *Ad Amorem* : "*l'amant donne à l'aimé une partie de ce qu'il a, de son bien et de son pouvoir, et de même l'aimé à l'amant, et cela mutuellement.*" Donné, le fruit du travail où le capital initial

est en quelque sorte *altéré* d'une plus-value que la réception définira. La peine humaine, pour lourde qu'elle soit, peut se révéler comme lieu trinitaire, un lieu où l'*Amour* impensable s'écoule. Pour venir à ce point, très différent, on le soupçonne, du goût d'un certain 19ème siècle pour la souffrance comprise comme expiation face à l'amour, des conditions sont nécessaires. Ce point est communion à l'*Homme*, Christ et humanité, dans ce qui fait sa vie, quoi que ce soit et où que ce soit, dans quelque culture, quelque religion, quelque *lieu intérieur* que ce soit. Mais il a fallu le 19ème et sa perception qui nous paraît un peu vite peut-être malencontreuse – car elle a eu sa fonction –, il a fallu l'*Hostie* offerte en soi et par soi comme douleur du monde et douleur du *Fils* à la fois, pour que soit possible d'y voir un jour *le Corps du Christ* comme lieu trinitaire auquel tout homme, même *loin*, est convoqué. C'est la biographie.

B. UNE BIOGRAPHIE HISTORIQUE

1. LE CHOIX DU GENRE BIOGRAPHIQUE.

a. *Du Journal à la biographie. Arguments en faveur d'un récit.*

Lorsque j'ai déposé mon sujet de thèse, j'envisageais une présentation critique du texte du *Journal de Claire Monestès*. Je rends une *Biographie* de 400 pages, alors que l'édition du *Journal* reste relativement succincte. Pourquoi?

Il y a à cela des arguments successifs convergents.

Le premier argument en faveur d'une biographie a été pratique. Une fois notés, à la lecture cursive du *Journal*, les initiales, les noms, les situations évoquées, et toutes les questions que leur méconnaissance faisait naître en moi, il fallut me rendre à l'évidence : je ne pouvais rien dire de sérieux sur ce texte, ni faire aucune note, sans en connaître l'arrière-plan.

Le deuxième argument tient à la nature et au genre littéraire du texte : écrit en vue de la direction spirituelle, le *Journal* de Claire Monestès ne prétend pas faire un récit des faits : "*ce n'est pas un diaire*" dit-elle. Ce n'est pas non plus l'*histoire d'une âme* à la manière de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : le chemin intérieur de celle-ci, relu par Pauline, sa soeur et prieure, tient de l'*autobiographie*. Nous avons bien quelques pages autobiographiques de Claire, écrites dans l'intention très particulière – qui les colore –, de se faire connaître à un prêtre, peut-être le nouvel évêque de Marseille en 1929 : apologie de la grâce divine à son égard, ce récit laisse dans l'ombre bien des événements. Dans le *Journal* nous la prenons en flagrant délit de vivre, aimer, souffrir, prier, crier, penser. Cela *arrive* sous nos yeux sans qu'elle-même, au moment où elle écrit, en appréhende la signification. Nous sommes à l'*intérieur* du déroulement d'une vie, non dans la systématisation qu'opère la relecture.

Le récit restait à faire à partir des questions que le lecteur du *Journal* ne manquerait pas de se poser : qui aimait-elle, comment, pourquoi souffrait-elle, pourquoi la prière de tel jour et cette autre demain, pourquoi ce cri, d'où venaient ces pensées, quelles influences subissait-elle ? Traiter ce texte comme un système en soi aurait certes été possible, mais avec l'inconvénient majeur en

spiritualité ignatienne : *toute chose* où l'homo ignatianus voit Dieu échappait. Or, à l'évidence le dialogue de Claire avec l'évènement était vif, les coups reçus formidables, qui semblaient être reçus comme le ciseau du sculpteur. L'*Oeuvre* finissait par penser avec pleine action de grâces que le sculpteur était Dieu, quels qu'eussent été les coups, ce qui n'est pas, de soi, sans poser problème. La reconnaissance apparaissait comme fondamentale et structurante pour sa fondation. Cela demandait d'aller regarder les *choses* de près.

Troisième argument : la congrégation Xavière ne disposait d'aucun récit. Pourquoi ? Quelles en étaient les raisons ? Les conséquences ? Des pans entiers de la vie de la fondatrice étaient inconnus des xavières : en particulier les années 1905-1921 dont la lecture du *Journal* disait que là *tout* se passait, à savoir les blessures qui donnèrent forme à la Xavière. Il y avait, plus qu'une ignorance, un non-dit. Un interdit ? Il manifestait en tous cas que la chose était extrêmement importante, et ne pouvait pas ne pas être identifiée. Il fallait nommer. Ne pas le faire était courir le risque d'interpréter le *Journal* à faux. Pour le comprendre, il fallait savoir. Dévoiler. Faire parler le silence. Quelque chose dans ce travail s'apparentait à la psychanalyse.

Un quatrième argument déterminant fut l'état de *la culture* du lecteur que je pouvais aisément imaginer à partir de ma propre inculture. Le contexte de la fin du 19ème siècle et du début du 20ème, religieux, politique, littéraire, artistique, c'est-à-dire l'Histoire contemporaine (période 1880-1939) façonnait en Claire une sensibilité qui n'était plus la nôtre. Or, cette histoire est ignorée, oubliée du tout-venant que nous étions. C'était s'exposer à des anachronismes dans la lecture du *Journal* et, par voie de conséquence, à des interprétations qui s'exposaient à n'être que l'écho de la subjectivité située du lecteur : rejets, interprétations pieuses, projections, tout était possible. Posez *votre* grille sur n'importe quelle réalité, il en restera toujours quelque chose, à savoir vous-même, soit qu'elle émane de vous, soit en raison des présupposés qui vous l'ont fait choisir. Vous ne retrouverez jamais que votre grille, remplie certes, mais sans que rien puisse vous déplacer de la problématique induite par vos présupposés. La grille fera miroir. C'est connu. Au sociologue elle renvoie des catégories sociologiques, au psychologue psychologiques, et ainsi de suite, et en sus l'objet peu élucidé du désir de chacun. Pour l'appropriation du *Journal* comme *capital symbolique*, cela pouvait avoir des conséquences fâcheuses : des appropriations contrastées qui ne soient que l'écho des lecteurs et non du texte, et donc introduisent la scission au lieu de la fonction de cohésion liée au *capital symbolique* ; un certain rejet de la forme qui fasse passer à côté du

fond qui, s'il lui est intrinsèquement lié, s'en distingue cependant et ouvre l'avenir à l'insu de Claire ; des fixations inutiles sur des expressions aujourd'hui caduques ou moins signifiantes, ou dont le sens s'est déplacé, pour Claire au cours de sa vie, d'elle à nous ensuite, par exemple : *Réparation, Unité, Corps Mystique*. Adopter ou rejeter *subjectivement* ces expressions aurait procédé de la même difficulté à poser comme *autre* ce qui était de Claire fondatrice, ou l'aurait induite par la recherche du "même" que comporte la grille : le risque était alors d'aborder le texte de façon fusionnelle sans le savoir. C'était une question de liberté de lecture, d'appropriation, et donc de possibilité d'inventivité fidèle *car* créative : ce qui est la manière de comprendre la Tradition dans l'Eglise. Moi-même, j'étais suspecte de tous les phénomènes décrits ci-dessus. Il fallait m'en prémunir la première en serrant les événements au plus près. Les expressions du *Journal*, l'expérience subjective qui les commandait, demandaient à être *historiquement* situées pour être comprises et produire leur fruit : non une répétition exposée à devenir plus en plus caduque et stérile, mais la fidélité librement inventive à ce qu'elles avaient opéré en la fondatrice, qui produisit la Xavière. Ignorant tout ou presque tout quant à moi de l'*histoire* contemporaine qui avait affecté Claire Monestès, ce n'était pas faire injure au lecteur *ordinaire* que d'être dans la même difficulté. Il fallait nommer les temps et les lieux : *Troisième République, catholicisme social, Chambéry-Marseille-Genève-Paris, Séparation de l'Eglise et de l'Etat, Guerre de 1914-1918, Fondations contemporaines (dont Notre-Dame du Travail), émergence des mouvements d'Action Catholique et du Scoutisme, période de l'entre-deux-guerres*, etc. C'était une composition de lieu. Connaître le monde de Claire. Savoir ce qu'elle lisait, entendait, voyait. Comment elle comprenait son temps. Du contexte venaient les questions auxquelles *répondit* la fondation de la Xavière, la compréhension de sa forme et de son fond, la possibilité de les distinguer, et *donc* la liberté d'évoluer dans un contexte et des problématiques autres qui promettent de beaucoup changer dans les cinquante ans à venir. On saurait mieux distinguer ce qui fut relatif à une époque et relatif à l'appel de Dieu, l'un et l'autre étant totalement imbriqués dans l'histoire personnelle de Claire comme dans la nôtre. Autrement dit, il était indispensable d'écrire l'Histoire et l'implication de Claire dans l'Histoire. Si ce cela ne pouvait être fait, il était préférable d'*oublier* ce texte. Impossible.

Ayant fait un bref bilan de ces choses, pesé les risques, et certainement ignoré l'ampleur du travail qui m'attendait, je conclus de l'impossibilité de lire le *Journal* et de s'en servir sans l'appuyer sur un récit. J'entrepris une biographie, contre l'avis de mon directeur de thèse.

b. Le genre biographique : la "biographie historique"⁵.

On constate un regain d'intérêt pour la biographie historique depuis une quinzaine d'années. Elle succède, pour en prendre en quelque manière le contrepied et en corriger les effets, aux productions des années 1960-1970 qui tendaient à effacer le *sujet* de l'Histoire au profit des fonctionnements et des systèmes.

L'intérêt du genre est multiple. Là où l'histoire globale s'attache aux événements décisifs en faisant l'économie des hommes qui en furent les acteurs et de la part souterraine qui, en eux, contribua à les produire, la biographie historique fait pénétrer dans l'Histoire générale par la porte du *sujet*, *quelqu'un* qui émerge plus ou moins à tel ou tel de ses aspects par son milieu, sa culture, les influences qu'il subit, les événements imprévisibles qui marquent son cheminement, des lieux et des temps. Le biographe entre dans l'Histoire par une liberté individuelle ou du moins ce qui se donne pour tel : un sujet particulier, un *angle de vue*. Charge à lui – dans le travail, c'est l'étape des déconvenues – d'en repérer, identifier et nommer les conditionnements, pour déceler le fil ténu de la liberté qui noue les événements extérieurs et intérieurs et par là contribue à faire l'Histoire. Ce fil rouge de l'expérience individuelle n'est pas la pure résultante de ce qui la produit, qui se présente toujours au sujet comme venant d'ailleurs, de l'extérieur ; en articulant ce qui lui *arrive* de façon particulière et originale, en le nommant, le comprenant et l'assumant, la liberté en fait quelque chose dans et pour le monde, et ouvre l'Histoire sur son aval. L'impact des individus sur l'*Histoire* n'est pas nul. Mais il faut que l'histoire de quelqu'un soit achevée pour délivrer son sens et s'inscrire dans l'Histoire comme un moment décisif. Cela, quelle que soit sa place, éminente ou modeste, il le faut mort pour donner vie. Les biographies de personnages encore vivants ne sont pas, de ce point de vue, sans poser question.

2. LE CHOIX DU SUJET DE LA BIOGRAPHIE HISTORIQUE.

a. Au carrefour d'intérêts multiples.

La tentation compréhensible de l'historien-biographe est de choisir pour objet de sa recherche et de son étude un personnage déjà érigé en figure

typologique ou qui puisse y prétendre. Les avantages sont nombreux.

Le premier avantage est d'avoir ainsi plus de chance de croiser les grands moments significatifs – guerres, batailles, invasions, traités, alliances, crises politiques ou économiques, grandes oeuvres et personnages déterminants pour l'histoire de la pensée –, ceux qui habituellement sont cités par les historiens. **Le second avantage**, lié au premier, est d'espérer être édité dans quelque grande collection, reconnu par ses pairs (pères ?) et par la Faculté qui doit se prononcer sur la valeur des travaux. La plus-value scientifique est d'abord personnelle, et contribue peut-être plus qu'on ne pense à faire l'Histoire : le désir d'influencer le cours de l'Histoire par l'interprétation du personnage et de ce qu'il a produit est un moteur non négligeable. Le biographe n'est pas neutre et il attend toujours, par quelque endroit, retour¹⁶.

On observe pourtant un regain de goût pour l'homme ordinaire, quitte à le traiter de façon quasiment statistique, le quantitatif semblant pallier à l'insuffisance du qualitatif. Ainsi de Philippe LEJEUNE dans l'enquête sur les Journaux intimes lorsqu'il archive les productions personnelles du tout venant contemporain. Parfois c'est l'importance de l'évènement traversé qui justifie l'émergence d'un moi éphémère, comme le combattant de 1944 parachuté en Normandie, héros d'un jour de l'anniversaire du débarquement allié : effet de mode, besoin des médias, occurrences historiques. La biographie jouxte alors le témoignage et il est très souhaitable pour son auteur, en termes de plus-value, que se rejoignent la circonstance porteuse (anniversaire d'évènement, actualité, procès), la rédaction et l'édition : le temps utile pour la production est court, l'intérêt du public sera vite retombé, et le sujet tiré de l'oubli oublié. Dans l'un et l'autre cas, la vie du sujet n'a d'intérêt qu'en tant qu'elle se rapporte à un groupe plus large ou à un évènement du passé entendu comme déterminant par les historiens. L'archiviste du Musée Savoisien de Chambéry me dit un jour : *"il faut tout garder. On ne sait jamais ce qui, cent ans plus tard, sera important."* Je lui demandais des documents qui n'avaient jamais intéressé personne.

Le choix préalable à la biographie historique procède donc toujours d'un tri, qui obéit à des intérêts.

b. Le choix de Claire Monestès.

Pourquoi, extirpée de 50 ans de silence et d'oubli, Claire Monestès ?

L'Histoire contemporaine n'a pas retenu ce nom. Il n'est resté vivant que dans un groupe restreint d'une centaine de personnes dont une seulement, au moment où j'écris, l'a connue. Les xavières sont une congrégation religieuse. *Ma* congrégation. L'intérêt peut paraître assez restreint, voire suspect d'être très particulier. Il répond normalement aux intérêts soulignés plus haut.

Un groupe existe, ici, qui se pose en héritier, où le sujet s'est *prolongé* en quelque sorte : l'histoire de Claire ne s'arrête pas le 14 février 1939. Ce groupe a même une certaine originalité dans le panorama religieux, qu'on peut exprimer ainsi : les xavières se sentent bien (faut-il dire *mieux* ?) dans un milieu profane laïc, voire incroyant. Faut-il en déduire que leur milieu naturel est *le siècle* et ce qu'il charie d'alluvions extra-religieux, *autres* pour le moins que le milieu religieux ? Voilà une curiosité : une vie religieuse qui a son lieu *dans* le monde, non seulement *pour* le monde, et qui ne craint pas les manières du monde (pas *mondaines*) pour s'exprimer. Après les ermites du désert des premiers siècles ; après les monastères du haut Moyen-Âge dont la micro-société est symboliquement signifiante de la destinée eschatologique du monde après les mendiants signes de pauvreté et de vérité face au monde des marchands et bourgeois du 13ème siècle et aux prodrômes des ruptures à venir de la Renaissance ; après ces ruptures dans l'Eglise, et entre l'Eglise et la démarche scientifique, où saint Ignace – phénomène mystique dont le 21ème siècle peut hériter sans honte – réarticula la liberté intérieure en termes de discernement spirituel ; après les missionnaires explorateurs, ethnologues et évangélistes de la période dite moderne, après les apôtres de la piété, de la mystique et de la charité sous toutes ses formes, voici, comme dans la logique d'une grande courbe qui, de fondation nouvelle en fondation nouvelle dessine le mouvement du plus loin au plus près du *monde*, une forme de vie religieuse qui dit : le monde est mon lieu. Aimable paradoxe, quand sa définition apparaît un *in mundum*, sa devise (laissée par sa fondatrice) est *in Christo*. Ciel ! Où est donc le Ciel ? Immense débat qu'illustre le mouvement d'ensemble décrit plus haut, et ce qu'il pointe, au coeur du débat : le problème de la liberté d'accès aux choses du monde comme lieu de l'*Altérité* de Dieu. L'Eglise, freine souvent dans un premier temps, durement parfois. S'arracher au même est toujours à reprendre, c'est une oeuvre de naissance, car c'est une expérience de mort. L'Eglise, dans les grands mouvements de l'Histoire qui l'obligent à mourir à soi pour avancer, est aux prises avec le Mystère Pascal¹⁷.

Explorer cette curiosité, répondre à cette question en explorant les chemins par lesquels la chose a pu se produire chez quelqu'un du 20ème siècle,

en mesurer la signification, les conséquences prévisibles et imprévisibles, devenait intéressant. Et peut-être permettait, en faisant de l'Histoire, de faire aussi de la Théologie ?

Le meilleur lieu pour cela était vraisemblablement *Claire Monestès* à qui, d'une certaine manière, la chose *échappa*, car elle n'en fit nulle part la théorie. Elle pratiqua, comme d'instinct (inné, acquis ?), un type de rapport au monde qui, s'il n'alla pas très loin en pratique, enfermé qu'il était encore dans les normes canoniques et les convictions d'une époque, n'en était pas moins gros d'une nouveauté pratique et théologique. L'exploration du texte du *Journal* qui cédait forcément au goût du jour et aux expressions du temps – difficile de reprocher à Claire d'être de son temps ! – à première lecture pouvait tellement manifester ces *modèles* que cela gênait l'appréhension de la nouveauté qui s'y glissait malgré eux. Elle ne permettait pas de *voir* ce qui *arrivait*. Il fallait les événements.

Au fait, pourquoi n'a-t-elle pas *pensé* davantage son affaire ? Son langage reste pratique – en termes de décisions d'action – et spirituel. Non qu'elle eût été intellectuellement indigente – il y avait en elle une capacité d'intellection brillante et souple, en prise sur son temps, que ne manquèrent pas de remarquer ses amis –. Mais elle ne disposait pas des outils nécessaires et adaptés. La théologie des années Vingt, tributaire elle aussi de l'Histoire de la pensée, et du retour en force du thomisme, pensait Dieu plutôt hors le monde. Le monde n'était pas son lieu théologique. La *Trinité*, malgré l'héritage ignatien, se trouvait mieux en compagnie d'Aristote, dont via Saint Thomas c'était l'heure de gloire, qu'en compagnie des *sciences humaines* alors suspectes d'athéisme (malgré les efforts d'apologètes comme le Père Eymieu, maladroits parfois, mais qui eurent le mérite d'ouvrir une brèche). Ne parlons pas des sciences physiques ou naturelles, objets de l'intérêt de Claire. A l'heure où le mot *Action* ne figurait pas dans le dictionnaire de philosophie, comment l'exercice pratique du monde eût-il figuré dans les soucis théologiques, sinon sous les auspices de la morale et du sacrifice de *ce qui ne pouvait que séparer de Dieu* : le *siècle*. Dès lors, on comprend pourquoi elle s'enthousiasma de la doctrine du *Corps Mystique du Christ*. Elle lui permettait de rentrer dans le monde par la porte du Christ, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le Christ était la *porte*, Il l'a dit. Mais pas du *Ciel* comme on l'a cru. Du *Monde* – *comme au Ciel*. N'avait-il pas dit que le *Royaume de Dieu* est "parmi vous" ? La *consécration de l'Univers au Sacré-Coeur* par Léon XIII, la *Royauté du Christ* proclamée par Pie XI, en annonçaient déjà quelque chose, disaient que le Christ

et le monde était, du fait de la Création relue à la lumière du Mystère de l'Incarnation, inséparables comme Epoux et Epouse. De cela le mystère de l'Eglise était la figure. Peut-être oublia-t-on un peu que la figure renvoie à une réalité et que l'Eglise est aussi figure du monde : car immanquablement du côté du monde. Comme la *Supérieure Générale* quand elle *autorise*, ainsi que nous l'avons vu, l'*Eglise* est en position médiatrice à tout le moins. Claire sans doute le sentit, le vécut, qui n'eut de cesse d'être un trait d'union, un *lien* disait-elle, entre l'Eglise et le monde, comme si leur hétérogénéité maintenue de façon crispée fracturait le Salut offert pourtant à tous – la crise moderniste l'illustre, mais il faut sans doute remonter à bien plus haut, en tous cas certainement à la Renaissance -. Il y a une manière de penser l'Eglise dans son Magistère et l'appareil clérical qui en découle, *du côté de Dieu*, Vicaire non du Christ mais du Père, c'est-à-dire du côté de l'*Origine*, qui est une déficience ecclésiologique et de théologie trinitaire : car dans cette optique, l'*autre* de Dieu n'est pas l'Eglise mais le monde, et l'Eglise qui se pense *du côté de Dieu* garde et doit garder son statut d'altérité par rapport au monde. Cela aboutit à ce que Dieu mis du côté de l'Eglise apparaît non pas comme l'*Autre* de l'Eglise mais comme l'*Autre* du monde. Dans cette logique, l'Eglise ne **peut pas** être pensée *in mundum*. Et le religieux consacré à Dieu, figure de la sponsalité de l'Eglise (mais est-ce ici le terme qui convient ?), ne **peut pas** avoir pour lieu le monde.

Donc, Claire Monestès instaurait une manière pratique et spirituelle de vivre consacrée à Dieu *in mundum* parce qu'*in Christo*, sans avoir d'autres catégories conceptuelles à se mettre sous la dent. Elle rencontra Teilhard trop tôt, et trop superficiellement (en 1912), ne cherchant en lui que le paléontologue. Elle eût aimé, je crois, sa *Messe sur le Monde*.

Peut-être y a-t-il un rapport entre ce qui précède et la féminité comme *autre* pôle du monde. Claire eut une manière bien à elle de vivre la féminité, féministe avec les contemporaines catholiques sociales qui créèrent les syndicats féminins, cherchant à promouvoir l'éducation et les responsabilités de la femme en l'aidant à prendre en mains la production industrielle du pays pendant le conflit de 1914-1918. Mais c'était plus que cela. Car la femme a quelque allure masculine encore qui ne se promeut qu'en se montrant capable de remplacer l'homme. L'*homme* qui la reconnaît alors n'est peut-être encore qu'attiré et menacé à la fois par ce miroir. Au retour de la guerre, *elles* avaient pris la place, les statuts masculin et féminin en étaient ébranlés, pour les combattants mais aussi pour les femmes. Claire participe au mouvement qui veut le retour de la femme au foyer : "*Devenez aimables, charmantes, ayez de l'élégance*

morale, une aisance des manières pour vous permettre d'être très vous-même et vous permettra de faire resplendir en vous votre personnalité." *"soyez charmantes – mais pas charmeuses", "assez pauvre pour porter un collier de diamants sans en être embarrassées".* Elle invite les xavières à aller *dans le monde le plus corrompu.* Et propose comme examen à ses novices : *"est-ce que notre allure est vive, ferme, brillante ?"* Sans pouvoir en faire l'objet d'une longue étude, je poserai la question : n'y a-t-il pas un rapport entre cette restauration de la féminité (alors que le costume religieux féminin, malgré les *lapsi* qui lui échappaient en coiffes, drapés, etc. semblait vouloir en effacer pudiquement les caractères) et la restauration de l'*altérité* où Dieu est l'*Autre*, c'est-à-dire l'*Epoux* non pas de l'Eglise figure de Dieu, mais de l'Eglise figure du *monde*. Il y a, me semble-t-il, une voie à explorer en cette direction, dans laquelle il ne faudra pas oublier la *Figure de l'Eglise* : Marie, Vierge et Mère. Sur le fond de cette thématique, il faudrait explorer ce que l'Eglise dit d'elle-même de Vatican I à Vatican II, que les errances de l'identité sexuée dans la deuxième moitié du 20ème siècle qui, plus qu'une question morale sont probablement une question anthropologique.

Il faut, décidément, se défendre de l'attrait du même.

Je renvoie le lecteur aux analyses de Jacques Lacan, sa lecture d'Aristote, de l'âme, de la femme et de l'homme, et des modèles induits, *"hommosexuels"*, écrit-il¹⁸, montrant qu'un certain type de philosophie articulée par le masculin, débouche difficilement ou pas sur l'*(a)Altérité*, même si elle est pratiquée par la femme. Celle-ci peut en effet sur ce plan, comme en 1914, ne rien faire d'autre que faire tourner l'usine.

3. FAIRE UNE BIOGRAPHIE THEOLOGIQUE.

a. Un présupposé : l'Histoire, lieu de Dieu et Parole de Dieu.

Faire de biographie thèse semblait futile, facile. Quelle valeur pourrait avoir l'examen du monde au *soleil de Dieu*, quand les collègues étaient, eux, spécialisés dans l'étude des *rayons du soleil* ? Il fallait d'urgence chercher les points d'appui pour un risque mesuré. Justifier. Les points d'appui s'imposent, grands noms, illustres personnages, historiens et penseurs avérés : Jean-Marie MAYEUR et *l'Abbé Lemire*, Michel de CERTEAU et *Pierre Fabre*, Jacques Le GOFF et *Saint Louis*¹⁹. Ils ont montré que le sujet, dans son histoire, peut être haussé jusqu'à la science historique. Mais, ce *mais* n'est pas rien, *Saint Louis* est une immense figure historique et mythique ; *l'Abbé Lemire*, une grande figure ecclésiastique et politique où le *et* précisément montre leur acharnement au divorce – ce qui fait de Lemire la notoriété ; *Pierre Fabre* a pour lui d'avoir valeur mystique certifiée. *Claire Monestès* ? Avec elle, ce qui procède encore dans l'aventure thésarde de la mondanité, tombe. Ce n'est ni une grande figure historique, ni la typologie reconnue d'une époque, son poids mystique reste moyen. Elle est inconnue, et sa congrégation si petite. C'est dire que de mon côté, la plus-value était minime ou nulle.

Dieu a tout dit, et c'est son Fils.

Si donc je fais de l'Histoire comme mes contemporains y ont pris goût, par la petite porte d'une vie somme toute sans impact important sur le siècle – du moins jusqu'à présent –, et me propose de l'assumer comme *thèse* dans une faculté de théologie, j'affirme par là que l'Histoire, ou plus modestement le discontinu hasardeux des événements et la parole qui en les articulant leur donne sens, sont *lieu théologique*. A propos de Claire Monestès, les événements, ce serait la *biographie* ; et leur articulation productrice de sens serait le *Journal*, relayé par ma lecture prudente, c'est-à-dire la présentation d'une boîte à outils qui laisse autant que faire se peut le lecteur futur du *Journal* libre de *goûter les choses intérieurement* et de penser.

L'intéressant dans la démarche scientifique, n'est pas son lieu, mais la trouvaille qu'on y fait. On trouva la pénicilline dans la moisissure d'un fromage

Ce qui fait la Parole de Dieu n'est pas son véhicule, mais le Fils.

Il y a deux manières d'entendre cette proposition. On peut comprendre que la démarche théologique réside dans la façon de raconter l'Histoire, *ou* que Dieu *est* dans la moisissure du temps et que la théologie consiste à l'y trouver. Pour différent, ce n'est pas contradictoire. La théologie n'est historienne que comme principe herméneutique de l'Histoire, et dans les deux cas – sauf si par inadvertance Dieu n'y avait plus sa place – profession de Foi dans laquelle Dieu la précède. La deuxième manière, plus inductive, plus contemplative, est sans doute plus apparentée à la pratique xavière.

Dans le premier cas, que Dieu comme *Autre* soit ou non concerné reste d'assez peu d'importance. La théologie est du côté du discours, mondaine sans dégât. Prétex-te, jeu de langage, gymnastique conceptuelle, elle touche peu nos contemporains, et pour cause. Son dire est vain. Mais elle sait dire²⁰. Peut-être même est-elle *Science* (pour autant que le mot convienne) parce qu'elle n'a pour objet que la théologie même, pour terrain d'exercices que les hypothèses de théologiens, pour garde-fous que les noms d'illustres confrères. Faire du discours historique un discours théologien, à l'heure où l'on fait la théologie de bien des choses, pourquoi pas ? Mais c'est peut-être confondre la Science qui trouve de l'*autre* et ses faux-semblants. Vanité des vanités et souffle de vent.

A moins que Dieu parle.

C'est là une effrayante proposition.

C'est le second cas. Il y a chez Claire Monestès, comme chez tous ceux qui se sont trouvés aux prises avec Dieu, une prédisposition à le penser. Un *Tiers* jamais absent. Je ne dis pas *toujours présent*, ce n'est pas la même chose. C'était cela qui la portait, une fois posé le point final, quand elle regardait le fruit fragile non comme revanche sur la douleur mais comme chose reçue, inattendue, contre-don inespéré après l'intervalle de l'incertitude, de la nuit et du *rien*. Comme *passivité*. L'*Altérité* divine s'annonçait dans le *rien* crucifié, parce qu'il en surgirait de l'*autre* en elle, c'est-à-dire la Xavière et non plus *Notre-Dame du Travail*, autre que ce qu'elle croyait être et même avait été. Du "*Je est un autre*" venait à l'expérience. Dans son *je* s'annonçait le *Je* imprononçable comme Sujet de son histoire, *Claire Monestès, 1880-1939*.

Voilà ce qui était intéressant. Le Corps de l'Histoire, comme articulation

donne le sujet d'une histoire particulière, devenait le lieu de divine parole par et dans l'expérience intérieure de quelqu'un ; et si c'était vrai d'une seule, modeste, qui serait oubliée plus qu'Hitler ou que Napoléon, c'était vrai de tous. L'amour de Claire pour Dieu permettait à Dieu d'articuler l'Histoire. Il en était le Sujet, parce qu'elle, en *toutes choses*, avait à faire à Lui. Mais l'amour de Dieu pour Claire ? Auto-suggestion, réciprocité ? Telle fut l'incertitude et son terrible débat. Une réponse vint, tardive, dans l'expérience intérieure : l'amour était inévitable, il était là, déchirant, solitaire, acceptant d'être rien pour l'autre mais existant avec puissance par cette acceptation même – 1920-1922 – ; de là vint la réponse, l'amour était infus, donné, offert, et sa source était Dieu. Le *cercle herméneutique* que j'avais vu entre le *Journal* et la *Biographie*, dans mon propre dire, se déroulait en fait entre le *toutes choses* qui fit la vie de Claire et Dieu. *Dans le monde*, il y avait par le *in Christo*, de l'Autre créateur.

Regarder cette vie et ce qu'elle expérimentait de Dieu en s'expérimentant elle-même permettait de regarder en quoi *toute vie*, et *toutes choses de toute vie*, avait en elle et connaissait d'instinct son *Origine*. Au Père, il fallait la matrice. Le monde. Marie n'est pas figure de Dieu, elle est figure de l'Eglise en tant que celle-ci l'est du monde aimé, appelé, sauvé, *divinement profane*. C'est le sens de ce qu'on appelle *Assomption*.

Les plus ordinaires, les plus pauvres, les plus laids, les *plus petits de ses frères*, tous, en tant qu'ils participent par quelque endroit aux caractères de ceux-ci, postulaient à articuler Dieu comme le fin mot de leur histoire. Elle le dit dans des formules vives :

"Ce qui nous ravit : trouver le divin dans une humanité effacée".

"Que la dernière place vous aille comme un gant !"

"Voir en tous le rîlet des perfections divines. On n'a pas de peine à s'effacer quand on voit Dieu dans les âmes."

C'était casser la mondanité :

"Respectabilité = jugement mondain = grosse erreur. L'exercice de l'autorité devient plus hautain..."

"Avoir conscience de notre faiblesse. Rester toujours des créatures vis à vis de notre Créateur – des frères dans le Corps mystique. Nous vivons avec des pécheurs, nous sommes pécheurs."

b. *Dieu, Sujet de l'Histoire.*

L'amour de Claire pour Dieu permettait à Dieu d'articuler l'Histoire, Il en était le Sujet, parce qu'elle, en toutes choses, et en tout être humain, avait à faire à Lui. Le cercle herméneutique entre le *Journal* et la *Biographie* se déroule en fait entre le *toutes choses* qui fit la vie de Claire, et Dieu. Dans le "in mundum" il y a le "*in Christo*" de l'Autre Créateur, et le "*Sint Unum*" du Règne. Regarder cette vie et ce qu'elle expérimentait de Dieu en elle-même, permettait d'épouser son regard sur toutes choses de la vie.

Toute vie avait trace en elle de son *Origine*, et la connaissait d'instinct. Au Père, pour être *père*, il fallait la matrice du monde. Et Marie en est la figure : non pas figure de Dieu, mais figure de l'Eglise en tant que celle-ci est rassemblement symbolique du monde créé, aimé, appelé, sauvé. Marie est du côté du monde, un monde *divinement profane*. Pour que naisse le Fils dans la chair du monde, il fallait le monde pour qu'il y ait Marie. Pour qu'Il naisse de Claire il la fallait du monde et de l'Eglise : "*magnifiques épouses du Christ et servantes du monde présent*" dit-elle des xavières. Pour vivre la sponsalité de l'amour inscrite dans l'expérience mariale et mystique, il lui fallait être *dans le monde et comme tout le monde*. Pour vivre l'expérience trinitaire, il faut, non seulement qu'il y ait de Dieu le *Trois*, mais aussi le monde, l'univers créé, miroir à soi-même où Dieu seul se reflète, dévoilement par la foi de la Figure engendrée du Fils. "*Soyez des révélateurs comme en photographie*" dit Claire. Son expérience ouvre une perspective selon laquelle le monde "*profane*" est la filiation divine en acte, figure historique de l'engendrement éternel, mode sur lequel le Père fait le *don* d'être au Fils, et mode sur lequel le Fils fait le *don* de n'être pas par soi-même en n'étant que de l'*Autre* au Père, mode sur lequel l'Amour ne cesse pas de s'écrire (ce qui est l'expression de la contingence) et *redonne* (contre-don) d'être, et d'être fécond. Le monde profane devenait *Corps pour l'Esprit*. Il y avait, à l'insu de Claire – car c'était pour elle comme une évidence d'expérience –, une manière nouvelle d'entendre les rapports entre la *Vie Trinitaire* et le monde *dans sa contingence* historique, où la douleur a sa part vive.

De ce fait, il y avait une autre façon de comprendre la *mission* et sans doute la vie religieuse. Ce n'étaient plus *aller vers*, c'était *partager et voir autrement* : le déplacement caractéristique de l'envoi était intérieur. C'était la raison pour laquelle les xavières se sentaient bien dans le monde sans savoir exactement pourquoi. Dire : "*c'est ainsi !*" ne suffit pas pour comprendre. Ce

n'était pas d'avoir expérimenté tôt la vie professionnelle qui les faisait être à l'aise dans un partage séculier de la vie ordinaire. Elles s'y étaient trouvées bien à cause de la démarche intérieure. La signification en est importante. La mission ne saurait procéder de l'état de vie mondain, quel qu'il soit, mais de Dieu. Et la vie dans le monde procède, pour Claire, de la mission. Elle n'a jamais mis concrètement en place la *vie professionnelle* bien qu'elle y eût pensé, et cela importe peu, car ce n'est sans doute pas la *pointe* de la vocation des xavières. Chercher ses modèles d'action est vain, mais la façon dont elle a perçu spirituellement les *choses*. Les xavières qui d'instinct posèrent le *Journal* comme texte fondateur, sans songer une seconde à le mettre en concurrence avec les textes ultérieurs plus constitutifs, avaient eu raison. Leur réflexe disait qu'elles étaient bien à la suite de Claire et l'avouait pour fondatrice, non parce qu'elles le décrétaient mais parce qu'elles avaient sans le savoir vraiment, ses manières. Par là, elles avouaient son actualité.

Il fallait explorer cela. Nous ne savions rien.

4. LES SOURCES.

a. Retrouver la mémoire de Claire Monestès : composition de lieu.

Le trésor, la *pénicilline*, n'était pas immédiatement accessible. Les boîtes d'archives miraculeusement multipliées offraient des *milliers* de documents. Une première plongée me dissuada d'aller plus loin. Il fallait d'abord reconstituer le décor et les grands traits de la vie de Claire Monestès. Ensuite, il serait possible de disposer sur ce fond les événements. Il fallait *voir* et *entendre* pour comprendre.

Un stylo, un cahier, un appareil photo et un billet de train - Chambéry, Lyon, Genève, Fribourg, Marseille, Paris -, en seraient les moyens.

Voir ce que Claire a vu, *entendre* ce qu'elle a entendu, *sentir* la fraîcheur du vent de ses montagnes, la chaleur tiède ou le mistral cinglant de Marseille, l'odeur humide des fourrés savoyards et les odeurs du Vieux Port, regarder, dans la pénombre de l'église Notre-Dame de Chambéry saint François Xavier mort aux portes de la Chine, mille choses encore, me laisser imprégner des lieux, de leur histoire, et d'un temps révolu qui pourtant fut le leur et qui allait, en quelque sorte, devenir mien. L'historien est un *témoin*. Il a vu. Il a entendu. Il a senti. Application des sens. Il a, considérant les choses, compris quelque chose.

Après la prière préparatoire et les trois préambules, il est bon d'exercer les cinq sens de l'imagination sur la première et la seconde contemplation de la façon suivante... (Exercices, n° 121).

Le *Journal* s'éclairait. Le texte devenait *mémoire*.

Il fallait combiner deux mémoires : la mémoire de Claire Monestès, qui filtrait dans son *Journal* et tous les documents dont elle était l'auteur, mémoire faite, comme celle d'un chacun, d'impacts sensoriels et affectifs - sensations, sons, images, odeurs, ce qu'on appelle *souvenirs* -, et ma mémoire d'elle, faite de récits, de formules et d'idées, de *savoir*. Il fallait en quelque sorte, pour la connaître et la comprendre, emplir ma mémoire de la sienne. Les lieux que je connaissais changèrent. Je ne vis plus, de Chambéry, Lyon et Marseille, que les vieilles villes. J'effaçais les fils électriques, les boutiques mode, les garages, les tours, les autobus, les feux rouges. J'effaçais aujourd'hui, recherchant par l'objectif photographique *ce que Claire avait vu* hier. Des quartiers avaient été

détruits : les Archives Départementales supplèrent. Prise de nostalgie pour autrefois, j'ai erré dans les rues, les traboules, les cimetières, et rencontré, je crois, ce qui n'existait plus. J'ai rencontré des morts pour les ressusciter, leur ai annoncé cette bonne nouvelle que leurs noms n'étaient pas oubliés. Je les ai convoqués avec amour sur mon papier, comment faire, ils étaient si nombreux, carte de relations de Claire, adjuvants, opposants, qu'importe. Comment laisser un seul retourner à l'oubli ? J'ai retrouvé des familles, émues de voir, de façon inimaginable, leurs humbles pères, mères, tantes, revenir au jour, et prendre place, sous forme de *note*, dans un document qui sera archivé dans la mémoire humaine ; certains ont renoué avec un bout de leur passé. Je pense à la famille de *Choura*, à celle de Georgette Coutagne, de Léonie Fabre. Je pense à Jeanne Rémy, devenue une amie. Tant d'autres. Une note, dans l'immense symphonie humaine. Une thèse est aussi une aventure affective, dit Jacques le GOFF. J'ai pensé qu'en mon regard, le regard de Dieu qui redonne vie, coulait sur eux.

Saint Ignace propose à celui qui fait les *Exercices Spirituels* un préalable aux contemplations évangéliques qu'il appelle *composition de lieu*. Le retraitant est invité à planter le décor par un travail d'investigation, de mémoire et d'imagination ; il campe les lieux, l'histoire, les personnages, afin de mieux *voir* et *entendre* pour *considérer*, c'est-à-dire réfléchir et comprendre, afin de décider. Que voit-il et qu'entend-il ? Il écoute et voit ce que disent et font les personnages, il comprend de l'intérieur ce qui les meut, ce que Dieu dit et fait en ce lieu, afin d'y incliner son cœur selon *ce qui est mis en sa volonté* à lui et s'offrir à la tâche divine. Les personnages de la scène évangélique ont pour lui une fonction semblable à celle du Général Ignace pour François Xavier, altérité inscrite en soi, liberté opérée par la triangularité. Le récit évangélique devient signifiant d'une volonté particulière de Dieu pour lui, qui s'inscrit dans la relation préalable entre le Créateur et la créature, et s'y *fonde*. En retour, ce qui est signifié de la volonté divine porte fruit – mise en oeuvre de la décision – enrichit, accomplit et éclaire cette relation. Comme dit Claire : "*que le Christ qui assume tous mes gestes*". La spiritualité ignatienne invitant à *voir Dieu en toutes choses*, invite à considérer *tout* comme signifiant de ce que Dieu fait et veut pour moi, *est* pour moi et pour tous : *tout* évènement, *tout* récit, auquel la prière s'attache pour y chercher et trouver Dieu. De ce point de vue, les "balades" dans le monde sont *toujours*, s'il y a *pureté d'intention*, promenades contemplatives en Dieu même.

C'est ainsi que j'entendis la reconstitution du chemin de Claire.

b. *Parcourir les points les uns après les autres.*

Un parti pris méthodologique qui puise son modèle dans l'expérience ignatienne pour l'appliquer aux documents d'archives m'a paru convenir au sujet. Il s'assortit de quelques conditions.

Il requiert une écriture de type récit, où les détails glanés au cours de l'enquête aident le lecteur à entrer dans le mouvement d'une histoire, à *sentir et goûter intérieurement afin d'en tirer quelque profit*, tout en lui laissant la liberté de fixer sa mémoire sur les moments qui seront, pour lui, signifiants. Aujourd'hui celui-là, et cet autre demain, au gré de son histoire à lui. Il s'agit, non pas de dire *quoi* penser à propos de Claire Monestès, mais de donner à voir et à entendre son expérience, qui a valeur de commencement, brèche dans le continuum linéaire de l'Histoire telle qu'on aime à la raconter, invention en laquelle quelque chose de l'Origine se dit. Hanna Arendt dit cela finement. J'y renvoie le lecteur.

Une biographie peut être ou non chronologique. On peut organiser la vie du héros selon une thématique qui procède d'une grille préalablement établie, proposée, ou imposée, par le biographe. Je ne l'ai pas voulu. C'eût été prendre une position *fondatrice* en imposant une lecture : autorité qui, dans l'état actuel de la connaissance de Claire Monestès, eût été un pouvoir sur le capital symbolique, et un détournement de ce qui appartient en propre à l'Institut, à *toutes les xavières*. Etre le lieu *herméneutique* ? Il fallait pouvoir donner non une précompréhension mais le maximum de liberté pour comprendre librement, chacun selon sa grâce. Dans l'écriture, le *pouvoir* qui m'était remis, que j'avais à honorer (selon ce qui fut dit de la *parole autorisée*), ne pouvait s'exercer, précisément parce que j'étais xavière, qu'en donnant liberté de suivre l'Esprit tel qu'il se dit pour tel ou telle dans la fondatrice. S'il était illusoire de croire éviter la réalité de ce pouvoir, la richesse intérieure de l'Institut demeure celle d'approches, de compréhensions, de goûts, pluriels – par quoi l'Esprit parle et travaille dans les individus – qui résonneraient à la lecture de Claire. Honorer à la fois Claire et chacune était produire un récit *plat*, où l'on suive l'évènement pas à pas où Dieu dessine le Christ en filigranne. Cela *parce que* xavière : la démarche inductive fut voulue par Claire Monestès dans la vie apostolique, la formation des novices, l'écoute de l'Esprit, très marquée en cela par la spiritualité ignatienne. Elle ne préjuge pas, n'ordonne pas, "*ne donne rien de stéréotypé*", semble souvent marcher sans modèle et sans filet (et parfois le paye, car c'est mal compris). Mais pour elle, "*la campagne est plus belle si elle*

n'est pas déterminée d'avance". Elle guette, "*accueille tout pour tout épanouir*", laisse "*tout pousser*" pour discerner ensuite. Dans mon travail à son sujet, je ne pouvais que vouloir être fidèle à cette manière de faire. Méthode ignatienne de celui qui en "accompagnant" autrui est fait compagnon de Dieu et reçoit le Christ pour compagnon.

J'ai donc choisi, pour faire oeuvre de théologie spirituelle ignatienne, de suivre la *chronologie* au plus près. Plus tard, on ferait autre chose. Pour la première mise au jour de Claire Monestès, de ce qu'elle a porté qui l'a portée, quitte à perdre un peu la vigueur du propos, c'était le meilleur. Il fallait qu'à son tour le lecteur puisse prendre en sa mémoire la mémoire de Claire, sentir comment les événements l'ont affectée, comment elle fut affectée par Dieu dans l'évènement. Comment, pour elle, Dieu travaillait *en toutes choses*.

Celui qui propose à un autre un mode ou un plan de méditation ou de contemplation, doit raconter fidèlement l'histoire à contempler ou à méditer, se contentant d'avancer d'un point à un autre par de courtes et sommaires explications. Car, si celui qui contemple part d'un fondement historique vrai, s'il avance et réfléchit par lui-même et s'il trouve de quoi expliquer ou sentir un peu mieux l'histoire, soit par sa réflexion propre, soit parce que son intelligence est illuminée par la grâce divine, il trouve plus de goût et de fruit spirituel que si le directeur avait abondamment expliqué et développé le contenu de l'histoire. Ce n'est pas, en effet, d'en savoir beaucoup qui satisfait l'âme, mais de sentir et goûter les choses intérieurement. (Exercices, n°2).

C'était néanmoins privilégier une entrée, dans la fidélité au tempo de la grâce de Claire : celle du mouvement du *Règne* à l'*Ad Amorem*. C'est-à-dire une entrée spirituelle, cherchant à discerner comment Dieu se faisait pour elle évènement dans les événements, non à systématiser des courants théologiques sous-jacents.

Une autre conséquence de ce choix revient à faire nôtre à son propos son expérience spirituelle, autant que faire se peut. Non plus seulement "montrer", ou expliquer, mais faire et faire faire la démarche, connaître de l'intérieur cette attention active dont la passion naturelle était médiatisée et approfondie par la Passion du Christ. C'est Lui qu'elle chercha anxieusement dans les événements – qu'elle pensait trop immédiatement sans doute voulus par Dieu (le *Dieu ambivalent* de l'imaginaire humain habitait encore la piété de son temps, à qui on cherchait mille excuses appelées Providence ou Miséricorde, comme on le verra dans les sermons postérieurs à la guerre de 1914-1918) –. C'est Lui qu'elle trouvait au coeur des choses et des gens. Lui que, sous le voile de

l'hostie et la théologie du *Corps Mystique*, selon une ligne eucharistique, elle aimait en toutes choses, des plus religieuses aux plus profanes, car ce n'est pas entre les deux que passent les lignes de fracture. C'est Lui avec qui finalement elle désirait être Un, sur le mode du *pain* transsubstantié, vœu de l'amour dont on sait qu'il reste inaccompli. Le Un n'est un que parce qu'il est Deux, ce qui inscrit le Trois à l'Origine : l'un, l'autre, l'amour qui les lie. Le Un n'est Un que par Altérité. Entrer délibérément dans le récit par présupposé de foi revenait à l'entendre comme lieu de théologie trinitaire ; et à lire Claire comme elle-même lisait le monde, par un présupposé théologique de foi qui discerne de manière inductive, inscrite dans l'Histoire, l'oeuvre d'Incarnation créatrice et rédemptrice de Dieu.

Comme le suggère la contemplation *Ad Amorem*, c'était contempler Dieu en toutes choses comme Sujet de l'Histoire, parce que sujet d'un amour qui se dit dans et par l'Histoire. Une histoire qui n'est cependant jamais écrite que par l'homme. Des histoires. Dieu se révèle au point qu'Hannah Arendt appelle – avec Machiavel – la *virtù* : principe qui guide l'accomplissement de l'action, émergence dans l'acte fondateur de ce qui transcende, fonde, anime, l'homme ; ce en quoi s'égrene par lui le temps et énonce, par sa parole, la Parole.

Me remettre en mémoire les bienfaits reçus : création, rédemption et dons particuliers. Peser avec beaucoup d'amour combien notre Seigneur a fait pour moi, combien il m'a donné de ce qu'il a ; ensuite, combien le Seigneur désire se donner lui-même à moi autant qu'il le peut, selon son dessein divin... (Exercices, n° 234).

Celui qui vit la contemplation *Ad Amorem* est le destinataire conscient des dons divins, s'y connaît comme sujet, en fait amoureusement retour dans la *communication mutuelle* qui l'engage avec et dans le Christ. La contemplation *Ad Amorem* porte bien son nom, si l'on peut dire, car elle met au coeur de la Vie Trinitaire dans le Fils ; Ignace peut ne pas y évoquer l'Esprit, car l'Esprit est le mouvement même qui meut le Fils et celui qui, en Lui, aime le Père. Pour évoquer la manière dont Claire Monestès est affectée par Dieu dans les choses de sa vie, une fois soulignées les difficultés inhérentes à ce type de travail, être xavière est une chance : car ce qui la meut est *déjà là* inscrit dans les vœux reçus par l'Eglise dans cet Institut, reconnaissance de la grâce *xavière*, personnelle certes, mais qui a au coeur le *coeur*, don de l'Esprit, Lui qui ouvre et nul ne peut fermer, qui ferme et nul ne peut ouvrir, selon la divine et fidèle liberté de l'amour.

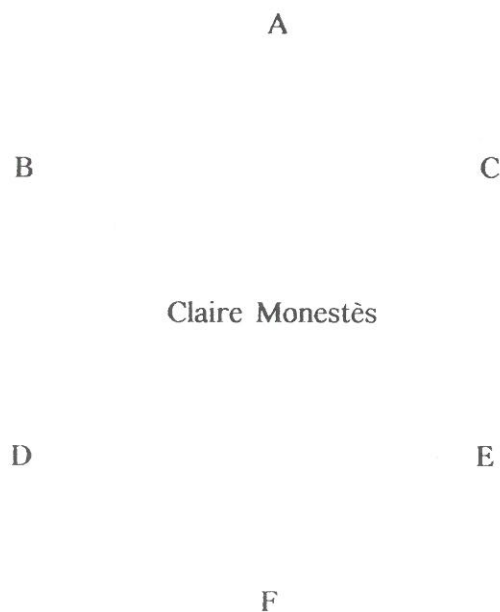
c. *Regarder comment Dieu habite... les archives.*

Au commencement, il y a les Archives.

Pour reconstituer la vie de Claire Monestès, j'eus recours à six types d'archives :

<i>Tradition orale xavière</i>	A
<i>Archives xavières</i>	B
<i>Archives Publiques</i>	C
<i>Archives Privées</i>	D
<i>Archives Religieuses</i>	E
<i>documents divers</i>	F

On peut représenter la biographie comme la résultante de ces explorations, et du croisement des sources :



Les archives ABCDEF sont :

A
Tradition orale

Interviews.
Conversations.
Documents procédant de la tradition orale (albums pour des fêtes, etc.).

B
Archives xavières

Concernant Claire Monestès :
Journal
Courriers

Carnets sténo
Agendas
Autobiographie
Poèmes et nouvelles
Dossiers divers
Livres classés "archives".
Généalogies.

Autres :

Fond Marie-Louise Fanton.
Carnets de Georgette Coutagne
Carnets de Renée Lebon
Témoignages
Photos
Faire-part.
Notes diverses.

C

Archives publiques

Archives...

Départementales de Savoie
Départementales du Rhône
Départementales de la Drôme
Départementales des Bouches du Rhône
Municipales de Chambéry
Municipales de Lyon
Municipales de Marseille
Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève
Ville de Genève
Association les Amis du Vieux Chambéry.
Etat Civil de Chambéry
B.N.

D

Archives privées

Maître Bouchet
Famille Chamousset
Famille Coutagne
Famille Fabre
Monsieur Giannada
Famille Juillet
Abbé M. Lambert
Famille Lebeau
Abbé A. Maréchal (+)
Mademoiselle Estelle Monestès (+)
Monsieur Palluel
Monsieur Python
Mademoiselle Rémond
Mademoiselle Rémy
Monsieur Sorel
Famille Tournier
Madame Remy-Thomas (fille de *Choura*)
et les familles Monestès de : Tours, Nevers, Paris, Senlis, Le Caire, Tarn
et Garonne, Haute-Garonne, Tarn, Bordeaux, Marseille.

E

Archives religieuses et ecclésiastiques

Archives diocésaines de :

Chambéry
Paris
Lyon
Marseille
Le Mistral
Vicariat de Genève
Fribourg

Archives d'instituts religieux :

Archives jésuites de Vanves, Genève, Marseille.
Auxiliaires du Sacerdoce
Monastère de Chevetogne
Soeurs du Cénacle
Institut Séculier Notre-Dame du Travail
Oblates du Sacré-Coeur
Religieuses du Sacré-Coeur
Soeurs de Saint Joseph de Chambéry

F

Divers

Archives de la Protection de la Jeune Fille (Genève)
PTT
SNCF
Ville de Paris (cadastre)
Documents de sources diverses (coupures de presse, etc).
Bibliographie.

Cette liste représente beaucoup de visages, de disponibilité, de gentillesse et parfois d'émotion (la recherche a permis à une branche Monestès issue d'un abandon de retrouver trace de ses racines). Une recherche de ce type est une aventure humaine partagée, où l'aide d'autrui est indispensable.

d. *"Réfléchir en moi-même" : quelques problèmes posés par les sources.*

La simple addition des sources ne suffit pas. Parfois elles se contredisent. Parfois leur croisement ouvre des perspectives inattendues. Elles viennent, du fond de paisibles cartons, poser à aujourd'hui des questions incongrues. Elles répondent sous forme de questions à des questions qu'on ne leur pose pas.

Tout d'abord, les questions posées aux sources les font converger vers l'objet de la recherche, Claire Monestès. Jusque là les archives obéissent à ce qu'on leur demande. Un jour, elles se contredisent et commencent à désobéir. Cela ouvre des périodes de travail dont on ne sait si elles vont durer une heure

ou trois mois. Même un point futile doit rendre vigilant : *un train peut en cacher un autre*, un léger décalage peut masquer un problème important. Le croisement avec d'autres sources permet en général de vérifier le point litigieux et d'avoir une certitude mieux assurée. Il put aussi changer complètement l'angle de vue et poser un problème d'interprétation : la question préalablement posée disparaissait au profit d'une autre, plus complexe. Quelques exemples aideront à le comprendre.

Le pont.

Le *récit* est fait d'une multitude de détails qui n'apparaissent qu'à mesure. Après avoir raconté le trajet de Claire vers l'école, en la faisant passer devant la banque de son père, je m'aperçus bien après qu'elle ne *pouvait pas* y passer : le **pont** qui enjamba un jour à cet endroit la Leysse, aujourd'hui entièrement recouverte par une dalle de béton-bitumé-parking, ce pont n'existait pas !

Mais le pire – on l'apprend vite – est la confrontation entre les sources écrites et la tradition orale. Quelques exemples, dans de tout autres champs, feront évaluer la difficulté.

La forme canonique.

Le premier concernera la **forme canonique** de la Xavière, *pieuse union* en 1935 (Claire Monestès), *congrégation religieuse* en 1963 (Henriette Callet). La source orale, devenu écrit ici ou là, affirma non sans insistance que Claire Monestès voulut la vie communautaire **plutôt que** l'institut séculier. Les choses sont simples, si vous tenez ce point de vue : mais la source la plus commune – le premier livre d'histoire de l'Eglise venu – vous convainc d'erreur de perspective historique : Claire ne **pouvait pas** choisir la forme communautaire *plutôt que* l'institut séculier car elle n'avait pas le choix. En effet, pas plus que le pont, les instituts séculiers n'existaient. On ajoutera même, au vu d'autres sources (*Notre-Dame du Travail*, Archives Diocésaines de Paris), qu'elle-même contribua à fonder Notre-Dame du Travail qui, congrégation religieuse en 1917, choisit de devenir institut séculier en 1949 : sachant combien Claire regretta Notre-Dame du Travail, et qu'elle pensa *refaire à côté la même chose*, la tradition orale est à comprendre autrement, comme signifiante d'autre chose que la volonté expresse de Claire Monestès. N'est-elle pas plutôt l'expression d'une conviction postérieure rattachée symboliquement à la fondatrice ? La *décision* qui s'y justifiait fut prise ailleurs, en d'autres temps et par d'autres personnes. Mais de là à conclure que si Claire Monestès avait vécu huit ans de plus, elle aurait choisi la forme canonique d'institut séculier, il y a un pas

qu'on ne peut franchir, même si le nom *Xavière Missionnaire du Christ Jésus* apparaît en 1954 dans la liste des groupes postulants à le devenir, dans le livre du Père Beyer : *Les instituts séculiers* ; même si, questionnée à ce propos en 1994, Anne-Marie Revertégat, supérieure générale lors de la promulgation par Pie XII de la Constitution *Provida Mater Ecclesia*, répondit de façon nuancée : "*on ne savait pas trop, on hésitait*". Il faut savoir aussi, a contrario, que, selon le témoignage d'un de ses confrères, le Père Beyer, promoteur inconditionnel des instituts séculiers, n'aurait peut-être pas hésité à en rajouter... Après avoir croisé différentes sources et archives, il faut se rendre à l'évidence : la réponse n'est pas simple à une question qu'on ne posait pas, et est en tous cas à nuancer. Elle en entraîne une autre, assez radicale et imprévue : *qui* est fondateur de la Xavière *actuelle* ? Nous y réfléchissons plus loin. Le point le plus sûrement acquis est que l'enquête faite ne permet plus de dire ce que la tradition orale transmettait. Chance et non désastre, cela ouvre un champ où des questions plus profondes sont posées à l'histoire. Il faut se hâter de *ne pas* "conclure" : établi par l'Eglise, le fait est que la Xavière n'est pas institut séculier. On pourra peut-être un jour, en ouvrant des archives encore fermées, mieux comprendre pourquoi et comment. Mais Claire Monestès en tous cas n'a pas pu vouloir la contredistinguer d'une forme qui n'existait pas, et la Xavière, si elle a hésité un jour en la personne de la supérieure générale et de son Conseil, l'a fait seulement dans les années cinquante, quand elle choisit le statut de *congrégation religieuse*. Cela non *parce que* Claire Monestès l'aurait fait ou voulu ou induit, mais *parce que* les femmes alors mandatées ont fait ce choix. Claire, ne pouvant demander d'autre statut canonique pour son groupe que celui de congrégation (pieuse union étant la première étape) – sauf à ne pas vouloir de reconnaissance ecclésiale particulière, comme ce fut le choix de Madeleine Delbrêl, des *Auxiliaires* du Père Desbuquois et d'autres –, a choisi la seule forme possible qui honore son vif désir d'être agréée par l'Eglise : c'était pour elle la certitude de l'agrément de Dieu. La décision des années Cinquante ne peut être imputée à la fidélité à ce que Claire aurait expressément *voulu*, c'est une décision de liberté, le fruit du discernement des xavières qui lui succédèrent. Et c'est en *cela* – le fait d'appliquer la réflexion aux conditions et opportunités présentes – que réside la fidélité, dans la liberté d'esprit et de discernement : "*adaptez-vous continuellement au réel.*"

Paradoxalement, de ce qu'elles furent fidèles en décidant librement selon l'esprit qu'elle leur avait laissé (non pas d'abord la forme de vie communautaire mais la liberté de discernement sous la mouvance de l'Esprit), on peut dire que c'est bien Claire la fondatrice, et non celles qui donnèrent à la Xavière sa

dernière moûture. Après avoir analysé les circonstances de la transmission, il devient loisible de se demander si, peut-être, il n'y a pas là une *chance à saisir* dans l'Eglise, significative pour des lendemains qui restent à inventer : mêler étroitement, unifier, le *religieux* et le *profane* par l'exercice de la vie religieuse en toutes choses du monde, de *Dieu en tout*, sur la terre comme au Ciel. Mais attendons la post-face.

Les oeuvres.

Un troisième exemple concernera les *Missions de Midi*. Une tradition orale pouvait laisser entendre que Claire en avait inventé la formule. Cela suscitait une grande admiration à Marseille. Et les deux facteurs contribuèrent à en gonfler l'importance : cela ne durait que quelques jours par an, et si cela représentait un dynamisme certain, on ne peut certes pas parler à propos des *Missions de Midi* d'institution comme on ferait pour l'hôpital Saint Joseph des Filles de la Charité ou le Collège de Provence des jésuites. Ensuite, tombant sur des livres d'histoire, des documents du Cénacle, une feuille manuscrite de Claire, on apprend que les Missions de Midi ne sont pas son idée, tant s'en faut, qu'elles ont existé avant elle, et que, si elle les fonde à Marseille, c'est comme oeuvre du Cénacle qui avait alors une tradition d'oeuvres populaires. Elle fit pour les *Missions de Midi* ce qu'elle fit pour tout le reste : reprendre les bonnes idées et les mettre en oeuvre, quitte à y imprimer sa marque. Véritablement, ce n'est pas ce qu'elle *fait* qui est central. Elle ne se révèle en rien prophète dans le *faire*, qui n'a comme signification que de la situer dans une époque et l'ensemble de réponses adaptées que celle-ci a produit.

Le langage.

Un dernier exemple concernera le langage de la vie spirituelle. La tradition orale excluait le registre de la *sponsalité* : *Epouse du Christ*, *Christ Epoux*, cela n'était pas le genre de Claire Monestès, pouvait-on penser. Les choses étant ainsi transmises, libre à chacune de garder quant à soi, en son âme et conscience et selon sa grâce, la mémoire de saint Jean de la Croix et autres grands auteurs mystiques. Or voilà que le *Journal* montre Claire *épouse du Christ* à chaque page : c'est une des récurrences les plus stables. En outre, des textes plus périphériques, émanant de jeunes xavières contemporaines de la fondation (Renée Lebon, Suzanne Delaunay, Léonie Fabre, Denise Drouel, Georgette Coutagne) montrent que ce registre fut aussi le leur. La question née de ce constat ne porte donc pas sur la justesse, l'à propos, ou l'agrément subjectif des termes employés, mais sur ce fait : le langage de la sponsalité est celui de Claire Monestès. La question (où il semblait ne pas y en avoir) change

du tout au tout, ou plutôt surgit où on ne l'attendait pas. Il ne s'agit plus tant de comprendre Claire que de comprendre *pourquoi, par qui et comment*, un interdit avait pesé sur un registre précis de langage, quand y les xavières y avaient-elles renoncé, sachant que celles qui continuèrent l'oeuvre de Claire l'avaient connu et utilisé : est-ce à mettre en rapport avec la dissimulation du *Journal*, la reprise en mains par Anne-Marie, l'influence et les choix de Marie-Henriette Callet ? Cela s'est-il enfoui en même temps que Claire dans l'oubli ? Pourquoi ? Sans imposer de revenir au langage de Claire, pour traditionnel qu'il soit dans l'Eglise, il s'agit de la restaurer dans *son* langage, en ouvrant le champ de la réflexion et peut-être la liberté d'une approche plus mystique de la vie religieuse.

On l'aura compris : les sources, non seulement restituent le passé mais déplacent les questions, interrogent d'autres moments, d'autres choix, d'autres transmissions. Les croiser a un effet imprévisible. Proprement incontournable. Parfois déroutant. Elles prennent en quelque sorte leur autonomie, et vous laissent pantois.

Les sources ne donnent pas de réponses. Elles libèrent seulement l'esprit pour envisager sereinement des questions auxquelles on n'avait pas pensé, qu'elles mettent au jour, et pour leur chercher des réponses. L'émergence des archives ressemble à une psychanalyse, quand le patient, sur le divan, cherche les clefs, ouvre ses placards cachés, sort les archives de sa mémoire et voit ce qu'il ne voyait pas : c'est-à-dire se connaît lui-même tel qu'il est et peut-être ne voulait pas voir et savoir. Il lui reste à comprendre pourquoi.

Cela pose encore la question de la définition d'une *fondation*.

Peut-on dire, par exemple, qu'une congrégation est *toujours en état de fondation*, ce qui fut beaucoup dit dans l'après-Concile ? On est en droit de se demander si ce n'était pas une manière d'exorciser la mort ? En Christianisme, il n'y a pas de *tradition* présentement fidèle s'il n'y a, repérable, le *moment de fondation*. Le commencement est nécessaire à l'Origine, en tant qu'elle s'y exprime et sous-tend la durée. La mort et le tombeau *vide* sont nécessaires. L'annonce du kérygme ne naît pas de nulle part, n'est pas le pur reflet du désir humain, miroir malheureux car au bout du compte il n'y aurait jamais que soi. *Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, nous sommes les plus malheureux des hommes...* Aussi, parler d'être en état de fondation en déniait par relativisation le moment de la fondation serait ne plus savoir ce que parler

veut dire. Une congrégation est invitée à être toujours dans une inventivité novatrice pour répondre à l'*Origine* inscrite en elle, par le don initial fait au fondateur. Ce n'est pas déchoir que de suivre. Mais si chacun – ou tous – croient *fonder*, si tout temps croit être le temps fondateur, il ne ferait, sauf à faire *autre chose*, qu'usurper, tel le coucou nidé chez autrui.

On pourrait s'interroger sur la parenté entre ces problèmes et ceux que posent la pensée de Bultmann. Voudrait-on dire, par le "toujours en fondation" qu'on n'atteindrait le fondateur que dans les traces *actuelles* de l'héritage et de ses effets, indépendamment d'un commencement historique auquel vouloir se référer serait une quête impossible, inutile, et sans objet ? Si cette pensée a l'intérêt de manifester un aspect de la transmission et d'opérer les distanciations utiles, le risque est pourtant, avec les meilleures intentions du monde, de couper le tronc de la racine, puis de confondre le pieu avec l'arbre vert. Le Christianisme est une aventure hasardeuse sans le retour *fondeur* au moment initial. Crue, racontée, la référence fondatrice est une force de renouvellement par laquelle s'actualise la fidélité à l'origine inscrite dans le présent du groupe. Mieux décrypter les sources pour mieux comprendre la nature de leur fiabilité est une autre question, travail d'exégète (en ce qui nous concerne, une *boîte à outils* pour lire le *Journal*). Une congrégation – comme l'Eglise car elle procède du même mystère – a besoin pour évoluer et rester fidèle à ses origines, l'histoire de la vie religieuse le prouve, d'être à l'écoute des temps qui passent et de ce qui, dans le fondateur, exprime pour elle l'appel du Christ, de telle façon que l'intention qui a présidé au moment fondateur vienne fouailler, questionner, renouveler. La fondation est dynamisme d'avenir à conditions de rester où elle est, nommée, située, et close, comme on le fit de l'Ecriture. Les derniers témoins ayant fini de témoigner, la fondation est finie, l'élan fondateur continue. Ce fut le sens de l'*aggiornamento* demandé par Jean XXIII, souvent trop rapidement confondu avec un *retour aux sources* compris comme un refaire et non comme une invention.

La fondation est de nature spirituelle, cela s'affirme quand meurt le fondateur. Et l'histoire de ce qu'il a produit ne trouve son sens définitif, dit Michel de CERTEAU, que lorsqu'à son tour, l'institution fondée a disparu.

C. CLAIRE MONESTES.

1. UNE PERSONNALITE CONTRASTEE.

A l'issue du recueil et du croisement de l'ensemble des sources, Claire Monestès était apparue légèrement à côté de celle que nous croyions connaître. Au sentiment relativement simple de la première lecture du *Journal* succédait l'embarras devant la complexité du personnage.

Plus dynamique et plus douloureuse, plus mystique et plus située, moins novatrice et plus appliquée au réel, entière, passionnée du Christ et des gens, elle apparut aussi plus faible, avec quelques mauvais plis.

a. *Une catholique sociale ordinaire.*

Tributaire d'une époque et de ses courants – la *Belle Epoque* –, avec ses richesses et ses limites, son langage, ses références, Claire Monestès, née dans le milieu de la bourgeoisie d'affaires, en gardait, bien que ruinée, les habitudes, l'éducation, les convictions. Devenue *catholique sociale* pour avoir rencontré le courant issu de l'*Union de Fribourg* par l'intermédiaire du groupe des *Sociales*, elle s'ouvrit à l'Europe des catholiques sociaux de l'axe géographique Fribourg-Genève-Lyon-Marseille. A l'école de Léon XIII et de l'encyclique *Rerum Novarum*, politiquement à droite, républicain mais conservateur, ce milieu n'en était pas moins novateur en matière *sociale*, annonçant le passage de la charité à la solidarité. Claire participa à la création de plusieurs syndicats ouvriers féminins catholiques, devint infirmière, anima des Cercles de jeunes filles du monde, considéra Zola comme un ennemi, se méfia des francs-maçons, rêva de convertir les protestants et de ramener les orthodoxes à l'Eglise Mère pour les sauver, et fut naturellement aux côtés de ceux que l'injustice de l'Etat spoliant l'Eglise révolta en 1905. A l'époque, tout cela n'était pas contradictoire. Elle ne semble pas avoir été maurrassienne, mais approuva le combat du Général de Castelnau en 1925, tout en lançant la Jeunesse Ouvrière Catholique de l'Abbé Guérin à Marseille. Elle partagea avec beaucoup de contemporains catholiques la crainte du communisme athée et sans doute l'hésitation devant Hitler et Mussolini au début des années Trente, quand le pire n'était pas certain. Avant tout catholique romaine, cela la sauva de quelques errements, mais la freina sur la question de l'Unité chrétienne après l'encyclique *Mortalium Animos* de Pie

XI. L'absence totale d'allusion à la crise moderniste chez elle peut paraître surprenante. Était-elle ultramontaine au point d'épouser par principe les choix et les condamnations de Rome ? Son intérêt pour les sciences et *tout ce qui était nouveau* – les théories de l'évolution ne firent jamais problème pour elle – la mettait quelque peu de l'autre côté, et laisse en suspens la question. Peut-être faut-il dire que, seulement, elle était femme, n'ayant ni les responsabilités ni la formation théologique liées au sacrement de l'Ordre, ne publiant rien qui présentât des risques, ne s'autorisant sans doute pas un jugement personnel contraire aux options romaines. *A côté* du problème, plus pratique que théoricienne, elle put voir les choses librement, sans inquiétude. Elle lut la presse de droite, écrivit des nouvelles où la mélancolie, les regrets, le don généreux, la mort, et des épilogues à goût de résurrection se disputent l'avant-scène. Volontiers apologiste, autodidacte et cultivée, poète à ses heures, le travail bibliographique pour le Père Eymieu la structura, déploya son goût de penser et d'écrire, mais la laissa dans l'ombre. Ce ne fut pas une intellectuelle, son rapport aux choses resta celui de l'intelligence spirituelle et pratique. Si elle alla loin peut-être dans l'assomption du monde, plus que bien des membres de l'Eglise de son temps, ce fut intérieurement, sans le savoir et sans qu'il en soit fait état, sans que cela méritât, à ses yeux, d'être théorisé, comme naturellement. Sa chance fut d'être *rien*.

Mais tout cela qui, à l'oubli ou à l'ignorance du temps passé peut paraître original, paradoxal, voire contradictoire, est seulement commun, simple reflet d'une époque. A restaurer de plus justes perspectives, allait-on perdre le *don* supposé fait à Claire ? La spécificité qu'on lui prêtait n'était-elle qu'erreur d'appréciation ?

Le biographe passe par d'assez mauvais moments.

b. *"Un cœur de feu dans une âme de neige."*

D'autres jours, lorsque le *Journal* dominait le paysage, une vigueur, une profondeur, une sorte de douleur ardente, retenaient l'attention. Cette femme avait, le lecteur me permettra l'expression, quelque chose dans les tripes : elle aimait. Elle se laissait ravager, pourvu que l'amour demeure. Et quand il semblait disparaître, elle aimait malgré sa disparition, *par* sa disparition ; elle aimait Dieu même s'Il la rejetait. Elle aimait Dieu *par* son rejet. La seule chose qu'elle craignait était de perdre l'amour de Dieu ou plutôt que Dieu perde son amour à elle. On assistait au déplacement insensible, profond, de soi à l'Autre,

de la souffrance expiatrice à la souffrance partagée, de l'humiliation à l'humilité tandis que l'adoration de l'Hostie cédait le pas, avec l'époque, à la construction du Corps Mystique par le partage de soi comme pain eucharistique. Dans la banalité du temps dont elle partageait les caractéristiques, Claire Monestès témoignait d'une intensité spirituelle particulière et d'une formidable obstination à aimer. C'était, selon le souhait du Père Eymieu aux jeunes xavières, "*un coeur de feu dans une âme de neige*".

Il faudrait traverser l'ordinaire, l'épaisseur, l'étroitesse de son insertion dans l'Histoire, pour atteindre ce qui arrivait de Dieu et toucher la profondeur. Mais Claire apparaissait comme un puzzle, dont l'effet était accentué par la difficulté à percevoir aujourd'hui des cohérences qui ne sont plus les nôtres. Y avait-il une clef au puzzle ?

2. AU COEUR DES CHOSES, LA CROIX.

a. Le noeud borroméen pour modèle.

Saint Ignace a vu la Sainte Trinité dans la flamme de trois bougies tenue rapprochées, et l'harmonie de trois notes : le *fondue en Un* prévalait, hérité peut-être de la scolastique, là où son expérience spirituelle ne cessait de dire *Père, Fils, Esprit – Trois –* comme son *Journal Spirituel* en témoigne. Jacques Lacan, dont Dieu seul connut la foi (le problème n'est pas là), donne la Sainte Trinité à comprendre aux étudiants en psychanalyse, en faisant des noeuds de ficelle, et précisément le *noeud borroméen*.

Ce n'est qu'image. Comme telle elle a ses limites et son intérêt.

Prendre une ficelle, une paire de ciseaux, couper la ficelle en trois bouts égaux (1). Faire de deux bouts deux cercles (2). Passer le troisième dans les deux anneaux ainsi constitués (3), nouer (4). Cela donne deux anneaux tenus ensemble par un troisième, et, posé à plat (un faux plat, car il y a le relief des croisements de ficelle), une figure trine (5).

1.

2.

3.

4.

5.

6.

Pour figurer l'*Unicité*, faire se recouvrir les trois ronds de ficelle : ils nous semblent ne plus en faire qu'un. Le mouvement imprimé par n'importe lequel affecte ce cercle unique, sans qu'on sache lequel est moteur. Lacan y voit une image de la Trinité : Père *Origine*, Fils *engendré* dans sa naissance humaine, Esprit qui *noe*, et rend unique le mouvement par le *Trois* de l'amour dans la différence de *Deux*. Il ajoute cette observation : les ronds se croisent en trois points ; si, au lieu de les faire se recouvrir, on les écarte et les distend au contraire comme pour les disjoindre, ces trois points se rapprochent jusqu'à se rejoindre et se fondre. Les ronds de ficelle paraissent ainsi noués en *un* seul point (6) par où ils se tiennent et se resserrent d'autant plus qu'on veut les séparer.

Un en Dieu, fragile synthèse en l'être humain, un point où le multiple se noe était ce que nous cherchions en Claire. Si, de *Dieu*, des *choses du monde*, du sujet comme lieu de l'Esprit, on faisait en quelque sorte trois ronds pour un noeud trine, un point focal apparaîtrait lorsque, soumis à une force centrifuge, le noeud se resserrerait. Ce point *Un-fait-de-trois* serait nécessairement aussi au coeur du mystère trinitaire : à partir de ce point, on pourrait voir ce que Claire portait de Dieu. La question à poser n'était pas *qui est Dieu pour Claire*, formulation qui risque d'appeler un contenu et de susciter nos égarements cérébraux, mais quelle est la *couleur* du mystère divin qui l'habite et la meut, synthèse spirituelle à partir de laquelle elle était affectée par la Vie Trinitaire. En termes d'inhabitation divine, quel était le point par lequel *Trois* tenaient en elle dans la fécondité d'un mouvement immobile et commun. De ce point, ce *noeud*, ce coeur, tout devait logiquement procéder. Claire devait être simple à comprendre. Pour le trouver, il fallait mettre en relation le dessein éternel de l'amour de Dieu, la figure historique qu'il prend dans le Christ et cette femme située dans le temps, l'histoire, la culture, la géographie, et chercher où et comment se joignaient ces trois réalités.

b. La Croix, point où tout se noe.

Il était probable que ce point, clef de tout, était visible dans le *Journal*. A le fréquenter, on est frappé par deux thèmes qui sous-tendent l'ensemble sur

un mode très existentiel : la *Croix* et l'*Eucharistie*.

La Croix est chez elle une expérience vive, l'Eucharistie un fil rouge dont on voit l'évolution pendant les 27 années d'écriture. Cette évolution emprunte une voie sémantique révélatrice d'une évolution théologique contemporaine : de l'*hostie* au *Corps Mystique*, de la formule "*Hostiam pro hostia*" (sa devise) à la formule "*in Christo*" (la devise laissée aux xavières). Il fallait explorer ces deux thèmes, articulés et liés par le "*Sint Unum*".

L'expérience de Claire Monestès était existentielle. La Croix n'eut forme pour elle que celle des événements qui atteignirent plus ou moins brutalement sa famille, ses amis, et elle-même. La ruine de la Banque Monestès fit le lit dans lequel les autres souffrances vinrent s'écouler. Mais la plus déchirante fut sans conteste le rejet par *Notre-Dame du Travail*, qui représentait à la fois des collaboratrices et des amies, le catholicisme social auquel elle s'était identifiée, l'appel de Dieu auquel elle avait répondu. Elle crut s'y perdre elle-même et y perdre Dieu. Qui ne sait cela de Claire Monestès ne peut la comprendre. Elle avait choisi de n'en rien dire. Ce silence eut sans doute quelque rapport avec celui de l'Institut par la suite. Celles qui découvrirent ses notes purent croire qu'elle avait *honte*.

La Croix était pour elle d'abord celle du Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avait appris qu'Il avait donné sa vie pour elle, et que le sacrifice volontaire ajouté au sien participait à son oeuvre de Salut, en tous cas Le consolait de ses souffrances, réparait le mal qu'on Lui avait fait, puisque c'était à cause de nos péchés qu'Il était ainsi accroché mourant au mur de toutes les Eglises ; et réparait le mal, le péché, des autres. *Dunque*, les petits sacrifices accumulés faisaient du bien : à Dieu, aux autres, à soi-même. Et Dieu sait que les Dames du Sacré-Coeur savaient les suggérer aux enfants. Cette manière de penser était véritablement le lot commun de nombreuses congrégations fondées au 19ème siècle.

Mais l'aimable croix des offrandes enfantines prit dans la vie de Claire un poids tel qu'elle ne sut plus, un jour, si elle devait y voir le Christ ou si elle n'était pas seulement le signe de l'opprobre, du rejet de Dieu, de l'enfer : la mort de l'amour, une mort pire que la mort. A le croire en continuant d'aimer, elle poussa la tension à l'extrême du "*Pourquoi m'as-tu abandonné ?*" de la croix, et en subvertit l'excès. Elle passa à la louange;

Cela arrivait par le jeu de facteurs extérieurs dans lesquels la jalousie, la malhonnêteté, la haine, le péché, avaient un grand rôle. La circonstance était une blessure inopinée, tristement banale. Les Monestès ne pensaient pas que leurs amis pourraient, la fortune mondaine les ayant fui, leur tourner le dos. Claire ne pensait pas qu'Aimée, compagne d'un long chemin devenue supérieure pourrait, à la veille de l'engagement commun et au nom de Dieu, lui arracher le coeur de sa vie : "*vous n'avez pas de vocation*". La souffrance était altération profonde. De l'*autre* arrivait en quoi a priori elle ne pouvait reconnaître l'*Autre*. Le coup portait là où la relation avec Dieu s'était précisément nouée. Cela écartait, tirait, faisait perdre de vue les points où son service joignait le monde et Dieu (catholicisme social et syndicats), et son offrande elle-même et Dieu (des vœux dans l'Institut Notre-Dame du Travail). Les acteurs figurés par les ronds de ficelle – Dieu créateur qui appelle et envoie, le monde et ses besoins auxquels elle était sensible et savait répondre (visage du Christ), elle-même – étaient distendus, soumis à la force centrifuge qui divisait. Le coup semblait porter la mort au coeur de l'Amour. Le lecteur du *Journal* voit Claire souffrir au jour le jour de cette tension qui tend à la déchirure, il la voit ne pas voir, ne pas comprendre, ne pas accepter, s'accrocher quelque temps de façon factice à une oeuvre sans lendemains (les Samuels), fuir dans l'activité, tomber malade et frôler la mort, rêver, et finalement, en 1920, accepter d'être *rien*. Mais il voit aussi ce qu'elle-même ne voit pas : l'amour qui demeure, acharné, fidèle, prêt à tout, jusqu'au point où tout ce qui est altération est pris pour signifiant de la réciprocité de l'amour, dans et par la foi seule. Le lecteur est transporté à son insu au coeur d'une histoire intérieure de telle manière qu'il voit ce qu'elle ignore, en particulier naître la Xavière comme *autre* en Claire au moment où elle est *rien*. Cela rend la lecture du *Journal* particulière. Nous n'y glanons pas d'abord les éléments d'un récit, ni le descriptif d'un chemin intérieur – que nous offrent par exemple les docteurs du Carmel – mais le cri de quelqu'un qui ne voit pas, et dans lequel, nous, nous sommes amenés à *voir*. Le *Journal* est un flagrant délit d'aveugle.

La lecture du *Journal*, hormis le cas d'une lecture seulement littéraire, ne peut se faire que par et dans la foi. Sinon, on ne *voit* rien, et ne décode pas ce qu'on *entend* : "*souffrir est une manière active d'aimer*", "*faire de la souffrance une oeuvre de joie*". La souffrance est au coeur du *Journal*. Je ne la dirais pas morbide, bien qu'elle en revête les apparences, et que Claire l'assimile à la *Croix*. En 1931, alors que tout respire la réussite et la joie, elle écrit :

"Seigneur Jésus, ce que je réalise davantage dans votre passion, c'est

vosre agonie au Jardin des Olives. Quand l'angoisse m'étreint jusqu'à la moëlle de mes os, que tout tremble en moi : la foi, l'espérance, l'amour, que tout mon moi se désarticule sous le poids vengeur de ma misère et de vosre justice, oh ! Seigneur, je vous comprends vous tournant vers vos Apôtres et criant vosre Détresse ! Mais que peut une créature humaine contre ce torrent dévastateur ; c'est la coulée de boue des montagnes de mon pays. Elle submerge et emporte tout. Jésus, vous avez passé par là, que dis-je, vous avez connu l'horreur de l'horreur, la nature en a été épouvantée et vosre corps en a saigné par tous ses pores. Me réjouir de goûter au calice des douleurs. M'entraîner à le savourer. Me dire que je ne souffre pas seule comme Lui, moi ! Il est là. M'offrir au Père sans savoir si je suis acceptée. M'offrir par les mains du Fils – avec le consentement de Marie. Non, que ce calice ne s'éloigne pas de moi ; mais que je le boive jusqu'au bout – avec vosre grâce dans toute la mesure de ma liberté jusqu'à la Résurrection."

On remarque le temps de latence dans la réciprocité du don. Bourdieu nous l'a fait voir comme condition de la gratuité : *"Sans savoir si je suis acceptée"* : telle est la Croix, et la condition d'un don total. On remarque aussi le paradoxe entre une notion de la *justice* et du *poids du péché* qui pourrait faire attendre une réponse psychologique d'écrasement, et la réponse de Claire qui comprend par là la *détresse du Seigneur* : ce qui aurait pu être expérience de séparation est pour elle expérience d'union à l'*Autre*, moment central où l'Amour se révèle crucifié. La condition de cette compréhension et de cette communion est que les trois éléments de sa vie, Dieu, les choses du monde et elle-même soient écartelés.

c. *La Croix dans le mystère trinitaire.*

Claire voit d'emblée la Croix au coeur de la vie trinitaire, non par une étude théologique, mais par une intuition spirituelle : offrande du Fils au Père par l'effet de la confusion humaine, offrande au Père dans laquelle elle est prise par *les mains du Fils, avec le consentement de Marie* – demeure de l'Esprit Saint et figure de l'Eglise –. Dans son expression, les héritages malheureux du 19ème et l'illumination de sa foi, se bousculent, se contredisent, essayent de s'articuler. La foi qui perçoit le mystère est en contradiction avec le discours qui l'explique.

Elle comprend et indique sans doute une position particulière de la Croix dans le mystère de Dieu, que les mystiques ont perçue avant les théologiens du 20ème siècle traitent de l'*humilité* ou de la *souffrance* de Dieu, lorsqu'on aura vu l'holocauste, folie humaine meurtrière poussée à son paroxysme.

La Croix est en Christianisme le moment où tout est dit, où tout se passe

du monde et de Dieu. A ce point d'*Origine*, parce qu'*Amour*, ce **tout** coïncide avec le **rien**. Créé dans le Fils, donné, reçu, accompli, rendu, c'est le point où le don attend le contre-don dans l'incertitude de l'intervalle de la mort, du *trois jours* de l'épreuve, **nuît** qui couvre le monde, espérance mariale. **Tout** est là. Nul ne s'y trompe. "*La Croix rend vrai tout ce qu'Il dit*", dit un jour Idris, dix-huit ans, non baptisé, témoignant ainsi de la séduction de la Croix à distance de l'Eglise, séduction de ce fait méconnue ; elle n'est pas goût morbide mais certitude que la Croix dit le fond des choses. Sous la figure d'un moment unique de l'espace et du temps qui échappe à l'espace et au temps, c'est-à-dire à l'Histoire, l'Amour tient ensemble le plus dissocié : le *Fils* condamné comme *pécheur du péché des origines* (il se fait Dieu, disent les juifs ; il se fait péché pour nous, dit Paul), le *Père* comme absent à la passion du Fils, et l'humanité. Un corps d'où l'Esprit se répand, eau où Jean voit la Vie. Un corps perdu à soi-même dans la mort. A la Croix, convaincue de péché par la confusion entre Dieu et le diable, l'humanité sert Dieu en croyant éviter Satan alors même qu'elle lui cède en voulant défendre Dieu : car n'est-ce pas subtilement se mettre en place de décideur du bien et du mal – en place de Dieu – que de prétendre *défendre* Dieu ? Ils ne savent pas ce qu'ils font, et le Dieu *Trinité* accomplit son oeuvre *par* cela. La situation du commencement originel, quand l'homme *prit* ce qu'aujourd'hui l'Homme *perd*, se retourne à la Croix parce qu'au moment où il s'empare encore une fois des prérogatives divines l'homme donne au Fils la matière de l'Amour par lequel Il se perd à lui-même, se reçoit et se rend au Père. Homme, il entraîne avec Lui l'humanité pour inscrire en elle la *filiation divine* en faisant du désir meurtrier de *se faire dieu* la circonstance historique de l'expression de l'*Amour trinitaire* en Dieu.

Peut-on penser une autre circonstance de l'*Amour* qui soit identiquement *Dieu* ? La question est oiseuse. Comment sonder à partir des outils du monde ce qui n'est pas du monde mais fait irruption au lieu de sa plus grande blessure ? La Croix est la formidable brèche. La situation historique – infiniment répétée – de l'homme égaré, n'a sa *réparation* qu'en Dieu même, au point où coïncident la Croix et l'acte par lequel le Père engendre et aime le Fils en le posant dans l'être comme héritier du monde, et le point où le Fils rend au Père le monde en se perdant à soi-même par l'effet du monde. A la Croix, l'Amour explose de mourir. Quel être humain exercé par la vie ne sait que la Croix dit *tout* ? Elle est *le* point par lequel la communion avec ce mouvement en Dieu, en épousant le geste du Fils, épouse l'intention de l'Esprit.

Sur ce point sans faux-semblant, Claire se situe et s'enracine en aveugle.

La figure des trois ronds, recouverts en l'Incarnation, distendus à la Passion, révèle ce point unique. Nul ne communie à l'Autre par la perfection, l'éternité, la joie trop fragile, qui ne sont pas nôtres, mais *de ce qu'Il* fait de souffrance *chose commune* avec nous. Si le miroir des souffrances humaines – dont nous sommes responsables – devient son lieu, si la Croix est le *noeud* où l'Amour de Dieu en Dieu se dit dans la temporalité du monde en raison du mal de l'homme, l'union est possible, la *consolation* survient, augmentation de foi, d'espérance, de charité. L'*Altérité* n'est plus synonyme d'inaccessibilité mais échange, dialogue, réciprocité. Elle est intériorisée dans le geste qui livre à l'Autre et aux autres d'un même mouvement. L'accord à la *volonté de Dieu* – le "Voeu du Bon Plaisir" de Claire – est pouvoir dire "*Je est un Autre*", mais cet *Autre*, sujet de son histoire par sa volonté aimante et libre, libre parce qu'aimante, n'est plus à voir comme l'instance d'altérité en soi, mais comme le Fils. C'est, pour parler le langage ignatien, le moment de confirmation de l'élection. A l'*Ad Amorem*, la Croix n'est pas derrière comme une étape par laquelle il a fallu passer, mais inscrite dans le don : *l'Amant donne à l'aimé de ce qu'il a... et de même l'aimé à l'amant et cela mutuellement*. La matière de l'échange est aussi la Croix et donc *toutes choses*. Parce qu'il y eut la Croix, l'*Autre* peut recevoir mes moments comme siens, je peux les voir et recevoir comme le mode sur lequel il s'*unit* à l'humanité aujourd'hui, comme son irruption dans l'Histoire, moyennant mon *Fiat*. Par la Croix, l'Incarnation est contemporaine, fichée dans le déploiement de l'Histoire d'instant humain en instant humain. Ignace le suggère et le fait vivre à celui qui fait les Exercices lorsqu'à Bethléem il pose l'ombre de la Croix. Elle reflue et illumine les moments historiques de Jésus et les nôtres. Elle plante l'éternité dans le temps. Elle instaure la vie par la triangularité de l'amour. Elle fait du temps cosmique créé le lieu de l'*Amour trinitaire*.

Brèche absolue, féconde, la Croix ne prend pas sens de ce que nous souffrons. Mais quand tout portait à en faire une valeur marchande, il fallut à Claire peiner *beaucoup* pour le savoir. Il fallut qu'elle vécût sa souffrance comme inutile et mauvaise. Il fallut, finalement, qu'elle boive jusqu'au fond la lie du 19ème siècle et des tendances masochistes et morbides de l'humanité qui valorise la souffrance pour elle-même : elle en avait hérité par le Sacré-Coeur et plus généralement l'atmosphère catholique. C'était à remonter. Sa générosité amoureuse alla "*au fond*". Faut-il penser que cette pente et ses excès furent indispensables pour ouvrir un chemin de salut et de présence au monde ? Faudrait-il aller plus loin en disant que l'homme ne peut faire l'économie de cette étape inscrite en lui, celle de la culpabilité qui cherche son rachat, et qu'à

vouloir la faire, il s'égare, s'enchaîne, et n'acquiert pas cette liberté intérieure dont Claire dit que seule, elle peut *contester*, c'est-à-dire dépasser les modèles acquis pour créer ? Accepter la peine comme expression possible de l'Amour, c'est être indifférent à tout ce qui n'est pas l'Amour et donc libre, disposé à "*tout accueillir pour tout épanouir*". La formule est jolie. Mais si l'on considère en quoi elle s'origine, elle est merveilleuse, terrifiante et profonde, et signifie qu'on n'a plus peur de la mort. C'est pourquoi Claire, mourant à ce qu'elle était, passant à *autre* chose, à l'*Autre* en elle, fonda la Xavière.

Voir quelque chose de l'amour se dire par la souffrance dans l'expérience spirituelle n'est pas en faire l'apologie. Claire Monestès pourrait de ce point de vue être mal comprise. Il faudra équilibrer l'impression que peut laisser une première lecture du *Journal* par une grande attention portée à son dynamisme, son inventivité, une vigueur pleine d'humour et de gaîté naturelle – reçues de sa famille, tous semblant avoir eu ce mélange de courage et de gaîté, comme lui écrivit sa mère et dont témoignait encore sa soeur Estelle, disparue il y a peu – Ce fut le souvenir qu'elle laissa aux jeunes xavières, d'où la difficulté de certaines, évoquée plus haut, d'assumer un autre visage, inconnu, de la fondatrice. Le *beaucoup* de la souffrance ne fut jamais qu'horreur, il n'achète pas l'amour, et Claire n'aime pas souffrir. Elle lui a donné sens spirituel par le désir, le vouloir de l'amour, qui tient sa puissance de la liberté du Christ : "*J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir.*" De Dieu seul cet homme tient *autorité* – ce que n'a pas manqué de remarquer la jalousie – ; parce qu'Il a cette *parole autorisée* (pour reprendre des catégories dont nous nous sommes servis précédemment), il est libre d'aimer à la manière de Dieu, retourne tout en expression de l'Amour, est indifférent devant les choses *indifférentes* car leur poids est relatif à l'Amour. "*Mon amour et mon poids*", dit-elle.

Sur le plan scripturaire, Claire enracine sa spiritualité *réparatrice*, avec ses contemporains, dans l'épître aux Hébreux : "*Tu ne voulais ni holocauste ni victime, mais tu m'as façonné un corps... alors j'ai dit : voici, je viens*". Elle demande le *troisième degré d'humilité* comme le lui suggèrent les Exercices. Il opère en effet ce lieu : *rien pour dire tout*.

3. L'EUCARISTIE.

a. Une spiritualité eucharistique.

Avec le Christ à la Croix, dans le scandale des blessures du monde et la recherche de ses frères, au coeur de la vie trinitaire qui l'*encercle de toutes parts*, voilà *où* se tient, *où* fut mise passivement, Claire Monestès.

Le "noeud" serré en Croix a une figure précise : l'*Eucharistie*.

Le fil rouge eucharistique est repérable du début à la fin de la vie de Claire. Elle épouse les manières de vivre et de comprendre l'Eucharistie d'une époque qui n'est plus la nôtre, en suit les évolutions (Claire Monestès serait intéressante pour étudier le déplacement de la dévotion eucharistique de cette période : 1880 à 1940), évolutions dont nous pourrions trouver des figures dans les fondations religieuses contemporaines, chacune prenant en quelque sorte l'Eucharistie au point où en est sa pratique au moment de la fondation, et l'institutionnalisant pour la vie de la congrégation. Cela a pour effet d'en fixer les moments dans la mémoire religieuse. Chez Claire, l'expérience collective est aussi personnelle, intégrée à son histoire et sa personnalité, mouvement.

Ce ne serait pas être fidèle à la fondatrice que d'identifier sa dévotion et sa pratique eucharistique à tel ou tel moment. Si nous explorons les accents et modalités de sa spiritualité eucharistique, ce n'est donc pas pour inviter à les reproduire – ce serait faire du théologien un conservateur de musée – mais pour comprendre le mouvement de fond qui l'anime et la porte précisément à évoluer. Epousant les moments successifs contemporains, elle adore dans une Eglise qu'elle peut percevoir comme un corps social englobant – ou devant l'être –, répare quand la guerre de 1914-1918 répand la douleur dans le corps social, missionne pour rassembler le Corps du Christ au moment où domine l'idée de *masses* et où émergent des mouvements correspondants à cette problématique, ligues, scoutisme, Action Catholique, toutes options confondues. Elle épousait son temps. Elle épouserait le nôtre. Non que qu'elle eût voulu la Xavière comme une auberge espagnole. Mais celle-ci marche avec et au pas de l'Eglise, attentive à ce qui arrive, avec les faux pas, obscurantismes, erreurs, liés à la condition humaine de chaque époque. Elle est une caisse de résonance. Comme sa fondatrice, elle cherche. Elle est *dans le monde*, dit Claire. Sentir avec l'Eglise suppose qu'elle soit *dans le monde* afin de connaître de l'intérieur la terre de mission, en y étant "*de beaux spécimens d'humanité*". Limitée.

Située. En devenir. Et mobile parce que *pas du monde*, et que le principe est ailleurs, *Autre* : l'Esprit Saint.

b. Les moments et figures de la spiritualité eucharistique de Claire.

L'Eucharistie sous-tend toute la vie de Claire. On peut distinguer quatre étapes, correspondant à quatre figures de l'Eucharistie, quatre états différents de la société, quatre moments de sa vie.

Le premier coïncide avec sa jeunesse : temps d'une dévotion privée où l'adoration domine. Un des objets principaux du culte est l'ostensoir, sous l'influence du Sacré-Coeur. La plupart des congrégations en fondation se disent semi-contemplatives avec l'Adoration Perpétuelle, jusqu'aux plus missionnaires comme les Franciscaines Missionnaires de Marie. Dans ce contexte, la décision de Pie X en faveur de la communion de jeunes enfants peut être comprise comme un signe d'élargissement significatif de la pratique sacramentelle, et d'insistance sur la dévotion au moment où la raison semble vouloir, *même* dans le domaine théologique prendre le pas sur l'obéissance de la foi. A cette période, Claire, très active au *Prado*, à Marseille, dans les oeuvres catholiques sociales, est aussi quotidiennement assignée à la tâche d'accompagner à l'orgue le *Tantum ergo* du Salut. Le second temps couvre la période de la Grande-Guerre, marquée par la spiritualité réparatrice, et illustrée chez Claire par la devise *Hostiam pro hostia*. Le troisième temps fait fonction de passage mais s'enracine en amont, dans le *Règne*, articule l'avant guerre et l'après guerre, la formule en est *Sint Unum* : Claire passe à un *être avec* dont le *Règne* est le modèle d'intériorisation où la *Passion* domine. Le quatrième temps est celui du *Corps Mystique*, de l'assise de la fondation, de l'ouverture missionnaire et de la louange : la devise donnée par Claire aux xavières est *in Christo Jesu*. On remarquera que les formules *Hostiam pro hostia* et *in Christo Jesu* ne se recouvrent pas dans le *Journal*, ce qui montre que Claire passe bien de l'une à l'autre. Néanmoins, le "*cahier des méditations quotidiennes*", que pour des raisons techniques nous ne pouvons assimiler au *Journal*, est témoin en 1933 de ce que ces différentes étapes s'enrichissent l'une l'autre et qu'il ne faut sans doute pas durcir leur effet de succession. Nous les regarderons néanmoins l'une après l'autre.

La piété eucharistique de Claire Monestès est très située, par l'éducation, le contexte ecclésial, le milieu social. La conjonction du Sacré-Coeur où elle fut élevée, de la piété de ses maîtresses – elle hérite de la double dévotion à

l'Eucharistie de la Mère Maria Zaepffnel (dont la devise est "*hostia pro hostia*") et à saint François-Xavier de la Mère Philippine Duchesne qui influença la fondation de Chambéry –, et d'une époque marquée par le Modernisme, les conflits entre République et Eglise, Science et Foi –, convaincue de culpabilité après la Révolution, le meurtre du Roi et la défaite de 1870, voire la perte des Etats Pontificaux –. Cela aboutit à un ensemble de pratiques eucharistiques qui s'exprime en liturgie, théologie, fondations.

LITURGIE : L'ADORATION DU SAINT SACREMENT.

A la fin du 19ème siècle, l'Eucharistie est *Saint Sacrement* : Dieu adoré dans une Eglise en camp retranché, qui le défend pied à pied par un effort apologétique à faire frémir parfois, qui supplie pour le monde égaré, et collabore au Salut de tous par l'ajout dans la balance divine des sacrifices personnels généreusement et librement consentis, compris comme l'expression du Mystère Pascal par les plus mystiques. Enfant, Claire raconte s'être enthousiasmée de la formule "*ou souffrir ou mourir*". L'attitude privilégiée de la prière est à genoux devant l'*hostie* exposée dont l'aspect rond, diaphane, blanc, donne une impression sensible au *vrai Pain des Anges* qu'on adore plus qu'on ne le consomme. A la suite de sainte Marguerite-Marie Alacoque, les adorations et communions sont réparatrices. Les communions restent rares, le *voir* supplée au *manger* dans le *Salut du Saint Sacrement*. Le *Tantum ergo sacramentum* domine les liturgies eucharistiques et sans doute le *tremendum et fascinans* définit bien le sentiment religieux face au sacré, auquel le Sacré-Coeur ajoute une note où l'amour recouvre la crainte. Le *Journal* de Claire laisse entendre plusieurs fois son identification à la sainte de Paray-le-Monial. Au pensionnat du Sacré-Coeur, les élèves sont exercées au renoncement dont on sait qu'en outre il sera, pour leur mari et famille futurs, le meilleur garant de solidité. Images, livres, sermons, témoignent de la formule réparatrice au service de l'Eglise injustement séparée de l'Etat, puis des *morts au champ d'honneur* de la Grande-Guerre. Héritière de ce courant de piété présent chez les Sociales et les Oblates du Sacré-Coeur, également réparatrices, il eût été surprenant que Claire n'en fasse pas son miel. La première conclusion qu'on peut tirer de son rapport à l'Eucharistie marqué par l'Adoration Réparatrice est qu'elle n'a, en cela, rien d'original. Cela l'inscrit plutôt au registre de la banalité. Elle vit à l'ombre de ce type de dévotion eucharistique au moins jusqu'en 1917.

Cela ligote sa piété eucharistique à la culpabilité d'un siècle, aux raideurs

de l'Eglise, à la morbidité bien portée en milieu catholique conservateur. Etre *Victime* est un honneur. De cet honneur, l'esprit marchand n'est pas absent. Le chrétien entend bien arracher à la divine miséricorde quelques âmes promises à l'Enfer ou qui s'éternisent en Purgatoire. Le *Voeu Héroïque* au profit de celles-ci, dans un temps où guerres et épidémies ont fait des coupes sombres dans les familles et les villages, permet une offrande de grand prix : celui qui le fait renonce pour lui-même aux mérites de sa prière et de ses oeuvres au profit d'autrui, entrant quant à lui dans la gratuité qui attend tout de l'Amour. Les *Dames Auxiliatrices du Purgatoire* sont un exemple de cette spiritualité. Le jour de la *Portioncule*, on peut obtenir un capital non négligeable d'indulgences au prix de quelques allers et retours entre la chapelle et la rue (la formule indulgenciée ne "marche" qu'à condition d'entrer à chaque fois dans le saint lieu). Claire fait une allusion trop peu précise au voeu héroïque pour pouvoir être certains qu'elle l'a fait. Mais elle dit à plusieurs reprises se sentir proche des Auxiliatrices. Les indulgences, elle les recherche avec tous : la prière des *Missions de Midi* - "Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix..." - est indulgenciée : 50 jours à chaque récitation.

L'Eucharistie est donc liée pour Claire, de l'enfance à ses quarante ans, à l'idée d'adoration et de substitution au pécheur. *Réparer* devient pour elle une mission fondamentale, dont elle trouve l'écho chez sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle organise à Marseille des Adorations Réparatrices en paroisse.

Sa Première Communion était apparue comme un moment significatif où la Croix et l'Eucharistie furent liées dans son expérience intérieure. Saisie d'une grande angoisse à l'idée de la souffrance et de la Croix liée à l'idée de vocation religieuse, elle pria pour en être préservée *avec la certitude d'en venir là un jour*. De la fête, elle ne raconte rien d'autre : cela remplit tout le champ de sa mémoire. La biographie le resituera dans un contexte. Mais quoi qu'il en soit, cela lui *arrive*, et la marque. Un des effets de l'évènement est de détacher l'idée de pain eucharistique de l'idée *de dignité* et d'*adoration*, pour en verser l'expérience au compte de ce que sera un jour le *Règne* : "*avec le Christ dans la peine pour être avec lui dans la Gloire*". Un des aspects du tempérament et de l'expérience intérieure propre à Claire Monestès s'annonce déjà. Dans les mêmes années, sous l'influence des Mères du Sacré-Coeur, elle conçut un amour *adornateur* de l'Eucharistie, heureuse d'obtenir la permission de passer le jour de Noël à prier au Pensionnat. En même temps, l'ombre de la Mère Duchesne, missionnaire en Louisiane, de saint François-Xavier missionnaire aux Indes, et de saint Vincent de Paul, l'appelait à partager avec les plus petits,

lui faisait concevoir le désir de donner à tous ce qu'elle avait, ce qu'elle était, et le seul *Pain* nécessaire. Elle rêva d'être prêtre.

ETRE HOSTIE

Hostiam pro hostia

Impossible. Femme, tu n'entreras pas dans les parvis du Temple ! Quand Claire l'eût compris, raconte-t-elle, elle orienta son désir autrement : faute d'être prêtre, elle serait *hostie*. L'idée l'habite en 1910-1916, lorsqu'elle envisage rejoindre les *Sociales* pour construire avec elles la congrégation *Notre-Dame du Travail*. Cette idée est très commune, comme en témoignent les *Journaux spirituels* des contemporains. Claire les a lus, s'en inspire. Rien de plus naturel.

L'idée d'être hostie a une fonction multiple. Elle permet à qui communie peu, selon la discipline de l'Eglise à cette époque, *l'union de volonté au Christ*. Claire, poète, a le sens du symbole. Elle poursuit et rend fructueuse cette symbolique en ouvrant plusieurs champs.

Etre hostie, c'est **être matière transsubstantiée**, emplie de la présence du Christ par la volonté du Père exprimée par l'Eglise, s'ouvrir à l'expérience de trouver le Christ en soi, qui veut épouser nos oeuvres et nos temps. Cela dit la pauvreté de la matière, sa passivité, la pureté attendue de Dieu et de tous. Etre hostie, c'est être comme le vin de Cana. Disposée, disponible. Offerte.

Etre hostie, c'est **donner à voir** l'Autre. Etre "Christophore", dit Claire, transparente à la lumière du Christ par l'offrande de soi au Christ. Elle reprend les thèmes de sainte Claire d'Assise et de saint Tarcisius. C'est porter le Christ en soi comme un Etendard. L'Ostensoir, habité, le donne à voir.

Etre hostie, c'est encore être destinée à **être mangée**. Il y faut la recette, la cuisine, afin d'être *digeste* : préparations de la prière et de la pénitence, abandon au *Bon Plaisir* de Dieu, indifférence, préférence de Dieu en toutes choses, d'où découle la disponibilité aimante à tout et tous. C'est être comme l'eau de la fontaine sur la place, comme le pain offert : *"Je voudrais, le jour de ses vœux, qu'on puisse amener la xavière sur la place publique, et dire : elle est pour vous, prenez-là, mangez-là, dévorez-là, elle est à vous, elle est pour vous."* Etre *Hostie* contient un élan qui **fait sortir** de l'enclos.

C'est ainsi que Claire aborde le travail social "profane" et ses aridités, en 1912-1913. En un temps où l'Eglise et ses enseignements n'ont pas bonne presse, elle ne donne pas la Parole de Dieu, elle *se* donne. Puisse-t-on, en la goûtant, goûter l'amour de Dieu ! Elle dira plus tard à ses novices : "*Chacun doit se sentir plus aimé pour avoir passé à côté de vous*". Mais avant guerre, cette manière de vie spirituelle eucharistique la confirme, de son point de vue, dans sa vocation à *Notre-Dame du Travail*, malgré un léger désaccord, qu'elle assume comme une pénitence, avec la fondatrice. Elle eût aimé avoir la réserve eucharistique quand celle-ci préfèra le téléphone, se souvint-elle. Affaire de goût ? Affaire plutôt d'accent spirituel : mais elle ne le comprit pas. L'une insistait davantage sur l'union au Christ par l'action sociale, l'autre par la communion jusqu'à se faire en quelque sorte sacrement en toute action. L'une suivrait le Christ dans ses miracles, l'autre dans sa présence offerte. Transformer la situation d'autrui, l'aimer dans la situation où il est, entre les deux passait la frontière invisible qu'elle ne voyait pas entre deux vocations différentes et complémentaires.

Jusque là, la Croix se confond avec la dévotion eucharistique sur le mode de l'effort, qu'on peut appeler avec Jean de la Croix la *nuît des sens*. "*Dieu toujours cherché par l'effort, telle est ma voie*", écrit Claire. Elle est pénitente et par là, réparatrice. La formule qui exprime le mieux cette période est son curieux "*Hostiam pro hostia*", et le thème dominant l'Incarnation. Etre avec le Christ, lui en elle – *se sentir "mère" du Christ* – ne se vit que dans l'échange de vie, don pour don, amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. La référence scripturaire dominante est l'Epître aux Hébreux, nous l'avons vu. Claire, par l'accusatif, se *chosifie* : matière pour le sacrement, pain d'offrande, parcelle du monde où par la parole sacerdotale son corps et son âme (*le composé humain*) sont investis de la Présence, lieux d'une Incarnation, de l'Incarnation ? "*Toute vocation est une Incarnation*", dira-t-elle.

On voit la richesse de ce thème, combien il alimente sa vie et sa prière, donne sens. Il est lié à la compréhension du mystère, à l'effort, à la réflexion, à l'imagination, c'est-à-dire à l'exercice des facultés : mémoire, intelligence, volonté, pour reprendre les catégories utilisées par Ignace dans les *Exercices*, familières à Claire. Nous sommes dans le temps où, éclairé par Dieu, l'homme chemine, dispose, s'humilie, comprend... Le Christ du *Règne* marche *avec* lui, et lui marche avec le Christ. Ce temps est compris comme réparateur, dans la mesure où l'ajout des dons volontaires dans la balance divine pèse en faveur de l'humanité pécheresse. Claire, en réparant selon l'idée du temps, répare sans

doute et se répare, trouvant dans ce chemin une manière d'être au monde, une personnalité eucharistique.

Elle a rêvé, dit-elle, d'être une hostie cachée dans le tabernacle de la vie religieuse. Le lecteur, ou son directeur, qui la voit agir, s'en donner à coeur joie de travail, de veilles, de rendez-vous, en doute bien un peu... quand elle se dit "*hostie de paroisse*", il comprend. *Pour elle*, c'est une rupture d'avec son moi imaginaire.

SINT UNUM

Sint Unum marque l'étape de transition. La volonté sans appel d'Aimée Novo a arraché Claire au "*tabernacle qu'elle s'était choisi*"... et lui arrache en même temps la possibilité d'aimer à sa façon, de comprendre, de vouloir dans la sécurité de savoir que Dieu le veut ainsi. L'hostie est-elle, par sa faute, objet de sacrilège ?

Elle entre dans la nuit intérieure et le combat le plus dur. C'est l'heure de la souffrance, du don qui ne sait pas s'il y aura un retour. De l'Incarnation, Claire passe à la Rédemption. A la Croix. Elle passe de l'effort à la passivité qui ne se connaît pas elle-même. La parole consécrationnaire est dite sur elle en vérité, mais elle ne l'entend pas. Ses sens intérieurs n'y sont pas habitués, dirait Jean de la Croix. Elle est bien *sortie* d'elle-même, et il fait nuit. Elle est *autre* qu'elle-même, altération symbolisée par la "transsubstantiation" opérée, elle fait ce qu'elle ne sait pas et ce pour quoi elle n'eut aucun goût au départ, les *Missions de Midi*. A son corps défendant, cela réussit, elle donne vie là où elle n'éprouve que mort. Le lecteur du *Journal* voit que se passe pour elle le geste par lequel le Christ s'engage à la Croix pour le monde : l'*Eucharistie*. Elle, a peur, éprouve dégoût et désespoir, ne prie plus, n'entre plus à l'Eglise, ne communie même plus quand elle le pourrait. Elle ressent en elle, dit-elle, ce que ressentent les damnés. Si brutalement la paix l'enveloppe, ce n'est qu'une pause. Elle ne sait ni où elle va, ni ce qu'elle fait. Persistante, obstinée, fière peut-être, elle relève pourtant le gant de l'amour : s'il le faut, Il la mettra à mort, elle ne sera rien, mais elle L'aimera. En elle, le combat des Etendards bat son plein. Chacun, le monde mondain et le visage humilié du Christ, tire de son côté. Elle, au milieu, est déchirée, épouvantée. Il y a sans doute de quoi. Il n'en paraît rien à l'extérieur.

De l'extérieur, quant à nous, dans la tranquillité d'une lecture et d'une

réflexion au coin du feu, nous dirions qu'elle vit l'instant du noeud borroméen dont la croix est le coeur, quand écartelé à se rompre, il se resserre. C'est le moment où Celui dont il s'agit est Amour, et peut dire sur la matière humaine de Jésus ou (et) de Claire en Lui : *ceci est mon Corps. Baptême dont il dut être baptisé*. Don, naissance, effusion, de l'Esprit.

Le mot qui soutient cette période de fondation de la Xavière est *Sint Unum*. Sint Unum Claire et le Christ, Sint Unum le pain et l'amour, Sint unum les hommes, Sint unum les opposants et adjuvants de Dieu, Sint unum les riches et les pauvres, Sint unum les contraires, les lointains, les perdus, les saints. Sint unum le joyeux récit de tout ce qui vit au 39 rue Breteuil dans la revue des *Missions*. L'expérience d'union *eucharistique* venue de Dieu contient en elle-même le désir sponsal de toute créature, dont l'Eglise est la Figure qui a Marie pour Figure. Tout est concerné par cette expérience fondatrice ancrée dans le Mystère trinitaire fondateur de toutes choses. "*Que chacun de mes actes puisse être endossé par le Christ Jésus comme la 2ème personne de la Trinité a pu endosser tous les actes du Verbe fait chair. Quelle pureté cela demande, quelle fidélité ! Regarder mon voeu du bon plaisir sous cet angle*", écrit Claire en septembre 1932.

Ce grand oeuvre, elle le comprend peu à peu :

"Profiter de toutes les épreuves pour se détacher de soi-même. Epreuve physique, on donne son corps ; épreuve morale, on donne son coeur ; épreuve spirituelle, on donne son âme. Et puis Dieu vient dans ce grand vide, comme le Créateur est venu dans le néant pour faire éclater sa puissance. Etre rien, ce n'est pas assez, il faut encore que le rien, lorsque Dieu le tire de son obscurité, fasse rayonner la beauté et la bonté du Créateur. Travailler à la gloire de Dieu n'est pas un vain mot, il faut toujours y mettre tout le sang de ses veines et tout le souffle de sa vie." (20 mai 1928).

Lorsque Claire écrit ce texte, elle a déjà abordé le rivage de la spiritualité du *Corps Mystique*. Du corps eucharistique elle passe au Corps social.

LE CORPS MYSTIQUE

In Christo Jesu

Le Corps Mystique du Christ est la figure eucharistique qui domine la dernière période de la vie de Claire Monestès, de 1927 à 1939, c'est-à-dire celle de la fondation de la Xavière. C'est dans l'air du temps. L'abbé Germain Long-Hasselmanns a soutenu à Rome sa thèse sur le Corps Mystique en 1920.

Le Père Mersch et le Père de Lubac préparent des ouvrages qui paraîtront dans les années Trente. A l'heure où l'idée de *masse* prévaut, où l'Eglise de France est missionnaire auprès des masses populaires – pensons au Père Lhande, ami de Claire et des Monestès, et à la série "*Le Christ dans la banlieue*" –, où le scoutisme et l'Action Catholique rassemblent de nombreux jeunes et font contrepoids face aux Ligues et aux tentations de mouvements politiques fascistes venus d'outre-frontière, l'idée de *Corps Mystique* vient bien. C'est l'heure de la disparition de l'ACJF engloutie dans la nouvelle problématique de l'Action Catholique Spécialisée, que Pie XI épousa entièrement. Il faut noter que des congrégations comme les Dames du Cénacle en subirent, dirent-elles, les conséquences – amèrement parfois car l'Abbé Ratti avait été leur aumônier à Milan – obligées de se spécialiser en quelque sorte, c'est-à-dire de laisser les oeuvres ouvrières où elles avaient fait un travail efficace, mais dans un esprit d'union des classes, oeuvres pour lesquelles elles n'étaient pas particulièrement fondées.

Claire passe par le *Sint Unum* de la dévotion eucharistique privée de sa jeunesse à une spiritualité missionnaire dominée par le don à tous et la louange. Le *Sint Unum* des Missions de Midi et des oeuvres attenantes récupère en quelque sorte la manière de faire et de penser que le Cénacle dut abandonner – cela peut expliquer l'intérêt et le soutien de la Mère Eliette de Montgrand à son endroit –. Bien qu'elle contribue à fonder la Jeunesse Catholique Ouvrière à Marseille, Claire, pratiquement et parce qu'elle fait *un peu toutes les oeuvres*, comme dit le Père Eymieu, continue de lier les classes sociales. L'expression *Sint Unum* – qu'on trouve chez d'autres auteurs contemporains – exprime l'union au Christ par la volonté du Père, dans la peine et la mission promise au *Règne*.

La Xavière est fondée, Claire ébauche les premières constitutions pour une demande de reconnaissance canonique. La maison de la rue Breteuil bourdonne d'*activité splendidement exubérante*, selon son expression. Léonie Fabre la soutient d'une affection efficace et fidèle. Des jeunes entrent. Elle a conscience désormais que de la souffrance de son corps livré naît un *corps* qu'elle n'avait pas imaginé. Le petit groupe de la *Xavière* est une expérience d'enfantement et de résurrection, dans laquelle l'*Autre* a fait irruption, *contre-don* gratuit. Il a pris ce visage. Il a été fécond. Il guide. Claire vit quelque chose de la maternité et de la sponsalité promise. Mais elle ne quitte pas pour autant le lieu de la Croix.

"Je reste constamment et violemment coincée entre le bien et le mal, ne cédant jamais complètement à l'un ni à l'autre, à moins que Dieu ne parle en Maître comme le 11 et fixe ma volonté dans la sienne. Alors, je vis "in Christo Jesu", passivement agissante, et il me semble que Notre-Seigneur ôte toute malice de mon âme. Mais c'est si rare et si court : je me retrouve bien vite dans mon étau, cernée de toutes parts par la tentation avec au fond de l'âme le tourment déchirant de l'appel incessant vers l'amour pur et libre de l'épouse du Christ, vers la sainteté totale, vers l'immolation croissante..."

Avec la Xavière, elle passe du Corps eucharistique de l'*Hostie* qu'elle était pour que le Christ soit en elle donné au monde, au Corps Mystique du Christ constitué du peuple appelé à être l'Eglise, qu'elle est à travers le groupe qu'elle engendre et dont elle voit qu'il doit, pour vivre, adopter sa silhouette.

Spontanément, elle porte son souci missionnaire au *loin*. Mais *loin* n'est pas outre-mer. C'est d'abord différence, altérité : ceux qui sont loin du Christ, par leur religion, leur non-foi, leur culture ou leur histoire. Ce fut aussi bien les réfugiés Russes de confession orthodoxe que les midinettes du Centre Ville, les ouvriers de la Capelette que les lecteurs du livre *Les croyants devant la science* du Père Eymieu, ou encore les Dames de la Société de Marseille : ceux qui sont loin, elle ne va pas les chercher loin. D'où l'idée moderne que la mission est sur place, dira le Père Eymieu à Anne-Marie Revertégat. Cette idée des années Trente n'est pas propre à Claire. Il n'est point encore de fondation religieuse pour cela, cependant, hormis peut-être *Notre-Dame du Travail*, et quelques épiphénomènes comme les *Petites Soeurs de l'Ouvrier*. Madeleine Delbrêl, quelques années plus tard, posera les bases d'une communauté en banlieue rouge, dont, par fidélité précisément à ce charisme *laïc et profane*, elle n'envisagera pas demander une reconnaissance à Rome, qui la lierait à des normes religieuses. L'organisation progressive du travail social dont *Notre-Dame du Travail* fut initiateur porte les membres de cet institut à devenir professionnelles pour honorer leur vocation religieuse, dans une société où, si elles veulent être efficaces, elles doivent renoncer à une annonce directe de Jésus-Christ. Par rapport à cela Claire a bougé par la force des choses. La *Question Sociale* n'est plus la question aigüe des années 1925-1935, ou du moins elle se pose différemment aux peuples européens qui cherchent des leaders salvateurs dans l'après-guerre et les effets de la crise économique des années 1930, ainsi qu'en témoigne *Quadragesimo Anno*. Faire chemin aux côtés de ceux qui sont loin du Christ de manière à discerner en leur chemin l'Esprit, les aider à épouser le mouvement de manière à *révéler* dans ce qu'ils sont ce que le Christ veut être en eux, pour rassembler et faire croître le *Corps du Christ* : tel est l'appel de Claire Monestès. Mieux vaut le Christ qu'Hitler. Mais

il faut regarder comment Hitler et Mussolini s'y prennent, suggère-t-elle, en quoi ils répondent à une attente contemporaine. En donnant à manger, en trouvant du travail, en formant, en *bricolant* au fur et à mesure des besoins multiples de son environnement, elle enfante le *Corps*, permet au Christ de prononcer sur le monde, à travers son action, le *ceci est mon Corps* qui le consacre et l'offre au Père, *contre-don* de la Création au Créateur. Fraternité divine contre les rassemblements appuyés sur la haine. *Se sentir plus aimé pour avoir passé à côté des xavières* qui voient la *beauté du Christ sur un visage laid*. Anti-modèle mondain. Le monde dans lequel elle déploie son action en fondant la Xavière est lié au soubassement de ses figures et convictions.

On peut être dérouté par l'imprécision de Claire à propos de la vocation xavière. Sa manière inductive, maïeutique érigée en principe d'action, ne permet pas, ou peu, de poser par avance les cadres, les grilles, qui en typant des formes, prédétermineraient la clientèle, l'action, les fruits de l'action. Aucune institution ne peut naître de façon durable, qui soit *xavière*, parce que le monde évoluant, les gens loin du Christ ne seront plus à chercher au même endroit ni de la même façon, et que c'est cela, et cela seulement, que veut la xavière Claire Monestès.

Le lieu *Eucharistie-Passion* reste la source où est inscrit le désir de Dieu sur le monde que tout homme soit fils dans le Fils. L'épreuve de Claire a fait craquer les frontières entre le *monde* et *Dieu*, comme le rideau du Temple. De même que le Christ est fait *Frère* de tous au moment où tous rejettent ce frère comme pécheur, de même Claire, pour la part de grâce qui lui est faite. Frères du Christ, ils ne sont plus seuls dans leur détresse devenue en Lui don d'amour au Père, lieu où ils sont *in Christo*. Ce fut vrai de Claire, du Christ en Claire. Sa détresse offerte au Fils par la force reçue et exercée des courants du 19ème siècle, finalement, devient vie trinitaire et fraternité.

De là procède l'élan missionnaire toujours paradoxal qu'elle exprime dans le *noviciat 1938*. La *vocation missionnaire n'est pas juxtaposée* (à la vie religieuse xavière), dit-elle, la xavière ne *regarde que Dieu seul*, a le *goût du Pain Eucharistique*, est une *entraîneuse d'âmes*, *établie dans la vie surnaturelle elle peut vivre loin de la vie de communauté*, elle est *magnifique épouse du Christ et servante du monde présent*, *aime le risque et se lance, va au Christ tout droit, dans tous les domaines* ; elle a *plus de souci de Dieu que du jugement des hommes mortels*, elle *fait sienne l'immense détresse de ceux qui ont faim*, est *assez pauvre pour porter un collier de diamants sans en être*

embarrassée, va dans le lieu le plus corrompu, s'habitue aux coutumes les plus variées, meuble joliment sa maison pour le prochain, etc... Il faudrait citer beaucoup – plutôt tout lire du noviciat 1938 – pour saisir ce feu d'artifice qui ouvre des portes, déplace, lance. Nous devrions vouloir n'avoir, outre le corps, que la Croix, dit-elle enfin, à propos de la pauvreté. Si l'on était tenté d'y voir un reste morbide du 19ème siècle que les historiens disent fini à la Grande-Guerre, il n'est que de tourner la page : que votre imagination vous donne des idées ! Faites de votre vie religieuse quelque chose qui soit religieux et spirituel, pas dans un cadre nécessairement religieux et spirituel. Et, mot emprunté au Maréchal Foch "Nous sommes battus. Attaquons !"

Les cadres volent en éclat.

Elle s'accommode cependant de l'Eglise du temps et de ses contraintes. Ce n'est pas le moindre des paradoxes. Postée aux frontières du *monde loin*, elle ira le chercher pour l'amener à l'Eglise : ils sont *tous* appelés à constituer le Corps du Christ. Dans la femme presque mourante du noviciat de Divonne, recluse par les soins émus de Léo, anéantie de fatigue et sans doute soucieuse de voir la xavière si petite, si peu comprise, si peu soutenue, à l'avenir si problématique, il y a une force spirituelle propre à déplacer un monde de convictions, de pratiques, à faire exploser les frontières. *"Il y a des principes, mais dans les modalités, applications à refaire : il n'y aura pas de réactions semblables. Chacune aura un visage particulier..." ; "imaginez le Christ, le plus beau des enfants des hommes, et demandez la grâce d'imprimer à vos traits quelque chose d'analogue."* Elle ajoute : *"certains visages sont laids, mais transparaissent le Seigneur."*

La formule *in Christo* indique le *seul* lieu de la vie religieuse xavière.

Ce lieu est nulle part. *En vous*, dit Claire. *Partout. Partout est en Dieu.* Le *nulle part* signifie *pas de ce monde*. Et l'*en vous* signifie le nulle part et partout de la Vie trinitaire participée dans le Christ, par l'union de volonté, de foi et d'amour au point central du mystère, qui déporte en l'*Autre* et le fait naître en soi, ce point central où la blessure des hommes et l'angoisse de l'amour se nouent en une même expérience : la Croix.

La conséquence est importante en ce qui concerne le statut des choses du monde.

4. LA RUPTURE INSTAURATRICE DE L'AD AMOREM.

a. Une "hérésie" : renverser les frontières.

La méditation *Ad Amorem* des Exercices met le retraitant face à l'amour du Créateur qui se donne à lui par toutes choses et reçoit son amour en toutes choses, et c'est le Fils en lui qui se reçoit et se donne, *en qui tout fut créé*. Impossible en spiritualité ignatienne de parler de prière sans parler des choses du monde saisies comme l'action réciproque, conjointe, de Dieu et de l'homme, l'un pour l'autre, l'un par l'autre. Impossible de parler de prière sans parler d'action unitive, et d'action sans parler de discernement de l'Esprit à l'oeuvre dans la Création. Le monde vient sans cesse questionner le spirituel et le déplacer, non pour l'éloigner de Dieu mais pour lui faire rendre davantage Gloire à Dieu en l'appliquant aux tâches concrètes requises pour aujourd'hui. Et celles-ci sont l'*Action* divine du Fils dans le monde selon l'Evangile, réponse aux *besoins* humains primaires : manger et boire, se vêtir, voir s'approcher de sa détresse et de sa solitude quelqu'un. Vivre cela est être du Christ, Eglise ou appelé à l'Eglise.

Au présent de Dieu le passé du monde ne convient jamais tout à fait.

Claire Monestès est joyeusement active. Son rapport aux *choses* apparaît dans ses agendas comme un *faire*. Lire, écrire, téléphoner, passer commande, recevoir, fonder des associations, vendre et acheter, organiser, elle y excelle, débordée mais contente, en tout. Tout se bouscule allégrement : rendez-vous, oignons à acheter, recettes de cuisine, offres d'emploi, évêques, jeunes russes, notes spirituelles. Le nombre de gens avec qui elle est en relation, des plus grands aux plus petits, ceux qui marqueront leur siècle et ceux qui, vivants sont déjà oubliés, est incroyable. Les agendas témoignent d'une activité intense, que les jeunes xavières suivent parfois péniblement.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit d'être. La *mission* avec le Christ est fondée sur l'*adhésion intérieure* au Christ de la Passion - "*Laissez grandir le Christ en vous, c'est la seule chose importante*" dit-elle - ; le monde fut pour elle celui de la peine, de la jalousie, du rejet dont elle ne guérit jamais tout à fait. Tout ayant été décevant pour dire Dieu immédiatement, comme on le demande toujours et comme cela ne peut être, elle peut voir Dieu en toutes choses, et toutes choses à partir de Dieu, car les choses sont indifférentes à travers lesquelles Dieu se donne comme *Autre*. C'est la liberté intérieure de

l'intention droite qui les utilise comme des instruments, et leur fait chanter les louanges du Créateur.

Au coeur de la tradition chrétienne et dans la culture contemporaine, cette expérience spirituelle de la fondatrice, en devenant institution ecclésiale, va soulever des problèmes et rencontrer des obstacles qui manifestent un effet de *rupture*. *Rupture* qui se complique chez elle d'un tempérament d'*écorchée vive*, *têtu*, parfois susceptible, où il n'est pas toujours facile de faire la part de la grâce novatrice et d'une difficulté de collaboration qu'on constate à plusieurs reprises : avec les *Sociales* (1917), le Père *Olphe-Gaillard* (1921-1922), les *Cercles Féminins de Lyon* (1931), La Paroisse *Saint Médard* à Paris (1935), le Père *Doncoeur* (1937). Caractère difficile, génie incompris ? Les deux, sans leur donner toutefois un caractère excessif qu'ils n'ont pas chez elle, comme dans toute personnalité forte. Elle cherche en fait toujours la mesure, mais paradoxalement elle engendre une démesure de la liberté qui s'engage, pas toujours facile à vivre. On peut espérer pourtant que ce qui s'inaugure à partir de Claire Monestès est plus qu'une fondation pour cause de caractère trop affirmé, que l'Esprit Saint y a sa part. Dans toutes ces relations et occasions, ce qui résiste en elle, qui se traduit par une tension, parfois un désaccord, contribue à dessiner les caractéristiques de la Xavière. Elle est de guingois par rapport à ce qui se fait déjà, et ne peut le reprendre qu'à sa façon. En quoi, pourquoi ?

Dans *La faiblesse de croire*, Michel de CERTEAU évoque ce qu'il appelle *l'hérésie du présent* qui est, dit-il, une *hérésie par rapport au passé*. Ainsi des jésuites du 17ème siècle qui "*innovaient en croyant répéter*". On entend cela dans l'histoire de Claire Monestès et des xavières, entre l'accueil fait à leur travail apostolique à Marseille et les réticences rencontrées lorsqu'il s'agit de reconnaître canoniquement l'institut. Question : en quoi Claire, par sa fidélité *actuelle* au coeur de la tradition chrétienne, la Croix, est-elle *hérétique par rapport au passé* ?

Resituons-la sur un vaste panorama, dont une brève esquisse suffira.

Le modèle induit par son expérience pratique est celui d'une *intégration* réciproque du monde et de l'Eglise à une époque où, pour l'Eglise comme pour l'Etat, le modèle qui prévaut est celui de la *Séparation*, elle-même conséquence d'un modèle séculaire où, en Occident chrétien, l'Eglise recouvrait le monde. Après les prodrômes de la Renaissance, le joug avait été secoué par le *monde*.

L'Eglise en conçut une méfiance par rapport au *monde* rejeté du côté du diable, puisqu'elle était du côté de Dieu. Cela avait donné le *Syllabus*, et de multiples crises : scientiste, moderniste, crise de la Séparation en France, dans lesquelles un certain nombre de catholiques firent les frais de l'expérience personnelle, intellectuelle et spirituelle, que Michel de Certeau appelle *hérésie du présent* : du seul fait qu'ils existaient, ils reliaient la foi aux champs nouveaux du savoir, ou plus simplement la vivaient à partir du point où ils étaient historiquement parvenus, qui n'était pas l'hier des figures prises par la Tradition qui pourtant en avait porté jusqu'à eux le fruit. Rome condamna Loisy, Lemire, le Sillon. La République exila les religieux jugés inutiles. Les uns, des congrégations exilées, vécurent cette période comme celle de l'*interdiction*, les autres comme celle de l'*autorisation* à créer du nouveau. Claire, par sa position, est de ces derniers dès 1905. Dans ce contexte crispé, elle sentit avec les *Sociales* qu'il y avait du neuf à créer ; sa collaboration intellectuelle avec le Père Eymieu fut l'occasion d'explorer des champs étrangers à l'Eglise avec pour objectif de montrer qu'ils ne s'opposaient pas à la Foi ; les circonstances firent que sur le plan pratique, par la Croix Rouge, les patronages, les syndicats, elle pénétra des milieux pauvres peu évangélisés à Marseille, Genève, Paris. Les catholiques français furent tentés par une reconquête en force dans les années Vingt, qui pouvait être comprise comme volonté de restauration de la situation antérieure, expiation étant faite des péchés qui avaient produit l'écart et, pensait-on, les malheurs de la guerre. L'intervention publique du Père Doncoeur ("*Nous ne partirons pas !*") qui fit reculer le Gouvernement, les sermons du Père Eymieu, rendent le son de cette tendance restauratrice. Claire en est en partie tributaire comme on le voit dans son *Journal* de l'immédiat après-guerre.

Mais elle est intéressée par tout ce qui vit de nouveau, tout en n'ayant, par tempérament, jamais renoncé à une chose pour passer à une autre : sa vie, intimement, est toujours synthèse. Cela s'enracine dans son éducation, dans la rupture de la ruine familiale, dans une affectivité forte qui conserve tous les amours, fussent-ils opposés. Elle ne pouvait renoncer à la part d'elle-même qui avait opéré définitivement pour elle la synthèse entre les *choses profanes* (scientifiques), la *pauvreté* des hommes, la recherche d'une *forme nouvelle adaptée* de vie religieuse, qui, sous l'intitulé de la *Réparation* et dans l'optique et le dynamisme du *Règne*, l'avait guidée, édifiée, construite, pendant les vingt premières années de son âge adulte. Il est *inconcevable* – sauf à se renier elle-même – que Claire Monestès mette en place un modèle de vie religieuse qui renonce à l'un ou l'autre de ces trois pôles d'intérêt. Mais elle les conjugue, en 1921-1930, dans la période qui instaure le groupe pour lequel elle demanda la

reconnaissance canonique, au présent. Elle se détache par là des besoins plus sociaux des années 1900-1920 et de la nécessité d'une lutte aussi discrète qu'habile contre l'influence de la République laïque (elle avait participé à la création d'instances catholiques sous les auspices de la loi de 1901 sur les associations, par exemple), au profit du nouveau besoin qu'elle entend chez les *pauvres* – pauvres du Christ, loin de l'Eglise et dont l'Eglise est loin –, dans les années de l'après-Grande-Guerre. Sa *restauration* de la Royauté du Christ sur les âmes dont l'Eglise inaugure la fête en 1925, consiste à trouver les moyens les plus aimables pour les rejoindre et les aimer aujourd'hui au nom du Christ. Le *Restaurant*, les *Missions de Midi*, le centre de placement pour trouver un travail, les mille et un services, les groupements de toutes sortes (tennis, Action Catholique, cours de russe, et plus encore), tout est bon, sous le chapeau toque horrible mais à la mode des xavières des années Trente pour que "*chacun se sente plus aimé pour avoir passé à côté de (vous) la xavière*".

Claire Monestès ne veut pas faire du neuf pour du neuf, elle n'a pas de position de principe, sauf celle-ci : répondre à l'amour du Christ en servant les hommes aujourd'hui, dans la forme qui semblera la meilleure. Elle *suit* les appels venus des circonstances pour *suivre le Christ*. C'est pourquoi elle "*ne donne jamais rien de stéréotypé*", et c'est pourquoi elle inquiète dès lors qu'il faut instituer ce qui par nature ne peut l'être, croit-on.

b. L'embaras des responsables ecclésiastiques.

Il faut ajouter que les convictions, les formes apostoliques, l'expérience pratique de la Xavière en train de naître coïncidaient mal avec la perception de l'hétérogénéité ou de l'incompatibilité des choses qu'on trouvait aussi bien dans l'Eglise qu'en dehors. Elle réduisait les distinctions que l'Eglise et le monde s'accordaient pour maintenir : ce qui était leur seul point d'accord, d'ailleurs. Ce qui se passa autour de la question de l'*Union des Eglises* des Conversations de Malines à l'encyclique *Mortalium Animos* – question dans laquelle elle s'impliqua – en est une des traductions. Aussi, ceux qui furent chargés au nom de l'Eglise de travailler à l'érection canonique de ce jeune institut hésitèrent. Devant quoi étaient-ils ? Ils ne virent pas, semble-t-il, le *hiatus* riche d'un possible sens, mais seulement l'ordinaire des actions entreprises et les rêves qui semblaient relever de la pure utopie étant donné le nombre de membres et les personnalités en présence – par exemple évangéliser la Russie –. Les formes proposées par la fondatrice purent sembler mal cadrées, hors normes. Il parut nécessaire de préciser et d'étoffer le projet. Quelques bonnes oeuvres dans une

organisation pratique religieuse qui présentait des excès de *souplesse* (le mot revient abondamment dans la formation des novices) ralliaient difficilement l'enthousiasme de l'Eglise quand il s'agissait non plus de l'utiliser comme un appoint apostolique mais d'en faire un institut religieux dont les normes fixées par Léon XIII seraient le cadre obligé. Rome commença par un refus : le nom *passe-partout*, comme dit Claire, ne plut pas, il n'exprimait pas suffisamment l'identité religieuse. Ce fut mieux quand on ajouta *missionnaire du Christ Jésus*. Au fond, ce qui était aux yeux de la Xavière un atout pour la mission parut à l'Eglise une insuffisance : le malentendu était complet. Anne-Marie Revertégat elle-même se demanda si elle y aurait *une vraie vie religieuse*. Le Père Creusen commença par refuser de rédiger des Constitutions pour ce qui lui apparut en 1937 un simple savoir-faire éducatif et social auprès des jeunes filles. Le Père Defrennes dit carrément qu'il n'y avait pas matière à fonder. Tout semble se terminer bien mal, à vues humaines, en 1939, malgré la reconnaissance comme Pieuse Union quatre ans plus tôt sous les auspices de l'évêque de Marseille, puis la bénédiction du vieil ami qu'était Mgr. Pierre Chaptal, en 1936, à Paris.

Il y a au moins deux manières de comprendre ces difficultés. La première est de penser qu'il n'y a effectivement rien qui vaille à la Xavière : ce serait clore ce travail par un non-lieu. La seconde est de penser que l'originalité de la Xavière n'est pas perceptible : c'est alors la rendre visible que de la nommer, *rupture instauratrice* dans ce qui semble reconduire le passé, en instaurant une *vie religieuse* reconnue telle par l'Eglise.

N'évacuons pas trop vite l'hypothèse d'interprétation qui aboutit au **non-lieu**.

A regarder Claire s'ouvrir au monde contemporain et travailler, on peut vraiment penser qu'il n'y a rien. Elle n'invente rien, fait ce qui se fait ailleurs, et ce que le récit *mythique* lui attribua finalement n'est pas son fait : l'*Accueil des Russes* fut une commande de l'Abbé Chaptal au Père Eymieu ; les *Missions de Midi* une oeuvre du Cénacle ; les Cercles, les BBA, la JOC, la JEC, les mille et une choses qu'elle contribua à lancer à Marseille, des reprises de ce qui s'inaugure alors ailleurs, en France, Belgique, Suisse ; le *Restaurant* rencontra la concurrence d'oeuvres semblables, il fallut soutenir un "*marketing*" acharné et affronter des conflits de personnes pour qu'il vive. En fait, les oeuvres des xavières ne semblaient en rien s'imposer comme une indispensable nouveauté. La tentation peut effleurer le biographe ou le lecteur de penser que le Père

Eymieu soutint le projet d'une fondation faute de savoir quoi faire de Claire, à l'égard de laquelle il pouvait se sentir coupable d'un discernement insuffisant quelques années plus tôt. A poser sur la jeune Xavière éclairée par les sources la grille de l'inventivité apostolique des années 1925-1930, Claire Monestès fond comme neige au soleil. Elle fait partie du peloton de tête mais n'est jamais maillot jaune. A poser sur elle la grille des grandes fondations religieuses dont le *charisme* se confond avec des oeuvres et des institutions précises, elle n'est plus rien du tout. A poser la grille des grands auteurs mystiques, elle pâlit. Décidément cette bourgeoise du début du siècle bricole. Selon ce mode d'interprétation, si d'aventure l'avenir montrait que la Xavière tient au-delà du siècle qui l'a fait naître et l'a portée – nous le saurons dans vingt ans, c'est entre les mains des xavières d'aujourd'hui –, il faudrait trouver une autre fondatrice en laquelle résiderait un *sens* plus déterminant. Nous sommes au rouet, revenus à la question *qui est fondateur ?*

L'autre hypothèse est qu'il faut *voir l'invisible*, car ce qui est à voir n'est pas visible.

En ce cas, ce sont nos grilles et nos lunettes qu'il faut adapter. Claire suggère : *"qu'on leur demande non pas ce qu'elles font, mais ce qu'elle sont"*. Las ! cette formule éculée n'est pas davantage d'elle, bien qu'elle la reprenne à son compte : les congrégations religieuses contemporaines la revendiquent à qui mieux mieux, elle la tient vraisemblablement de Marie Charrat, la maîtresse des novices de l'institut *Notre-Dame du Travail*. Néanmoins elle y ajoute : *"de splendides spécimens d'humanité"*. Est-ce une issue honorable ? Pas forcément. Cela peut jouer en sa défaveur. S'il n'est de *charisme* que la reproduction du *même* par ressemblance à l'humanité mondaine, même le spécimen splendide est un peu court et peut conduire à cette conclusion qu'il n'y a rien d'autre à la Xavière que le *siècle* pieusement abordé et, finalement, un faux-semblant. Or, la vie religieuse ne se spécifie pas par le commun du monde, même si Ignace voulut la vie des jésuites *commune pour de justes raisons...* Etre engagés dans le monde profane comme et avec les laïcs, ainsi que des formules de Claire le disent – *"la pauvreté n'exclut pas le travail rémunéré, vous n'aurez pas une autre vie que celle que vous auriez eue dans le monde, pourquoi pas femme de chambre sur le Normandie, etc..."* –, est-ce la vie religieuse, traditionnellement séparée pour signifier l'Autre ? Comment comprendre les vœux sans cadre *religieux*, c'est-à-dire monastique, que Claire demande explicitement de ne pas avoir ? Ces questions ne sont pas oiseuses, ce furent celles de l'Eglise à propos des *Filles du Coeur de Marie* (dont l'influence probable à la Xavière pouvait

venir de Léonie Fabre), et restent probablement actuelles ; elles ont hanté les années de gouvernement qui suivirent la mort de Claire, avec des retours – tous les témoignages convergent pour le dire – à une rigidité *religieuse* exprimée en termes de silence, d'horaires, de comportements, de contraintes, dont le modèle n'était pas dans la "*souplesse sans jamais rien de stéréotypé*" de Claire. Plusieurs xavières de la première heure n'y résistèrent pas : Gisèle Baratin, Marcelle Jollivet, Léonie Fabre, Alberte Munckensturm, Hélène-Claire Danois, etc. Il en resta cinq sur environ quatorze. Les *Agrégées* disparurent.

Mais un esprit resta, qui continue de mettre la Xavière chez elle dans le monde, de guingois parfois dans l'Eglise, *hérétique du présent* heureuse au coeur de Dieu. Cet esprit, on peut le définir très par deux mots de Claire : "*Dieu seul*" et "*missionnaires de toutes les missions*". Au coeur, une même ardeur qui informe et unit les deux, qui est disposition à l'Esprit du Christ : "*Laissez grandir le Christ en vous, c'est la seule chose importante.*"

La question dépasse évidemment la seule petite Xavière. L'émergence de formes institutionnelles nouvelles telles que les *Instituts Séculiers* en 1947, et aujourd'hui les multiples possibilités qu'offrent les *associations de fidèles*, sont une réponse partielle qui promeut l'inventivité. Cela permet l'introduction d'une souplesse articulée sur la vie du monde dont on sent bien l'impérieuse nécessité sans voir toujours, ou même jamais, les formes utiles à promouvoir. Maintenir l'ensemble sous la rubrique *consécration*, c'est-à-dire reconnaissant, sous la multiplicité des formes désormais autorisées, la même vocation profonde : ce faisant, le synode romain sur la vie religieuse continue paradoxalement de souligner des spécificités que Claire Monestès, au moins dans ses formulations et ses intentions, laissa par côté.

c. *Comment on peut éviter Claire en croyant la comprendre.*

C'est peut-être une des choses les plus frappantes. On peut aimer Claire Monestès et les xavières, peut-être même entrer dans la congrégation, en passant à côté. Y reste-t-on en ce cas ? Pour les premières, dont l'histoire est achevée, nous y reviendrons dans la biographie. Je m'intéresse ici à ce qui rend possible de *passer à côté en croyant être dedans*.

On peut facilement passer à côté de Claire Monestès, en l'appréciant et en faisant un bout de chemin avec elle, sur des idées, des goûts, des raisons *autres* que ceux qui l'habitaient, c'est-à-dire sur ce qu'on *voit*. Ceux qu'on lui

prête d'après ce qu'on voit extérieurement sont attrayants mais superficiels : ce fut le cas d'un certain nombre parmi les premières probablement. Le repli de son *Journal* dans le placard put contribuer d'autant plus à ce phénomène que l'influence directe de la fondatrice n'était plus possible car inaccessible. Il manquait à la médiation nécessaire de celles qui lui succédèrent de pouvoir se confronter aux sources, et à celles qui les éalisaient d'y avoir une référence et un modèle intérieur auquel revenir comme critère important de discernement. Loisir était donné de projeter le *même* : soi-même.

La modernité est un des points problématiques. Elle n'est pas le propre de la Xavière, mais on l'y trouve. Elle peut séduire en des périodes où le désir de vie consacrée s'accompagne du désir de rester proche du monde présent : ce qui anima en effet Claire Monestès. Mais on peut cependant passer à côté en projetant sur elle, précisément à cause de son humanité moderne et proche, quelques moments éphémères de la psychologie collective d'un siècle, le nôtre. Le siècle du *procès d'individualisation*, pour reprendre l'idée de Gilles LIPOVEDSKI dans *L'ère du vide*, qui revendique que soit reconnu l'être humain et ses *droits*, dans une recherche d'identité hédoniste exacerbée, fait l'homme être à lui-même sa propre impasse. Ce siècle s'affolle dans la mesure où quelque chose, en lui, dérape. Il se cherche des images de soi-même. Cela n'épargne pas les chrétiens ni les formes de vie chrétiennes telle que la vie religieuse, et tout s'y prête qui n'offre comme identité *identifiable* que ce que j'apporte moi-même.

Claire peut devenir miroir de la modernité passagère des années soixante, soixante dix, ou quatre vingt dix : en la croyant alors prophète, on ne fait que la réduire au *même* de cette courte période c'est-à-dire à *soi*, en la délocalisant de son temps pour la projeter anachroniquement sur le nôtre (c'est le risque couru par tout fondateur). On peut chercher et trouver à la Xavière modernité, vie professionnelle en plein monde, ouverture d'esprit, souplesse et valeurs modernes comme l'Unité, le partage des conditions de vie, ou ce quelque chose qui lui fait être proche des laïcs, toutes choses qui aujourd'hui *nous conviennent encore*. La limite est là : il se peut que l'*être avec* qui motiva l'élan missionnaire des années soixante doive se transformer en un *être comme* qui aura plus de mal, par habitude prise de ressembler en vue de la mission à ceux qui vont bien – les travailleurs laïcs des bonnes années soixante du siècle –, à être, du même élan mais sur de tout autres modes, *avec* ceux que la crise économique de la fin du siècle met dans la misère, à l'heure où la *question sociale* redonde gravement. Etre xavière est pour Claire *être proche de ceux*

qui sont loin, pour être avec le Christ qui les cherche. Travailleurs d'hier, exclus d'aujourd'hui, les uns et les autres selon le lieu où l'on est envoyé sur la face de la terre, et riches à appeler, comme fit Claire, au service des premiers, et d'autres, inattendus, demain. Ainsi, la suite de Claire pourrait accroître l'effet de puzzle de l'expérience apostolique xavière, sous des modalités de plus en plus mouvantes et diverses relatives au temps, à relativiser *et* à habiter entièrement. La *composition de lieu* est celle de la méditation de l'Incarnation des *Exercices*. Le contexte des années 1930, 1960, appelait à un style de vie et d'engagement dans la cité autre que celui auquel appelle le contexte difficile des dernières années du 20ème siècle : tous les trente ans tout se transforme et contient en soi les conditions d'une *rupture* par cette "*hérésie du présent*" qui décroche sa réponse actuelle de celle du passé pour coïncider au présent de l'Amour et lui donner *Corps*. Si la nouveauté que porte la *rupture instauratrice* de la fondation se retournait sur les moments passés pour s'y mirer, au lieu de poursuivre l'effet de rupture sous la poussée de l'Esprit, ce serait en tuer le dynamisme par la satisfaction aveugle et pleine d'illusion de correspondre au temps. Car ce temps, déjà, est fini. Resterait à vivoter tant que quelque chose ressemble à l'époque à laquelle le groupe se serait identifié et fixé à son insu : c'est la pente naturelle de toute institution. "*Ne vous momifiez pas dans une formule !*" suggère Claire Monestès. Comme antidote, le cœur, le *noeud* qui tient ensemble ces choses étirées *Eglise* et *monde* et *Dieu*, est la grâce faite à Claire Monestès et à l'institut : la grâce du *rien*. Enracinée dans l'expérience crucifiante d'être *rien*, à la Croix avec le Christ selon l'appel du Règne, elle s'exprime en termes d'*adaptation continue au réel*, mais ne s'y réduit pas. Si la grâce xavière s'identifiait à un moment, ou à la seule faculté mondaine de s'adapter, l'institut connaîtrait rapidement des difficultés entre les approches différentes que ses membres apportent en son sein, soit du fait de leur lieu de mission, soit par le jeu des générations successives, liées à l'effort d'adaptation à leur temps. Sans être *toujours en fondation* – ce qui est, on l'a dit, illusion de langage –, l'Institut doit pouvoir, à partir du recours au moment fondateur, changer ses options pratiques sans que soit mises en cause l'identité collective ou personnelle de ses membres, ni sa référence au *cœur* qui est fondatrice et motrice. Le test de l'enracinement dans l'essentiel est dans la capacité de débat à propos des formes *provisoires*. Les faire évoluer – sauf si on les confond avec le *charisme fondateur* – n'ébranle en rien l'identité profonde de la Xavière qui est spirituelle. Mais cette identité spirituelle n'est pas n'importe quoi, elle n'est ni langage moderne, ni théologie, ni formules pratiques d'existence, son modèle n'est pas quoi que ce soit du Monde, mais le Christ humilié et Crucifié : *Rien* pour recevoir et donner *tout*.

Ces femmes que la fondatrice veut *charmantes*, à qui elle demande de faire *resplendir leur personnalité*, le coeur de leur vocation n'est pas visible. C'est pourtant à cela qu'elles se reconnaissent. La Xavière porte en elle-même son risque : attirer par erreur, repousser par erreur. Son *amabilité* est la traduction du *rien de la Croix*. Sa *résurrection* s'exprime en *croissance du Corps du Christ*. Pour continuer à *servir la mission du Christ* de cette façon, il lui faut certainement un discernement constant pour ne pas plier à la séduction des *éléments du monde* : elle doit rester au lieu du *Fondement*. Sa fondatrice lui rappelle que la mondanité est aussi bien dans le plus agréablement profane que dans le plus strictement religieux. Il ne lui faut vouloir *ressembler* "pour plaire" à rien, sinon au Christ. "*Magnifiques épouses du Christ et servantes du monde présent*".

5. EN TOUTES CHOSES.

a. Du Règne à l'Ad Amorem, faire son miel de tout.

La Croix et l'Eucharistie, à travers leur déploiement sous les figures des évènements et de peines, au coeur de la vocation de Claire, sont *sacrement* du Salut parce qu'entrée et participation à la vie trinitaire, matière par laquelle celle-ci s'accomplit historiquement aujourd'hui pour elle. Dans ce creuset, *tout*, au prix d'un combat intérieur dont le *Journal* nous fait témoins, devient le lieu et le corps de l'Amour. Tout est offert au Fils pour lui être assimilé, saisir la Création et l'offrir au Père. Le *Règne* inaugure ce mouvement qui ne se conclut qu'à l'Ad Amorem, c'est pourquoi la *mission* est envisagée par Claire Monestès dans toutes ses harmoniques tenues ensemble : union contemplative au Fils par l'accueil de l'Esprit, annonce par tous les moyens du monde de l'Amour à ceux qui sont loin, récapitulation de *toutes choses* dans le Christ, dont une des figures est l'Union des Eglises et l'autre son combat contre l'idée de "lutte" des classes. Le faire ? Chacune *comme elle aurait vécu dans le monde*, mais de façon à ce que "*chacun se sente plus aimé pour avoir passé à côté de vous.*"

Le *Règne* fut le moment fondateur et performatif de l'expérience de cette femme et de celle de chacun de ceux qui, pour la raison que Dieu connaît, se reconnaîtront en elle. Y compris, du temps de Claire, les laïques *agrégées*, dont l'avenir tourna court, au moins selon cette forme et à cette époque, peut-

être pour avoir trop dépendu des choix et volontés de l'institut, c'est-à-dire ne pas avoir eu en elles-mêmes leur propre centre de discernement institutionnel. Claire en tenait lieu. A sa mort elles n'avaient pas suffisamment d'existence propre pour vivre. Faiblesse des débuts.

Claire Monestès n'est pas parfaite.

Mais Dieu l'atteignit par son histoire, le récit des choses de sa vie est un récit de l'oeuvre de Dieu. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est dans un pas à pas difficile, obscur, banal, où chacun peut se reconnaître. Dieu ne gouverne pas l'Histoire, il n'a le pied ni sur l'accélérateur ni sur la pédale de frein, mais Il y règne, *lumière obscure*. L'histoire faite de la liberté humaine et de ses bavures, quand cette même liberté s'accorde à Dieu, est *Une avec le Christ*, et devient le mode de l'Acte créateur et rédempteur où Dieu accomplit son oeuvre. Et l'Oeuvre est le Fils.

Duquel des deux *sujets* faudra-t-il donc parler : de l'Esprit, de Claire ? Prétendre parler de l'Esprit est indû. Qui connaît les intentions de l'Esprit et la manière dont Il sait, du rien faire la vie, de la misère la plénitude, du péché l'outil de la grâce ? (ce n'est pas accessoire, sans doute, que Claire Monestès aime beaucoup saint Benoît Labre). Nous ne pouvons voir, quant à nous, que les événements dans lesquels la liberté humaine se déploie, qu'elle produit, toujours en termes de *choses*, finalement. C'est pourquoi le lecteur du *Journal* et de la *Biographie*, au vu des *choses*, pourra entendre plus que le biographe n'a pensé dire, et permettra à l'Esprit qui animait le sujet de parler à nouveau, dans cette histoire, pour lui. L'auteur articule ce dont Dieu fera son langage, peut-être, s'Il le veut et s'Il lui plaît, sans qu'il le sache ni le provoque : c'est la condition pour que *Dieu soit Auteur*, en sa langue, de la forme d'autrui. C'est pourquoi l'auteur de la biographie doit en même temps, du moins l'ai-je ainsi pensé, donner au lecteur la possibilité de se confronter directement aux réactions vives de Claire dans les événements : le *Journal*.

Le lecteur est mis dans une position semblable à celle de Claire. Dieu l'atteint par les aléas de son histoire, dans lesquels elle lui répond en adhérant *libenter*, dit-elle, à leur injustice et leur poids, ou leur joie, sans pour autant pouvoir les attribuer immédiatement à Dieu. Faut-il lire sa vie comme celle de Job, inclusion méconnue de l'*acteur* sur la scène d'une conversation éternelle de l'*Auteur* Yahvé avec son contradicteur, dans laquelle s'opère effectivement la réponse de Yahvé à la confusion et la division ? Comme Job, Claire parle à

Dieu, dit son mal, crie, se croit perdue, dresse fièrement sa fidélité, tient par la force de Dieu face à Dieu, s'humilie, reçoit tout quand tout est perdu, aime. Lorsque le Christ du *Règne* mis en scène par Ignace invite à Le suivre, c'est *d'abord* dans la peine. Claire dira : "*il faut faire de la souffrance une oeuvre de joie*".

Les *Exercices* conduisent celui qui a répondu à l'appel jusqu'à la Passion puis, par la décision *offerte* et *confirmée* de l'élection, à la Résurrection dont la méditation *Ad Amorem* recueille le fruit. Claire relie le *Règne* à l'*Ad Amorem* pour recommander aux novices l'attitude spirituelle juste de la xavière : "*dévotion pénétrée du Règne, contemplation Ad Amorem*".

Son histoire peut être lue comme le déroulé de l'expérience ignatienne des *Exercices*. L'*Ad Amorem* est non seulement l'accomplissement, mais le donné à voir et à *faire* de ce qui s'inscrit dans la Création au Fondement. Par l'échange de l'Amour, *toutes choses* de la Création s'éclairent, le lieu du monde est révélé comme le lieu de Dieu. L'homme voit que Dieu y travaillait pour lui. Dans ces choses de son histoire – Claire dans les choses de son histoire – peut se rendre à Dieu avec le Christ, comme le Christ se rend en lui au Père, et devenir Un avec le Christ en réconciliant en lui les éléments du monde, qui avaient été enchaînés avec lui dans la désobéissance pour être avec lui unis au Père. Tout lui devient sacrement du Fils, ou plutôt le Fils en l'homme reçoit la Création, et la rend, sauvée. Il faut à cette oeuvre l'indifférence, vérifiée d'étape en étape – c'est pourquoi Claire définit la Xavière par les méditations structurant les *Exercices* –, où rien ne vaut que par la volonté (Bon Plaisir) de Dieu manifestée dans les circonstances. Et cette volonté est *seulement* l'amour délié des circonstances parce que libre *dedans*. Bien évidemment, cette vocation est *spirituelle*, la place de la xavière est comme à l'*intérieur* de la Trinité – "*qui enveloppe (Claire) de toutes parts*". C'est pourquoi elle peut faire tout, aller partout, disponible au monde dont elle sait, en elle-même, qu'il n'est pas étranger à son Créateur. Si l'on veut parler d'*Unité* à propos de la vocation xavière, c'est en cela qu'elle consiste, unité de synthèse, unité par l'Amour. Celle des Eglises est une conséquence évidente, je dirais presque un *accident* au sens thomiste, non poursuivie pour elle-même, mais parce qu'elle entre dans cette cohérence divine trinitaire des choses.

Faire son miel de tout. Claire achète le tampon *Xavière-Caritas*, recommande d'être accessibles à la vie courante... dans la coopération à la Création et la Rédemption, en suivant la manière que chacune aurait dans le

monde... avec des mortification cachées... car la vie ordinaire est belle aux yeux de Dieu. Son texte opère des passages continuels, fulgurants parce que simples, entre ce qui est *en Dieu* ou dans la relation à Dieu et *dans le monde*, comme si l'amour plénier de Dieu, lieu trinitaire trouvé en soi, permettait une plongée dans le plus lointain, le plus étranger, le plus séparé, pour faire voir en celui-ci, *choses du monde*, *l'intérieur de Dieu*. La vie divine participée – que l'Eucharistie réalise – envoie *loin* de la bergerie. Là-bas, elle fait être *Eglise* avec ceux qui sont loin celui qui est l'Eglise du fait qu'il est au coeur de Dieu : Croix, Eucharistie, Obéissance. Les frontières s'effacent par l'habitation intérieure du Christ. Il ne saurait, Lui, faire des compartiments. Donc, Claire pas davantage. La plus profonde communion à la vie divine qu'est le Mystère Pascal, quand le Père dit *Sint Unum*, dispose à aller au plus étranger, rend proche du plus loin, opère vers *l'autre* comme figure de *l'Autre* un déplacement aussi considérable que celui de François Xavier vers les Indes. Rien ne saurait séparer de Dieu quand la relation à soi-même et aux choses du monde est devenue expérience de l'accomplissement, en soi, de la vie trinitaire. Plutôt que de dire que Claire Monestès voit Dieu en toutes choses, on pourrait dire qu'elle aime Dieu par toutes choses, de l'intérieur du vouloir créateur – il fallut la souffrance pour qu'elle puisse, entraînée à aimer dans la contradiction, être disposée à aimer, servir, louer, recevoir et donner, en *tout* –. "*Toute vocation est une Incarnation*", dira-t-elle. Rien n'échappe à son ardeur, dit de Dieu le psaume. Rien n'échappe à l'ardeur de celui en qui Dieu fait sa demeure : "*Auprès de Jésus... ne pas chercher le repos, mais la force qui se recueille pour s'accroître et se donner.*" La prière xavière, quoi qu'il en soit des applications pratiques de la pédagogie des Exercices, n'est ignatienne *que* lorsqu'elle tient en elle-même et pose sur son horizon l'Oeuvre divine qui est de donner *Corps* au Christ sur la terre comme au Ciel. La xavière, dit Claire, *prie debout, prête à la bataille.*

b. La réconciliation comme unité.

S'il y a *réconciliation*, elle porte essentiellement sur les choses qu'on aurait pu dire adverses, les irréconciliables de part et d'autre des frontières : ce qui est de Dieu dans le coeur de l'homme, ce qui est de l'homme dans le coeur de Dieu, choses hétérogènes à vues humaines. Les *réconciliations* d'ordre moral ou psychologique de la vie sociale et ecclésiale y sont contenues. Mais on ne se hâtera pas de les mettre sur le devant de la scène ou de les penser spécifiques, ce serait *moraliser* trop vite et prendre le fruit pour l'arbre qui le porte.

La *réconciliation* est l'autre nom de la *Réparation* (1916-1930 environ) ou de l'*Unité* (1927-1938 environ) : une restauration de la relation entre *Dieu* et le *monde créé*, dont la réalité n'est qu'*en Dieu* à la Croix, et dont nul, s'il n'est uni à la perte de soi du Christ et à la vie que le Père lui redonne, ne peut se dire spécialiste. L'Esprit seul connaît les profondeurs de Dieu. Réalité de feu au lieu d'écartèlement, la *Réconciliation-Unité-Réparation* est, pour qui la porte, douleur et paix, activité et passivité, désert du coeur et louange, communion aux hommes et communion à Dieu, et se résume dans la figure du pain transubstancié.

En termes d'action pratique, cette expérience intérieure de Claire produit des déplacements considérables qui s'expriment dans des petites choses. Dans la triangularité Dieu, monde, Eglise, l'Eglise (elle-même dans l'Eglise) est sponsale par le mouvement d'une maïeutique inductive qui va cueillir l'Esprit du Christ dans les choses du monde pour lui donner *Corps*. Dans les crises historiques évoquées, le monde et l'Eglise se trouvaient dissociés. Le Christ s'était trouvé replié dans l'Eglise qui faisait porter l'interdit sur les *choses* qui auraient pu renvoyer à Lui, face au monde livré à l'Ennemi ou compris comme appelé à la conversion et au Salut chèrement acquis par les prières réparatrices des fidèles. Ces prières et sacrifices contribuèrent à établir une solidarité, une fraternité, avec les gens *loin* du Christ et de l'Eglise qu'Ignace a toujours considérés comme indissolublement liés. On voit cette *solidarité avec le pécheur* chez Thérèse de l'Enfant Jésus. L'Eglise avait conscience de détenir la Vérité pour le monde et la seule parole autorisée sans faire suffisamment la distinction entre le contenu toujours historiquement situé de sa théologie et le Christ. Faute de sens historique, un faux divorce entre le monde et l'Eglise interdisait ou rendait difficile à celle-ci de penser que l'Esprit du Christ puisse agir *loin* d'elle, chez l'Ennemi. Claire a des accents volontiers guerriers, influence de la Grand-Guerre qui lui fournissait maintes métaphores. La question missionnaire ne pouvait, dans ce contexte, que se poser en termes de territoires et de conquête. Pierre chez Corneille ? On avait oublié. Il avait fallu Blondel, que Claire appréciait, selon des témoignages, pour penser autrement, précisément à partir d'une position non ecclésiastique. L'*Unité* ne peut pas, dans la première moitié du siècle, être ecclésiastique.

Pour Claire Monestès, être du Christ dans le monde en étant religieuse n'est en rien contradictoire. *Votre vie religieuse est en vous*, dit-elle. Et la

Xavière est *dans le monde*. L'Esprit prépare l'Eglise loin de l'Eglise. Elle s'y porte. Elle aurait aimé Assise ou *Redemptoris Missio* (1992).

c. *La réconciliation, une rupture.*

L'*unité* entre des champs maintenus hétérogènes, simplement parce qu'en étant de l'un on est dans l'autre comme chez soi, est à l'époque une *hérésie du présent* qui fait rupture.

Cette disparition des frontières se propose comme *réconciliation* entre le monde et l'Eglise. Paradoxalement, cette réconciliation seule peut permettre au monde une *juste autonomie* dans l'altérité. On peut y appliquer, ou y voir sous-jacents, les modèles de l'organisation psychologique humaine : comme une mère qui ne sait pas aimer son enfant comme *autre* ne peut et ne sait pas lui donner d'exister par lui-même et ne lui permet pas de se situer, homme ou femme, dans une relation de dialogue et d'altérité, de la même manière le *monde* que l'Eglise ne sait pas aimer ne peut pas se situer, par rapport à Dieu et à l'Eglise, en *fil* dans le *Fils*. Il ne peut devenir Eglise. Enfermé dans la problématique de la Mère, il ne peut accéder à la relation à Dieu comme Père. Il faut, en quelque sorte, que la relation au Père par la Création précède ou accompagne celle à la Mère qui est au lieu de l'Incarnation rédemptrice. Il faut le soubassement fondateur trinitaire dont la triangulation oedipienne est une figure.

Comment Claire allait-elle faire, alors que, saisies par des évidences et des forces contraires, il lui fallait fonder ?

Chez elle, les contraires se mêlent encore sans qu'elle puisse facilement les discerner : le point de vue de la restauration, porté par la plupart des gens de son entourage et de son milieu catholique bourgeois, et le point de vue de l'inauguration de modèles nouveaux, porté parfois par les mêmes à leur insu. Cette rencontre en elle des contraires a des effets dont elle ne comprend pas les causes. Quand elle travaille aux côtés des plus novateurs et dynamiques, quelque chose finit toujours par casser et cela quoi qu'elle fasse. Elle n'arrive pas à réduire la différence, à se ranger aux raisons de l'autre, à se *réconcilier*, du moins de façon pratique car le coeur l'est toujours. Orgueil, manque de souplesse, contradiction intérieure ? Elle le pense, s'en culpabilise, est tentée de s'attribuer ces difficultés ou, retournant les choses, de les attribuer à autrui. Elle admire le Père Doncoeur, homme de restauration d'une chrétienté

avec la vigueur que l'on sait, partage ses visées et sa pédagogie missionnaires auprès de la jeunesse, croit-elle ; mais quand il faut le faire, agir sous sa gouverne, elle cale, fait autre chose, autrement, *rien* pense-t-on aux Etudes.

L'*intra muros* d'une Eglise qui inviterait autrui à entrer chez elle sans aller chez lui ne lui suffit pas. Il faut qu'elle *sorte, extra muros*, ne serait-ce qu'intérieurement, vers ce que l'*autre* est, sans savoir d'avance ce que sera leur chemin commun, car en préjuger serait réduire l'*altérité* (celle de l'homme et celle de Dieu en lui) au *même* : "*La campagne est plus belle si elle n'est pas déterminée d'avance*" aime-t-elle à dire. Léonie Fabre aura cette heureuse formule : "*Le Père Doncoeur, c'était : le but est par là, j'y vais, suivez-moi ; Claire, c'était : où le Seigneur vous conduit-il que nous y allions ensemble ?*" "*Il faut vivre la vie de ceux que nous voulons sauver, comprendre leur langage, leurs besoins*", être digeste, Frère, ajoute Claire – son expression ainsi englobe le Christ (le choix de ne pas porter de costume religieux trouve là son fondement) – et non maître. L'expérience spirituelle est apostolique : "*Tout ce que nous rendons aux hommes, c'est au divin qui est en eux, pour Dieu, pour les amener à Dieu. Voir en tous le reflet des perfections divines. On n'a pas de peine à s'effacer quand on entrevoit Dieu dans les âmes.*" Elle n'apporte pas Dieu à l'autre, elle Le trouve en l'autre, Galilée des Nations, où Il se révèle comme *Autre* déjà présent. Elle n'amène pas *dans* l'Eglise, mais au Christ, construisant le *Corps du Christ* par ce qui se révèle de l'Esprit du Christ dans le monde, et ainsi édifie l'Eglise. Loin d'elle l'idée d'opposer *Corps Mystique* et *Eglise*. Mais le *Corps Mystique* a valeur performative pour une Eglise potentiellement faite de ceux qui n'y sont pas encore et qui ne saurait être envisagée sans eux. *Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde, et si tu n'es pas là, tu manques*, rappelait la JOC. Dans sa démarche, Claire veut se situer *en humble place* avec le Christ dans la louange de la foi attentive à l'Esprit qui l'attend comme on attend, caché, un regard, pour être révélé. Le regard qui voit Dieu aimant et agissant aux profondeurs du monde Lui rend gloire par et dans les choses du monde, et fait rendre aux choses gloire à Dieu. En cela consiste la *louange*, dont elle dit sur la fin de son chemin qu'elle est, plus encore que la *Réparation*, sa spiritualité.

Si elle s'adresse encore aux pécheurs, ce n'est plus par le mouvement d'une Réparation occupée de péché, qui, donnant donnant, par substitution, en paierait le prix, mais par celui de la louange qui se tourne vers Dieu en autrui, présence qui impose infiniment de respect – "*Tu commenceras pas le respect*" écrit Maurice Bellet dans un texte fameux (in *Le lieu du combat*) –, c'est-à-

dire d'en passer par les coutumes humaines de l'autre pour communier en lui et avec lui aux manières divines de Dieu, comme fit saint François Xavier. Le Père ARRUPE appela cela *inculturation*. N'est-ce pas *réparer* comme on répare un vieux meuble, refaire, recréer, dit Claire, proche ainsi de l'acception que le mot "réparer" a aujourd'hui dans le monde sanitaire et social. Santé, *Salut*, deux mot en français, un seul en latin. Et dans la langue divine ?

Cette manière d'être au point où se réconcilient le monde et l'Eglise, le profane et le sacré, parce que l'Esprit est *entendu* aussi bien ici que là, met a priori à distance tout modèle culturel qui s'imposerait comme *plus* apte au Christianisme. Cela ne pouvait qu'être *en rupture* avec les modèles qui avaient porté jusqu'à Claire la Foi. Deux actes des Pontificats de Léon XIII et Pie XI avaient ouvert la perspective sur le monde : la *Consécration de l'Univers au Sacré-Coeur* en 1899, le *Christ Roi* en 1925. Mais ces gestes pouvaient être reçus de façon ambivalente : on pouvait y voir une tentative pour l'Eglise, à travers la figure du Christ, de restaurer son propre règne.

Il fallait que le Fils soit *Roi humble*.

d. *Le Règne en toutes choses d'un Dieu d'humilité.*

Les conférences de Claire aux novices en 1938 comportent deux formules curieuses sur lesquelles nous nous arrêterons quelques instants. Elles illustrent ce sens paradoxal qui retourne les choses et dépasse les oppositions dehors dedans, profane sacré, etc. En leur donnant un sens humain elle avoue leur sens divin au prix de quelque distorsion.

La première est la suivante : "*Ce qui nous ravit : trouver le divin dans une humanité effacée. Cette notion = fin de la question sociale.*"

La question sociale fut lieu de réflexion, d'engagement et de compétence de Claire jusqu'en 1917. Sa rupture d'avec Notre-Dame du Travail l'obligea à travailler dans des domaines moins directement sociaux, bien qu'elle demandât aux xavières d' "*avoir le sens social de l'amour*" et de "*trouver le divin dans l'humanité effacée*", c'est-à-dire au lieu même où la question sociale se pose. Comment cela peut-il en être la fin ? N'y a-t-il pas *question sociale* tant que des hommes ont faim et froid et que l'évangile de Matthieu 25, où le *Fils de l'homme* s'identifie à eux comme *leur* fils – évangile auquel Claire Monestès se réfère volontiers – n'est pas accompli ? Il faut aller plus loin pour comprendre ce qu'elle veut dire.

Elle demande aux xavières d'être et de vouloir être avec et du côté des pauvres comme avec et du côté du Christ : "*la pauvreté demande de l'humilité : nous avons très peur de passer pour pauvres...* A cela, l'antidote est trouvé : le péché de chacune : "*Les vices conduisent à une certaine pauvreté...*" Aimer la pauvreté, c'est aimer à être pauvre. Faire sienne l'immense détresse de ceux qui ont faim. Notre-Seigneur pauvre par ses amis, a vécu dans un monde très simple, etc..." Elle citait Charles de Foucauld : prendre l'avant-dernière place car le Christ a pris la dernière. Sans choisir un style de vie semblable, car les biens, dans un esprit ignatien, restent pour elle un moyen dont la possession et l'usage sont relatifs aux besoins d'autrui et de la mission, elle avait perdu certaine manière héritée des catholiques sociaux d'être bourgeoisement penchée sur l'ouvrier – dans la perception profonde du cœur sinon dans le réflexe pratique –. Ce déplacement intérieur était le fruit de son histoire. Par le *rien* auquel elle avait été réduite de fin 1917 à 1921, sur le plan spirituel et matériel Claire avait été mise intérieurement du côté des pauvres, même si elle n'en avait pas connu toutes les misères. Spirituellement, elle avait expérimenté la ressemblance avec ceux qui faisaient l'objet du souci des catholiques sociaux, et s'était retrouvée de l'*autre côté*, acculée par l'amour à faire de sa pauvreté une communion au Christ qui imprimait en elle ses traits en imprimant ceux de frères *étrangers*, la faisant ainsi devenir *hostie*. La *Parole consécatoire* avait consisté en le don amer de la ressemblance aux *autres*. Rendue consommable et digeste par cette ressemblance, elle pouvait leur offrir en elle-même le Christ comme Frère. Bien qu'elle aimât sainte Claire et saint François d'Assise, la pauvreté de Claire est moins marquée de la radicalité du dénuement matériel. C'est une pauvreté d'humilité et de partage, une pauvreté spirituelle qui donne des yeux pour *voir* le Christ dans le pauvre, c'est-à-dire la richesse divine dans l'homme réduit à *rien*. Les catégories pauvres/riches voient les frontières s'effacer. Où est la frontière pour la foi, l'espérance et la charité ? Il n'est plus

qu'un frère dont, quelque jour, vices et péchés, dit-elle, ou des circonstances inattendues, nous rapprochent. L'attitude *mondaine* que Claire dénonce avec autant de vigueur que de finesse est finie. Il n'est plus ni haut ni bas, ni dedans ni dehors, ni pauvres ni riches. Il n'est plus que le Christ, tout en tous, qui attend d'être, en chacun honoré, et parce qu'honoré, révélé.

La *question sociale*, comme conséquence et expression de ces dualités, est dépassée et résolue en son principe, tout à fait de la même manière que la séparation des Eglises. En raison de cela Claire, à l'instar du Cénacle, combattit toujours l'idée de classes et plus encore de lutte de classes – mais ce point de vue la situe néanmoins dans la classe bourgeoisie –. Ce qu'elle veut *réparer* dans le frère pauvre ou riche (elle rappelle qu'il faut s'intéresser aux deux, car la pauvreté n'est pas une question de possession de biens), est la *Face* de Dieu, la ressemblance originelle, afin que rayonne en lui le Visage du Christ. La véritable pauvreté est la dissemblance, le péché contre lequel elle combat. Sa vocation est de restaurer la ressemblance en étant au point où la dissemblance distend et sépare, où elle se tient par l'adhésion spirituelle au Christ crucifié. Le reste n'est que moyens, qu'elle utilise à fond. Chaque *chose du monde*, reçue, rendue, peut devenir en ses mains le signe efficace de l'Amour de Dieu parce qu'elle se tient au lieu où l'Amour explose.

Une deuxième formule n'est pas moins étrange. Renversant gaillardement ce que saint Paul dit aux Philippiens, Claire affirme que : "*sur la Croix, Jésus a renoncé à son humanité au profit de sa divinité*". Aïe ! La blessure théologique pourrait être grave. Mais le contexte permet de comprendre. Elle est en train d'évoquer la *mondanité*, qu'elle poursuit en tous ses états et déguisements possibles, jusque sous l'aspect du *costume religieux* : en provoquant un respect qui n'est dû qu'au Christ, le *costume* risque d'être un subtil détournement du divin à son profit. Le *saint habit* remplaçant le fruit de l'arbre du Jardin, quelle affaire ! Donc, elle verse la mondanité du côté de l'humain, et par un coup de génie du langage, montre en l'Incarnation l'expression, l'Acte du don trinitaire dans la perte de soi : en Jésus, l'humanité exposée à la Croix est *divine*. Mais ici, *divin* équivaut à *humiliation*, au *rien* de la mort. Divine, par Jésus, se révèle la pauvreté du monde. On ne s'étonne pas que Claire revienne souvent au Troisième Degré d'Humilité des Exercices.

De tels propos, restés intuitifs, spirituels, mais pas sans conséquences pratiques, ne prétendaient pas articuler une théologie. Cependant, en coïncidant avec les déplacements de la question sociale dans les années 1920, ils annoncent

les théologies dites de la *libération*, ou de la *mort de Dieu*, quelques décennies plus tard. Mais ce serait une autre thèse.

Rupture instauratrice, dit Michel de CERTEAU de l'expérience spirituelle qui, ne pouvant encore s'identifier ni trouver les concepts pour, en se disant, faire théologie, se traduit pour l'heure comme "*la conscience d'être secrètement étrangers, par un malaise dépourvu de symptômes précis, à l'enseignement "reçu" ou aux institutions dans lesquelles nous sommes "entrés"*". Il y a en cette rupture un dépassement de la théologie contemporaine par une intuition qui ne peut trouver en celle-ci sa formulation. Parce qu'elle veut faire l'Eglise en travaillant à la croissance du Corps du Christ avec, dans, et par les choses du monde et les hommes de ce monde, dans la relation amoureuse que Dieu lui a donnée, Claire Monestès est en quelque manière déjà étrangère au temps de l'Eglise qui l'a portée. Elle ne le sait pas. Ses formules eucharistiques changent, elle trouve dans le Corps Mystique offre l'expression *actuellement* la meilleure pour ce qu'elle veut faire. Par une sorte de retournement, elle se croit faite pour accomplir l'intuition contenue dans ce qu'elle appelle *la doctrine du Corps Mystique*, qu'elle n'eut pas le temps de voir s'approfondir et parfois se transformer avec les travaux comme ceux du Père MERSCH, du Père de LUBAC, de Pie XI, de Pie XII. Elle lut MERSCH dont elle prit quelques notes, n'eut guère le temps de lire, ou en tout cas de travailler, de LUBAC dont Anne-Marie Revertégat suivit quelques cours à Lyon. La doctrine de Pie XII lui eût-elle paru exprimer son intuition autant que l'éclosion des années Trente, ce n'est pas certain.

Aussi, on se gardera, pour comprendre Claire Monestès ou la Xavière, de s'appuyer sur des travaux théologiques postérieurs et de les projeter sur elle. Ce n'est pas le Corps Mystique qui spécifie la Xavière mais *la manière dont Claire Monestès le comprenait*, et le motif spirituel pour lequel elle y eut recours. On peut penser que par la suite, d'autres courants et expressions pourraient venir *mieux* exprimer ce qu'elle voulait : une adéquation au Christ et au monde pour y accomplir le dessein d'amour, de rassemblement dans le Christ de l'humanité par l'Esprit, afin que tous soient *Un*, fils dans le Fils.

D. LA XAVIERE, CONSEQUENCE INSTITUTIONNELLE.

1. DE L'USAGE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

a. *Un modèle aimé d'une époque.*

La position particulière de Claire Monestès telle que nous l'avons entendue ne peut qu'avoir des conséquences pratiques d'ordre institutionnel, si elle est proposée à un groupe. Le passage de l'intuition spirituelle personnelle à l'institution, comme de la foi vive au dogme, est toujours un moment délicat. Appelons François Xavier à la rescousse.

Une chose est surprenante, chez la fondatrice des xavières, c'est qu'elle parle peu de saint François Xavier ! Baptisée à l'ombre de sa mort généreuse dans l'église Notre-Dame à Chambéry, elle s'imprégna de la dévotion au saint jésuite de la Mère Zaepffnel et plus généralement de la fin colonisatrice du 19ème siècle, rêva d'aller comme lui évangéliser les contrées lointaines, fut fidèle aux prières de la *Semaine de la Grâce*, et donna un jour son nom au groupe qu'elle avait rassemblé, non sans hésitation : le patronyme ne semble pas considéré comme définitivement fixé avant 1935.

Une fois de plus, ce nom n'est pas original. Plutôt que d'y voir un attrait fondateur spécifique et significatif, il est sage, ayant décompté les groupes qui le choisirent alors, d'y voir un goût partagé avec beaucoup, un effet de mode, porteur certes, mais commun. L'ardeur missionnaire du jésuite, ses qualités de compréhension des hommes, sa hardiesse de baptiseur, plurent à une époque où la colonisation battait son plein, et où, pris dans le corset du *Syllabus*, nombreux étaient ceux qui comprenaient qu'il faudrait ne pas en rester là, que le dialogue avec le monde était l'avenir du Christianisme, qu'il faudrait en quelque manière prendre la mer pour *mourir seul* peut-être *sur une terre*

étrangère, le *Ciel dans le coeur* – selon le mot prêté à François-Xavier –. Il fut un modèle utile, encourageant pour ceux qui étaient portés à créer du neuf. Les Filles de saint François Xavier en monde universitaire féminin naissant, les "xavières" de Lyon auprès des enfants pauvres des faubourgs à scolariser, les "xavieras" d'Espagne en mission lointaine, des groupes de laïcs qui eurent en commun de vouloir être missionnaires dans leur milieu, en sont parmi les nombreux témoins. Plutôt que de fécondité de saint François Xavier, il faudrait parler d'une coïncidence symbolique forte entre ce dont le personnage est investi et une époque : celle de la colonisation, des découvertes scientifiques et techniques, des sciences humaines, de l'enseignement pour tous. Des distances s'instauraient, que le temps et les kilomètres ne suffisaient plus à définir ni évaluer. A horizons nouveaux intrépidités nouvelles. On demanda à Xavier de vouloir bien en assumer le patronage.

Dépouillé de sa volonté propre parce que mort, il prit tout.

La mission est la spécificité des xavières *missionnaires du Christ Jésus*. Aux projets de Claire "*non déterminés d'avance*", François Xavier convient bien. Il risque. Mais il risque en homme, en frère : sur le bateau qui l'emmène pour une expédition sans retour, il joue aux cartes avec les matelots. Attentif aux mœurs et aux us et coutumes des peuples qu'il aborde, il essaye d'en prendre la couleur pour leur parler et être compris, et se fondre, au nom du Christ, au milieu d'eux pour y brandir la Croix. Il y annonce Dieu de façon incroyable, dans les mots de l'*autre* que lui-même ne comprend pas, quitte à faire quelques bévues. Il met de son côté les grands de ce monde, utilise tous les moyens du monde à sa disposition. Pauvre avec les pauvres, riches avec les riches, proche de ceux qui peuvent aider à sauver et de ceux qu'il veut sauver, il baptise après les avoir aimés au nom du Christ. Il trouve la consolation divine dans une vie errante pleine de dangers que seul le *mecum* du *Règne* justifie et comble dans la profonde solitude, si bien qu'il souhaite cette vie à ceux dont il déplore la misérable tranquillité dans les facultés de théologie occidentales.

Lorsqu'on connaît Claire Monestès, on ne s'étonne pas qu'elle ait aimé François Xavier.

Cela dit, il n'offre guère de modèle institutionnel convainquant. A moins qu'il n'offre le seul qui convienne au 20ème siècle commençant ?..

b. Un modèle d'obéissance à distance.

Au-delà de la piété qui porte à lui demander mille grâces, Claire trouve en lui un modèle de *mission obéissante* dans la distance, intéressant pour qui veut, en plein monde, servir le Christ *loin*, aller conquérir les infidèles avec le Seigneur du *Règne*, aborder leurs rivages et y planter sa tente. L'expérience de François Xavier permet de concevoir ensemble l'obéissance et la distance, de poser la fraternité religieuse au centre sans la confondre avec la conformité qui ne nie l'uniformité que pour mieux l'imposer, ou avec les prudences polies d'une mondanité qui n'est plus de mise, toutes attitudes pour lesquelles Claire n'a pas de mots trop lucidement critiques. Dans les *conférences du noviciat* de 1938 sur l'obéissance, elle exprime sa pensée à ce propos.

Le modèle institutionnel – au-delà même de l'adoption de la Règle de saint Ignace – est clairement la Compagnie de Jésus, à laquelle elle se réfère en tout, ne prétendant pas vivre autre chose. Nous avons dans son texte à la fois sa manière de comprendre la Compagnie – transmise par le Père Eymieu – et sa manière d'en transposer les grandes lignes à la Xavière. Lorsqu'elle parle de Constitutions, ce sont celles de la *Compagnie de Jésus* : les textes écrits pour spécifier la Xavière à des fins de reconnaissance canonique n'étant qu'un court appoint. Depuis Léon XIII, toute fondation nouvelle devait se référer à une Règle existante. Elle choisit celle de saint Ignace comme la chose la plus naturelle du monde.

L'obéissance en est le fondement. On peut la considérer, de même que la Croix entre Dieu, le monde, et l'Eglise, comme le point où se nouent ces réalités dans la vie concrète de la xavière. La *Croix* du Christ et l'*Obéissance* se recouvrent : la première fut reçue des mains du Père par Jésus "*qui apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance*", dit saint Paul, et le disciple ne saurait prendre un autre chemin dès lors qu'il est *en Lui*. Cela ne veut pas dire que l'obéissance doive être, par nature ou sentiment masochiste et pervers diffus, douloureuse. Claire est, après le long chemin qui dut passer par la nuit, joyeuse, consolée d'être avec le Christ dans la mission au *loin*, consolation du *Règne* exprimée par François Xavier. Mais elle ne le recherche plus pour elle-même. Plus encore, de même que le saint souhaita parfois en être libéré pour vaquer plus posément aux affaires du Seigneur, de même elle détourna les xavières de la

recherche de la consolation sentie qui n'est pas, plus que le désert aride du coeur, signe de Dieu : *"Après de Jésus, ne pas rechercher le repos mais la force qui se recueille pour s'accroître et se donner."* La consolation est, dit Ignace, toute augmentation de foi, d'espérance et de charité, et non toute augmentation du "sentiment" de... La mission veut que l'oraison soit relative à la charge missionnaire, selon l'obéissance, ce qu'en d'autres termes Claire appelle parfois faire le *Bon Plaisir de Dieu*, seule véritable consolation, car *accroissement de foi, d'espérance et de charité* dans leur réalité, et non dans leur impression subjective. Le sentiment n'est pas nécessaire. Le Père Eymieu, reprenant l'expression de saint François de Sales, insistait souvent pour faire remarquer la distinction entre *l'amour affectif* et *l'amour effectif*. L'amour de la xavière pour le Christ doit se soucier d'être effectif, souligne Claire.

L'obéissance libère les potentialités de l'individu, elle l'exprime vivement en quelques formules imagées :

*"C'est à vous de conduire votre machine. L'obéissance est le moteur.
L'obéissance trace le but à atteindre. A nous de faire notre chemin.
Entre le Christ et nous, le moins d'intermédiaires possible.
Grande foi, sinon on obéit bêtement au lieu d'obéir bellement. Avoir beaucoup de volonté, l'obéissance est une puissance.
Etre complètement détaché de sa réputation. Chacun a le droit de se plaindre de vous. Au supérieur de savoir discriminer.
Pas soldat, discipline militaire, mais coeur de femme.
Toujours en guerre quel que soit le poste.
Tous vos actes intérieurs se dérobent à l'obéissance. Certains conseils de perfection ne peuvent tomber sous le vœu. Donc, champ très vaste laissé à votre générosité de volontaire.
Seule affaire : nous tenir à la disposition de notre Roi : chien de chasse aux écoutes.
Examen : est-ce que votre allure est vive, ferme, brillante.
Quand on fait une fondation, il y a l'amour du risque humain. Divinement vous pouvez être saintes. Lancez-vous.
Aller au Christ tout droit, dans tous les domaines : Sciences, Lettres."*

Parce qu'elles ne peuvent se spécialiser sur le terrain social déjà occupé, parce qu'elle veulent être attentives à tous les besoins et être *lien* entre l'Eglise et ceux qui en sont loin, les xavières travaillent dans les champs missionnaires les plus variés et à distance les uns des autres : en principe, car en pratique, il faut le reconnaître, elles n'eurent guère l'occasion de se diversifier beaucoup ni de s'engager dans des lieux *frontières* du vivant de Claire. L'auraient-elles pu ? Ce n'est pas certain. Claire était en quelque sorte retenue par trois facteurs : son état de santé, les personnalités des jeunes xavières, et le fait qu'elle restait tributaire de modèles passés. Elle n'eut à sa disposition ni la langue ni les modèles qui lui auraient permis d'aborder plus franchement ce que l'expérience

et l'intuition spirituelle lui dictaient : un lieu de mission posé par principe aux frontières à et distance de l'Eglise rassemblée. Peut-être tint-elle trop à une rapide reconnaissance officielle. Mais c'était l'assurance d'une continuité, et son état de santé rendait la chose urgente.

Comme pour François Xavier et les premiers jésuites, dans le travail *loin* l'obéissance *de jugement* est la seule possible : elle consiste à se demander comment jugerait le supérieur s'il était à *ma* place, sachant qu'il n'y est pas. Il *n'y est pas* : la chose, évidente lorsque trois ans de courrier vous sépare de votre supérieur, l'est moins pour lui comme pour vous lorsqu'il est à quelques secondes de téléphone, quelques encâblures de T.G.V., et vit apparemment dans le même univers culturel. Les distances que les xavières s'apprennent à aborder. *vivant la vie de ceux qu'elles veulent sauver*, sont **culturelles**. Mais la proximité géographique contribue à les masquer, c'est un obstacle redoutable. Une double difficulté est prévisible dans la relation d'obéissance et la mission : que la supérieure croie connaître le monde culturel auquel elle envoie telle xavière (le connaissant par ouïe-dire), que la xavière attende que sa supérieure connaisse, comprenne et commande en connaissance de cause alors qu'elle est, dans cette *proximité-lointaine*, laissée à la même obéissance de jugement et à la même solitude que François Xavier. L'obéissance se vit dans une triangulation structurante, suppose l'exercice de la responsabilité, de la liberté de jugement, du discernement, de la décision, c'est-à-dire de la mise en oeuvre des étapes des *Exercices*. L'obéissance est-elle pour cela relâchée ? Non. Elle intègre plus que jamais la dimension de confiance, préjugé de bienveillance, de la supérieure à l'égard de celle qu'elle envoie, mandate, *autorise*, de l'envoyée à l'égard de la supérieure, c'est-à-dire en quelque sorte à l'égard de la grâce divine en soi-même (j'ai donc ce qu'il faut pour...), et à l'égard du monde culturel où elle est envoyée. La confiance étant faite et assumée par le jeu institutionnel, le seul mot qui convienne est celui qu'on attribue à Ignace : "*à vous de voir !*" Cela veut dire aussi que le milieu et la mission de l'autre ne m'appartiennent que pour autant que je les fais miens par l'intérêt et la prière, et non par mon avis incontournable à leur propos. Ce qui fait la communauté de mission, dit Claire, est l'obéissance, la référence de chacune à la supérieure. La mission est une dans sa source divine que celle-ci représente, non l'avis, les informations, le pouvoir. le terrain. La triangulation structurante qui garantit l'altérité et permet d'échapper au même, à soi-même hors la grâce, est sauve. Dans ce type d'obéissance, la cohésion du groupe est assurée par ce seul point, qui exclut par principe les revendications de ressemblance ou de *faire* voire de *sentir* commun autre que spirituel (avoir foi que l'autre reçoit de l'Esprit ce

que Dieu veut pour lui, que je ne sais pas). Les différences *culturelles* sont, de principe toujours, non seulement acquises, mais appelées à fructifier chacune selon son genre et sa grâce, ceux-ci fussent-ils opposés. L'obéissance est une attitude intérieure, l'attitude intérieure, qui fait participer à la vie trinitaire par le *Oui* de l'Esprit, que Claire formalise en *Voeu du Bon Plaisir* (dévotion commune à l'époque) qui fit office pour elle d'engagement religieux en 1921. Les membres de la Xavière ne feront pas les mêmes choses, ne penseront pas de la même façon, chacune vivra *comme elle aurait vécu dans le monde*, dit-elle. Le *comme* vise les modalités extérieures superficielles, pas ce qui les meut de l'intérieur : l'intention d'accomplir la volonté d'un *autre* (*Autre*). Ce point unit la xavière à la vie trinitaire : de ce point de vue, elles vivent toutes *comme* le Christ et en Lui. *Comme* et *dans* le monde sans être du monde, pour vivre *comme* et *dans* le Christ : il est fondamental pour l'avenir de la Xavière que ses membres voient que le premier "*comme*" les diversifie légitimement au sein de l'institut, et que le second les unit. Diversifiées dans le faire, mais unies dans l'être, c'est-à-dire dans l'intention du Christ du *Règne*.

"Dans la Compagnie, le groupement ne se fait pas par oeuvre commune, ils sont réunis entre eux par leur supérieur ; nous faisons un tout cohérent par l'obéissance.

Son unité : chacun, quel que soit son travail, travaille pour le même chef et pour la même cause ; ce n'est pas la chose en elle-même qui fait l'unité, c'est l'obéissance.

La variété des situations s'unifie dans le sentiment fraternel : un même chef, un même amour, un même but, un même travail, peu importe la manière.

Sans l'obéissance, plus de Compagnie. Jésus disparaîtrait comme capitaine et l'expédition serait dispersée."

Claire, cependant, tributaire des modèles qui l'avaient formée, bien qu'elle orientât la Xavière en ce sens, eut toutes les peines du monde à donner corps à cette réalité de l'obéissance distancée qui, Croix vécue dans le monde pour dire en Dieu l'Amour, se passe au coeur de l'individu. Nous le verrons dans les difficultés rencontrées lors de la tentative d'implantation à Lyon qui se solda par un échec : difficulté de fait à lâcher les rênes, à pratiquer ce qu'elle dit, à déléguer en informant sans se substituer aux responsables locaux ni aux xavières envoyées sur place. Le passé l'a rattrapée au présent, alors même qu'elle pose dans son "*hérésie du présent*" un modèle pour l'avenir. Claire Monestès eut du mal à obéir à Claire Monestès.

Pourtant, il était acquis que de nouveaux rivages attendaient la Xavière. "*Faites la brèche, le gros des troupes viendra derrière avec armes et bagages*". Sur ces rivages, elle "*prendra partout ce qu'il y a de dynamique*", s'appuiera sur

les *choses* du monde dans lesquelles le Créateur déjà travaille et attend le révélateur du visage humain contemporain du Christ. Il faudra à la Xavière, dépasser ce que fit Claire Monestès.

L'obéissance religieuse à la manière de François, impulsion missionnaire et communion à la Croix, elle la compare à celle du Christ dans l'*Eucharistie* ou au Jardin des Oliviers, y voit la dépendance de la volonté du Christ à l'*autre* volonté, la volonté divine dans la volonté humaine : "*la coïncidence ne suffit pas. Le Christ dans l'Eucharistie : dépendant d'une volonté.*" Et d'ajouter : "*le cheval et le Jockey ne font qu'un dans la course*", *Sint Unum* ! pour illustrer le lien de l'obéissance, dont la source et le lieu véritable sont en Dieu, au lieu où le don de la Croix rédemptrice espère le "contre-don" de la Résurrection et de la Pentecôte. Le *Sint Unum* de l'obéissance *autorise* les responsabilités, les diversités et les risques, se révèle comme une expression historique du *Sint Unum* prononcé par le Père sur le Fils et celui qu'Il appelle. L'obéissance apparaît, plus que le "*sacrement*" de l'amour trinitaire engendrant l'humanité à la vie filiale, comme l'effectuation, l'Acte divin par lequel l'Amour *est*, brèche trinitaire créatrice dans l'Histoire.

Par l'obéissance de jugement dans les *choses de ce monde*, Claire propose aux xavières de vivre *dans le Christ (in Christo)* leur vie religieuse, dans la mesure où elles la vivent *dans le monde*. Le monde apparaît comme le lieu et la matière du don réciproque de Dieu à Dieu en Dieu même, par l'Incarnation, moyennant la libre adhésion de chacun qui reçoit et rend *en un grand amour* les choses, ainsi devenues par lui louange christique, c'est-à-dire ce en quoi et par quoi le Christ, par l'oeuvre de l'Esprit donné aux hommes, se rend en tout amour au Père. *Toutes choses récapitulées dans le Christ* participent par la liberté de l'homme de la divinité du Christ.

En considérant cette position particulière qui fait rendre au monde la louange pour laquelle il est fait, peut-on, comme un certain nombre d'évêques l'ont suggéré au synode romain sur la vie religieuse, proposer que la consécration religieuse soit sacramentelle ? La question évidemment n'a pas effleuré Claire Monestès. Mais son expérience permet-elle de prendre position dans le débat ? Si on la regarde sous l'angle de la consécration individuelle, en quelque sorte comme dévotion privée, l'idée est compréhensible. Le sacrement est pour l'homme, la consécration est ici pour l'individu, quoi qu'il en soit de sa générosité oblatrice. Si on la considère sur l'horizon de l'Eglise et du monde, comme participation à la sacramentalité de l'Eglise *pour le monde*, brèche dans

l'Histoire du mystère trinitaire en lequel tous les autres sont inclus, elle ne peut être un sacrement : car en elle s'accomplit seulement de façon plus visible, comme figure, ce qui est de l'Eglise-*Sacrement* toute entière. Elle participe de la *sacramentalité de l'Eglise*. Elle est "sacrement de l'Eglise" pour les hommes, peut-être, pas sacrement individuellement reçu. Le problème n'est-il pas identique à celui que le Concile se posa à propos de Marie : serait-elle envisagée en soi, ou dans l'Eglise comme *figure* de l'Eglise ? On sait comment Vatican II résolut, après débats, cette question. Sans vouloir mettre Claire Monestès en prophète de Vatican II, on peut toutefois remarquer qu'elle préfère, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mettre Marie de son côté, *comme une amie*, c'est-à-dire du côté de l'Eglise plutôt que du côté de Dieu. Ce n'est pas sans rapport avec ce que nous disions plus haut à l'ombre d'une autorité psychanalytique : il y a, sous-jacent, les problèmes de bi-latéralité, d'identité, de bi-polarité homme/femme de l'humanité, expérience profonde contraignante certes, mais sans laquelle nul ne saurait connaître quoi que ce soit de Dieu, car créatures nous sommes, et nous restons : créature épouse, chante l'Ancien Testament en Sion, et chantent les mystiques. *Ton Epoux ce sera ton créateur* : c'est son fils.

Avec Marie, l'attitude de fond que recommande Claire, on n'en sera pas surpris, est l'humilité, selon ce *Troisième Degré d'Humilité* qui l'a hantée, toujours cherché jamais trouvé, où elle apprit du Christ que l'humanité est divine lorsque, renonçant à elle-même, elle accepte d'être *rien*, car, comme dit la prière *des Missions de Midi* : "*c'est en se donnant que l'on reçoit, c'est en s'oubliant soi-même que l'on se trouve soi-même, c'est en pardonnant que l'on obtient le pardon, c'est en mourant que l'on ressuscite à l'éternelle vie.*" L'humilité de l'obéissant façonne en lui la divinité du Fils, par l'Esprit.

Une des difficultés fut pour elle d'accéder à ce qu'inaugurerait sa propre expérience intérieure, qui dépassait ce que l'époque avait façonné en elle. L'autre difficulté fut les limites mises par l'Eglise à une obéissance qui pouvait, bride responsable sur le cou, aller galoper, Jockey/cheval unis, sur des plages où l'Eglise n'avait pas abordé, voire même refusait d'aborder jamais, en pleine crise moderniste. Il était trop tôt, malgré les formes missionnaires nouvelles et prometteuses de l'Action Catholique, pour que l'Eglise accepte facilement des formes dont aucun repère passé ne permettait d'assurer qu'il s'agissait de vie religieuse. Sous l'impulsion du Père Eymieu, *Notre-Dame du Travail* avait inauguré une forme souple adaptée aux conditions nouvelles de rupture entre Eglise et Etat, canoniquement reconnue en 1917. Les circonstances historiques

voulaient, en pleine guerre, que les religieux fussent encore relégués par-delà les frontières, sauf les combattants qui étaient *aux frontières*, comme Adélaïde de Cicé qui autrefois avait pu mettre en place une vie religieuse authentique bien que dans le monde, grâce aux persécutions de la Révolution et à l'intuition du Père de Clorivière. En période de crise, on est moins regardant. En 1935, tout est devenu différent. Evangéliser le milieu par le milieu, oui. *Aller* prendre la couleur d'un lieu et milieu autre, pour, du dedans, vivre par les autres et pour les autres parce qu'on vit par Dieu et pour Dieu, cela, quel nom, quelle forme, lui donner ? Comment l'admettre et le comprendre ? Comment même le formuler ?

Le Cénacle dut renoncer sur ordre de Pie XI, aux oeuvres populaires...

2. LES AXES DE LA VIE XAVIERE.

a. Mission et/ou vie communautaire.

Contemplatives et missionnaires. L'axe missionnaire de la vie des xavières tient dans la formule simple : *in Christo*, qui dit aussi le *lieu* intérieur où elle se tient. Reste à lui donner corps, et pour cela, à apprendre de Claire ce qu'il faut mettre sous ces mots. La définition du *lieu communautaire* en est bien sûr dépendante.

François Xavier eut la vie communautaire que l'on sait : des frères aimés à un an et demi de route maritime, par beau temps ; sur place, des recrues fragiles, et les collaborateurs que l'occasion divine mettait sur son chemin.

Les *Sociales*, avec qui Claire élaborait *Notre-Dame du Travail* dans les années qui suivirent la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, avaient voulu une vie religieuse souple où le statut d'*externe* était la norme. La forme communautaire que Claire connut à Plaisance était une communauté *prétexte*, l'Eglise l'exigeant pour la reconnaissance canonique – les Instituts Séculiers n'existaient pas –. Cela ne l'empêcha pas d'y souhaiter la présence eucharistique. Mais à l'évidence, les membres du groupe en fondation étaient tout sauf des moniales. Lorsqu'elle quitta *Notre-Dame du Travail* contre son gré, ce ne fut pas pour faire *autre chose*. Elle se maintint longtemps dans l'optique sinon d'y retourner comme elle en rêvait, du moins de vivre sa peine comme une collaboration spirituelle à cet institut qu'elle avait contribué à fonder, qu'elle aimait, et dont elle portait le souci novateur. Elle garda longtemps le sentiment de refaire la même chose à côté, reprit la formule *Amo Christum* qui évoquait la fondation des *Sociales*, appela sa communauté "*la petite famille*" de la même manière, etc. Si elle s'écarta du travail social, ce n'est pas pour avoir perçu d'autres besoins plus urgents ou fondamentaux, mais seulement pour ne pas occuper le terrain de ses "*soeurs tellement pleurées*". Elle revendique cependant la spécificité du *coeur* : celle de la charité qui, subjectivement, a fait défaut pour elle.

Les normes canoniques obligent à faire communauté. Claire y est liée comme *Notre-Dame du Travail*. Mais on ne peut sans forcer les sources tenir qu'elle voulut une vie communautaire plus dense que celle qu'elle avait choisie primitivement et regrettait, et encore moins y voir la raison de la fondation de la Xavière. Sur ce point encore, le mythe et l'histoire divergent quelque peu. Il importe de se demander pourquoi, c'est-à-dire à quel intérêt cette déformation

de la tradition a-t-elle obéi.

Elucider cette question revient à connaître et comprendre son origine, et à être libéré de sa part inconsciente. Sans qu'il s'agisse pour autant de revenir à un *avant* qui n'est plus de saison, cela permet, disons, *conversation*. Cela ré-expose à la lumière de l'Esprit les héritages et les choix, c'est-à-dire l'identité, l'appel, la responsabilité, la mission de la Xavière.

Au temps de la fondation, les impératifs communautaires restent légers et souples autour de l'axe de la vie des xavières : la *mission*. Si elles étaient tentées de se rassembler et s'entre-réconforter en oubliant l'extérieur du monde, leur petit nombre, le poids des tâches assumées, les empêchaient d'y céder. La vie s'organisait modelée par les *choses* : choses à faire, choses à dire, choses à comprendre, choses à vivre, toutes choses auxquelles faire chanter les louanges du Créateur. Mobilité et disponibilité furent les premières conditions requises. Pour les temps de reprise, la Pourraque offrait son espace, au moins entre 1926 et 1933, mise à distance courte et radicale.

Le modèle institutionnel fut la Compagnie de Jésus, non seulement pour la spiritualité mais pour l'organisation pratique. Claire ne prétendit jamais rien faire de différent sinon, ainsi qu'elle le dit à une amie, faire en sorte qu' "*Ignace ne fasse pas peur*". Elle adopta les Constitutions de la Compagnie, les comprit sous l'influence du Père Eymieu qui avait déjà inspiré les fondatrices de *Notre-Dame du Travail*, et voulut la vie communautaire selon le modèle qu'elle avait contribué à forger à Plaisance, où *communauté* ne signifie pas *être ensemble* mais *vouloir ensemble*. Léonie est à Paris quand elle-même est à Marseille, une autre à la Pourraque, deux autres encore à Lyon, deux en Corse. La petite communauté xavière est toujours éparpillée et en mouvement. Or, ce n'est pas à cause de son petit nombre : elles auraient pu tout aussi bien choisir de rester rassemblées. Elles ne cherchent pas à établir les modalités habituelles de la vie religieuse féminine mais à être "*missionnaires de toutes les missions*".

Pourtant, Claire manifeste une sorte d'hésitation *culturelle*. Deci delà, elle semble tentée par les apparences d'une *vraie* vie religieuse aux yeux de l'Eglise, dans un désir trop vif peut-être d'être reconnue par l'Eglise. D'où une certaine ambivalence pratique. La Xavière est *plus contemplative qu'active*, dit-elle, et quelques mots pourraient faire croire parfois qu'il est de son projet que les xavières sortent peu, elle semble hésiter sur les formes, se dit tentée "*de faire de l'inédit*", imagine un costume qu'elles ne portent pas et donne des noms de

religion qui tombent en désuétude avant d'avoir servi. Gisèle oublie le *Soeur Marie des Anges* dont la piété de sa jeunesse l'a affublée, Marie-Louise restée *Marie-Lou* part en camping, Marcelle vit seule au Maroc, élégante en tailleur bleu marine et chemisier clair, et Claire ne se soucie pas d'établir des modes monastiques pour la vie contemplative mais de la prière missionnaire : "*auprès de Jésus ne pas chercher le repos, mais la force qui se recueille pour s'accroître et se donner*". La propriété de la Pourraque elle-même ne s'habitue pas à son baptême en *Ermitage Montclair*. Claire tente bien, en somme, de ressembler aux autres fondatrices, l'idéal imaginaire du moi essaye bien de prendre le dessus, mais elle est *ailleurs* malgré elle. Contradiction ? Non. Mais naître est une affaire de longue haleine. Peu à peu, au contact des événements, la Xavière prend visage, s'affirme et s'extraît des tentations de restauration contemporaine. "*C'est un esprit qui vous rassemble*", dit Claire qui ne confond pas contemplation et vie monastique, fidèle à elle-même : "*Elle a besoin de vie apostolique*, avait dit d'elle le Père Eymieu, *ce qui ne l'empêche pas d'être contemplative*". Les absences et le chemin de fer semblent donc être la loi commune et ne gêner personne, certainement pas le sentiment fraternel. Saint François Xavier fut intensément frère bien qu'à jamais absent.

b. La prière de l'Eglise : Bréviaire ou Office au chœur ?

Les décisions pratiques suivent le principe de réalité : "*adaptions-nous perpétuellement au réel*". Le réel c'est, pourrait-on dire, le panorama de la contemplation de l'Incarnation dans les Exercices. Depuis la Trinité aimante, voir tous les hommes noirs et blancs, de toutes conditions, et leurs besoins, et Marie qui s'offre à la tâche divine d'engendrer le Christ parmi eux.

Le principe premier est la suite du Christ du *Règne*, dans la variété des hommes de tous pays et de toutes conditions, et les impératifs liés aux circonstances de la mission : en premier donc, non pas l'office chanté mais la mission et 8h. de sommeil. En conséquence, *il n'y a pas* d'Office chanté en commun sauf Complies le dimanche soir, dans la mesure où les xavières sont là. Ce qui ne veut pas dire que la prière de l'Eglise n'est pas assurée : chacune dit le Bréviaire, comme les jésuites. L'horaire et le rapport à cette prière commune sont personnalisés. Chaque jour, matin et soir, une brève formule de prière *maison* de couleur eucharistique, rassemble celles qui le peuvent à la chapelle : c'est l'affaire d'une récitation de trois minutes. En voici le texte :

Prière du matin :

Verbe incarné, Fils de Dieu et Fils de Marie, Christ Jésus, Tête du Corps Mystique, je Vous adore présent dans l'Eucharistie, où Vous daignez venir vous mettre à ma portée, à mon usage : je vous adore présent en moi par la grâce sanctifiante, qui est sur moi l'empreinte de votre vie divine pour m'assimiler à vous, ô amour de mon Christ !

R/ Coeur Sacré de Jésus, je crois à votre amour pour moi.

V/ Per Ipsum, cum Ipso, in Ipso, par vous, avec vous, en vous, j'adore la Trinité Sainte, offrant ainsi au Dieu infiniment adorable une adoration infinie, au Dieu infiniment bon une action de grâce infinie, au Dieu infiniment juste une réparation infinie, au Dieu infiniment riche une prière de valeur infinie.

R/ Gloria Patri, etc...

V/ Avec le Christ Prêtre et Hostie, je m'unis à toutes les Messes qui se célébreront en ce jour – Prêtre, j'offre l'Hostie sans tache à la Trinité Sainte, Hostie, je m'offre à mon prêtre comme une "humanité de surcroît" pour coopérer à sa tâche rédemptrice.

R/ Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.

V/ Daignez, ô Christ Jésus, garder tous les membres de cette petite famille bien unis à vous et entre eux, de manière à ce que, réalisant votre désir, ils soient "consommés dans l'unité".

R/ Ainsi soit-il.

V/ Puisse la Petite Famille tout entière être dans le Corps Mystique un organe très vivant, et ainsi très docile aux moindres désirs de la tête, afin de lui servir vraiment.

R/ Ainsi soit-il.

V/ Pour cela il faut que chaque cellule vive et fasse son métier. A moi de faire le mien, pour la Petite Famille, pour les âmes, pour le plus grand Christ, pour le Bon Dieu.

Et voici, ô mon Dieu, ma plus ardente prière : au nom de votre Christ, par-dessus tout et à quelque prix que ce soit, je vous demande de me garder aujourd'hui sans péché.

R/ Ainsi soit-il.

V/ Ce n'est point assez de ne point vous trahir, je veux vous aimer toujours davantage. Je veux aller jusqu'au bout de ma grâce et de ma liberté, afin de m'unir à mon Christ autant qu'il le souhaite de moi.

R/ Ainsi soit-il.

V/ Je me propose d'être bien fidèle à ma devise, à mes résolutions de retraite, à mon examen particulier. Je veux obéir promptement, totalement, allègrement, à toutes les consignes. Je veux aider les autres membres du Corps Mystique et les aimer in Christo Jesu, d'une charité patiente, agissante, constante, universelle.

R/ Ainsi soit-il.

V/ Je renouvelle mes vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance (ou mon désir de les faire), bien décidée à tenir ma parole envers vous, ô mon Christ, ô divin Epoux de mon âme, comme vous tenez, vous, toutes vos magnifiques promesses.

R/

V/ Daignez tirer de moi, ô Christ Jésus, dans votre Corps Mystique, le meilleur parti possible. Faites-moi voir et vouloir, ou du moins faire, tout ce que vous voulez que je fasse. Rapprochez de moi tout ce qui me rapprocherait de vous. Prenez-moi et donnez-moi toute à vous.

Je voudrais, en un mot, vivre de telle sorte que vous puissiez agréer, endosser, tous mes actes, tous mes sentiments, toutes mes pensées, comme le Verbe a pu prendre à son compte, regarder comme sienne, toute la vie du Christ.

R/ Ainsi soit-il.

V/ Mais vous savez ma faiblesse, aidez-moi. Sans vous je ne puis rien, nihil ; avec vous je puis tout, omnia. Je veux donc unir à une profonde humilité une confiance inconfusable.

R/ Coeur Sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous.

V/ J'ai confiance que vous allez tout à l'heure vous emparer de moi, m'assimiler davantage à vous par la Communion.

J'ai confiance que vous allez dans ma méditation préparer mon âme.

Ô mon Jésus, je vous aime.

R/ Je crois à mon amour pour vous. Marie ma Mère, aidez-moi à en faire la preuve. Mère de toutes grâces, priez pour nous.

Ce texte qui, par le langage, nous est aujourd'hui assez étranger, résume, à qui la connaît l'histoire et l'intuition de Claire. C'est une prière qui se veut pédagogique, c'est sa faiblesse. Mais on remarque qu'il cherche avant tout l'*amour effectif*, qui est le mode de l'union trinitaire.

L'*être ensemble* de la prière est d'abord spirituel par la fidélité à l'amour. Puis viennent l'oraison et la prière de l'Eglise qu'est le Bréviaire. Les xavières ne chantent pas celui-ci mais elles l'assument *ensemble*. Des systèmes souples sont imaginés : celle qui est prise à d'autres tâches n'est pas tenue à dire toutes les Heures, les autres suppléent. C'est banal. Plus original, plus drôle, un système de relai peut répartir la tâche sur plusieurs têtes : l'une dira Laudes, une autre Sexte ou None, une autre Vêpres et ainsi de suite, en cas de surcharge de travail ! La *communauté* assure ainsi *ensemble* la prière de l'Eglise. Pourtant Claire aime la musique, le chant, la liturgie, et fait faire aux xavières une formation en chant grégorien (la messe était encore chantée en grégorien et soigneusement célébrée). Mais le principe qui la guide n'est pas le principe de plaisir : comme elle a autrefois, écrit-elle dans son *Journal*, dû renoncer à la musique en entrant à *Notre-Dame du Travail*, et devenir plutôt qu'une organiste une *âme chantante* (par le renoncement !), elle renonce à l'agrément d'un Office régulièrement chanté - il l'est fort bien le dimanche - pour mettre son *plaisir* dans l'accomplissement de la mission, volonté divine entendue au *Règne*. Ta loi fait mon plaisir.

c. Questions pour aujourd'hui ?

Cette particularité concernant l'office marque un autre écart entre la tradition postérieurement transmise et la réalité de la fondation. Cet *écart*, important car gros de significations, mérite d'être examiné, et peut-être d'être mis en rapport avec l'écart que nous constatons sur la manière de définir la *vie communautaire*.

Claire n'est ni du côté des Bénédictines, qu'elle connaît, qui chantent le grand Office au chœur (le Bréviaire), ni du côté des nombreuses congrégations qui chantent un Office aménagé correspondant à leurs dévotions propres (Office de la Sainte Vierge, de saint Joseph, des Anges, des Morts, etc.) Proche de ce que vit *Notre-Dame du Travail*, elle détache sur ce point la Xavière du lot commun de l'institution religieuse.

Cela ne peut manquer de poser une question sur l'évolution de la pratique des xavières qui, aujourd'hui, chantent ordinairement ensemble l'Office matin et soir, non sans souplesse, mais cependant... Comment et pourquoi est-on passé du choix primitif à cette pratique ratifiée un jour par des Constitutions, et que faut-il penser de cette évolution ?

Essayons de poser quelques éléments de réflexion.

d. Proposition de quelques éléments de discernement pour aujourd'hui.

Une démarche est à suivre : poser les éléments de la question ; réfléchir en faisant entrer en jeu les diverses facultés ; soumettre dans l'oraison aux mouvements des esprits où l'on reconnaîtra les indications divines. Je ne ferai dans les lignes suivantes que poser des éléments pour les deux premiers termes de la démarche, le reste m'échappant, naturellement.

Il faut revenir tout d'abord à la question de la transmission dans l'Institut. Les faits initiaux paraissent simples : Anne-Marie Revertégat aimait le chant et la musique. Elle a raconté comment elle introduisit le chant de l'Office dans la vie xavière à l'insu de toutes : elle ouvrit les portes de la maison à une chorale liturgique de jeunes filles du quartier Mouffetard, et invita les jeunes xavières à y participer. Elles y prirent *goût* comme attendu. Lorsque l'idée de chanter l'Office fut lancée, cela vint tout seul. Il m'a semblé entendre chez Anne-Marie qui me le racontait à la fois la gaîté du bon tour qu'elle avait, finalement, joué - elle en riait encore - et la satisfaction d'avoir établi la Xavière dans la grande tradition de la vie religieuse. Marie-Louise Fanton seule aurait pu se récrier. Si elle l'a fait, les traces en sont pour lors inaccessibles, en archives. Il semble que ce choix n'ait jamais été posé, réfléchi, décidé à l'issue d'un discernement communautaire comme on aurait pu l'imaginer. Cela ne parut pas autrement

important. On peut sans doute y voir l'écho du désir d'Anne-Marie d'une *vraie vie religieuse* et de l'idée qu'elle en avait. Était-ce celle de Claire ? Rien n'est moins sûr, pour des questions d'histoire personnelle, d'éducation, d'âge : ayant quitté à vingt ans sa famille pour entrer à la Xavière quasiment inexistante, sur les conseils du Père Eymieu, après avoir pensé aux Franciscaines Missionnaires de Marie dont on sait qu'alors, leur vie quotidienne était très monastique, avec Adoration Perpétuelle et Office au chœur, Anne-Marie avait gardé peut-être quelque nostalgie. Sans doute faut-il ne pas tenir absolument pour rien son attrait postérieur pour Taizé dont la Règle ne quitta jamais sa table, et dont elle dit un jour : *"Quand j'ai rencontré Taizé, j'ai pensé : c'est cela que j'aurais voulu vivre."* Anne-Marie surtout n'avait ni connu les revers, ni lu, ni vécu, ce qui avait fait de Claire une personnalité énergique et novatrice. Elle parvenait à l'âge adulte à l'heure de la restauration, Claire y était parvenue à l'heure de la Séparation. Elle ne *pouvait pas* être au même endroit ni comprendre les choses de la même façon. Claire, prise entre un modèle *restaurateur* et un modèle plus *novateur* en rupture, ne vit peut-être pas la nostalgie "religieuse" d'Anne-Marie, ou décida de faire fond sur la solidité, la générosité, la profondeur de sa foi. Elle n'eut pas tort. Anne-Marie, dans des moments de retour sur le passé, se demande parfois : *"ai-je pris les bonnes décisions, quand j'étais supérieure ?"* comme des xavières en témoignent. Il reste certainement regrettable que Léonie Fabre, plus proche de Claire sur certains plans, sous ses dehors mal dégrossis, ne soit pas restée à ses côtés. Cela aurait été un facteur de rééquilibrage.

Léonie Fabre aurait pu modérer des effets de dérive, qu'elle vécut en tous cas ainsi, comme en témoigne sa tentative d'entraîner Anne Bonerandi à *continuer avec elle la Xavière de Claire*. Dérive. Le mot est-il trop fort ? Le choix d'une vie religieuse plus classique, qui retrouve des obligations de type monastique, a des conséquences pour la mission. Le choix de chanter l'Office, qui suppose une régularité et la présence d'un certain nombre de personnes, induit des choix concrets en termes d'horaires, de lieu, de temps, d'habitat, de constitution des communautés : c'est un style de vie, qui contribue à mettre l'horaire commun en tête des exigences de vie quotidienne, et génère quelque gêne si le rythme personnel de travail coïncide mal avec ce rythme d'ensemble. Que deviendra la *femme de chambre sur le Normandie* qu'imaginait Claire ? Le choix liturgique est en rapport étroit avec la manière de comprendre et de vivre la vie communautaire. La mission est-elle *ce qui reste possible* une fois la vie communautaire et liturgique assurée - c'est la manière classique de concevoir la *vie religieuse* qui réduit et oriente le champ missionnaire -, ou

l'axe mystique d'une vie dont le lieu est résolûment le monde et les choses du monde, la communauté et la prière assumée ensemble étant *au service* de la mission, la *vie religieuse* définie par le lien des vœux, en particulier, souligne Claire, l'Obéissance ? Question fondamentale qui rejoint le *faire* et l'*être*. S'il ne faut ni opposer, ni durcir, il reste que ce sont tout de même deux manières de concevoir la vie religieuse. Il y a derrière deux façons un peu différentes de spécifier la Xavière : ou bien elle le sera par des lieux de mission originaux, en plein monde, ce qui parut aux yeux de beaucoup la spécifier longtemps. C'est moins vrai aujourd'hui, pour deux raisons conjuguées : beaucoup d'instituts mènent aujourd'hui le même genre de vie et de mission, et la Xavière est investie en beaucoup d'endroits dans des tâches ecclésiales. Cela dit, le maintien de son identité dans des implications très différentes manifeste que précisément l'erreur serait de se laisser définir par le lieu de la mission. De tout cela, l'enjeu n'est pas sans importance. Examinons-le avec prudence et discernement, s'il plaît à Dieu.

Il n'est pas certain que l'effet de *rupture* avec des formes religieuses plus traditionnelles que nous voyons chez les premières xavières et *Notre-Dame du Travail* alors congrégation, rupture instauratrice d'un nouveau rapport au monde, doive se produire aujourd'hui par un retour aux catégories et modes de vie d'*avant*, fût-ce ceux de Claire ! Cela reviendrait à jouer finalement la restauration et, en revenant aux formes novatrices dans lesquelles elle s'est exprimée autrefois, à pratiquer en fait le retour au passé ! C'est donc à partir de la notion d'*axe* qu'il faudra plutôt réfléchir.

Un premier écueil dont il faut se garder pour ne pas s'y enfermer est, me semble-t-il, de poser l'*axe communautaire* au centre, en le confondant avec les modalités traditionnelles de vivre et prier ensemble venues de la vie monastique. La communauté est importante pour Claire, mais elle refuse clairement de lui donner une figure monastique. Une communauté peut s'organiser autour de plusieurs axes qui lui donneront des formes diverses : l'Office liturgique au choeur, la Mission, sont deux des axes possible. Ils ne sont pas contradictoires pour des religieuses dont la mission se déroule au sein des institutions de la congrégation – modèle le plus fréquent issu du 19ème siècle –, où l'entreprise qui organise le travail se confond avec le supérieur ou la congrégation et l'obéissance avec le travail. Le "*supérieur-patron*" est maître chez lui (comme dans les usines du 19ème siècle, lorsque le patron chrétien aménageait le temps de la prière) ; ils sont plus compliqués à agencer en cas de *mission* extérieure, loin, dans des univers différents non seulement quant au sens mais quant aux

exigences concrètes d'horaires, de distances, voire de culture, où l'entreprise pourtant médiatrice de la mission se soucie fort peu de s'adapter aux impératifs de la vie *privée* de ses employées. *Actrice*, imagine Claire un jour. Oui, mais comment l'actrice au travail de 19h 30 à 1 ou 2 h. du matin, levée à 10h., pourra-t-elle jamais participer à l'Office liturgique et comment vivra-t-elle (ou sera-t-elle vécue) si celui-ci est assimilé à l'exigence qui *fait la communauté* ? Aucune xavière ne sera jamais actrice ? Et infirmière, caissière, ou conductrice de métro, et, que sais-je, astronaute, ethnologue ? L'absence pour la mission sera-t-elle comprise comme l'exception, qui, en tant que telle, ne peut *durer* et contribue précisément à renforcer l'idée que ce n'est pas la norme. A partir de quels impératifs un lieu ou un milieu, même s'il a grand besoin du Christ et qu'il n'y ait *personne* pour l'y annoncer, s'il est *frontière*, sera-t-il malgré tout *interdit* aux xavières parce que l'horaire commun ne permet pas d'y aller travailler ? Ou, autre façon de poser la question, à partir de quand l'exception nécessaire deviendra-t-elle, sous la pression de la mission, la règle ? "*Les xavières ne seront rivées à aucune condition extérieure*" dit Claire. "*Âmes invincibles*, elle préféreront *plutôt succomber à la tâche que de perdre sa Gloire*". On retrouve dans une moindre mesure (moins visible) l'expérience de François Xavier, où l'obéissance est le mode d'union commune qui permet d'assumer la distance et le temps sans renoncer en rien à la fraternité. Mais la modernité, la distance invisible entre les êtres, les moyens de communication, et mille manières autres d'être participants à la vie du monde, complexifient les fidélités.

On voit dans cette question dont les éléments se gèrent au jour le jour, s'annoncer une tension paradoxale issue de choix posés autrefois, dans une contradiction qui ne fut pas vue, et que les temps à venir peuvent rendre très aigüe.

Au vu de la vocation missionnaire xavière selon Claire Monestès, ce serait une tentation que d'organiser le vécu communautaire en fonction du chant de l'Office. Un désaxement. Le voir comme un temps fort qui rassemble, rend l'*unité* sensible et contribue par là à la cohésion de la communauté, ne change rien au problème : c'est lui demander ce pour quoi il n'est pas fait, en attendre ce qui n'est qu'une conséquence, un fruit, mais ni le but ni le sens ecclésial : assurer ensemble la prière de l'Eglise. On ne peut pourtant opposer l'un à l'autre. Un des critères de discernement, dans le jeu entre le *même* et l'*autre*, pourrait être de voir ce qui peut davantage exprimer la *sortie de soi* que veut être la vie religieuse à la suite du Christ. La communauté n'est pas à

elle-même son propre but. Celle qui chercherait anxieusement à *se* construire n'aboutira qu'à se défaire. Ce qui la construit est toujours l'*ad extra*, comme altérité qui la rapporte à l'Autre, dans la tradition bénédictine par l'objectivité des rubriques de l'Office chanté au Choeur, dans la tradition ignatienne par l'objectivité de la tâche missionnaire. Office et mission jouent le même rôle, vocation ici et là relayée par l'obéissance et l'institution, dont on sait l'importance dans ces deux traditions. D'un côté la tradition bénédictine reçoit d'accomplir ce qui est demandé comme c'est demandé ; de l'autre la liberté responsable ignatienne de juger comme l'autre jugerait s'il était moi. Comme si j'étais le supérieur. Comme si j'étais le Christ qu'il représente afin qu'Il puisse, comme dit la prière du matin des xavières, "*endosser tous mes actes*".

Une autre tentation proche de la précédente serait, me semble-t-il, de demander à la prière liturgique l'*aide* dont la communauté serait le destinataire principal. Ne serait-ce pas détourner la prière comme la vie communautaire de leur but ? Le besoin des individus serait un argument spécieux, qui s'appuierait sur l'idée d'*ensemble* au moment même où il la dénierait. La prière de l'Eglise qu'assurent ensemble les religieux est une tâche - c'est pourquoi les psaumes les font entrer dans des sentiments qui ne sont pas les leurs -, ni béquille ni plaisir esthétique. L'esthétique est ascèse chez saint Benoît parce que l'office est une tâche qu'il faut remplir. La communauté, en tout état de cause, ou l'un ou l'autre de ses membres, ne trouvera *ce qu'il cherche*, comme dit Ignace ou Irénée, qu'à accorder sa volonté à la volonté de Dieu, sa vocation, ce que Claire appelle le *Bon Plaisir*, non à chercher son goût ou celui de l'autre selon un principe de plaisir qui sentirait la volonté propre baptisée en volonté de Dieu. Saint Ignace a la parade lorsqu'il demande de considérer que "le plus mauvais est pour moi". Ce qui *fait* communauté est que ses membres soient attentifs, dans la tâche commune du discernement et dans l'obéissance à sa vocation contrôlée par les supérieurs qu'elle s'est donnée, à ne pas errer à tous vents de doctrine ou de goûts successifs. C'est sans doute aujourd'hui un exercice particulièrement périlleux et difficile de garder l'*axe* en lequel consiste la vocation d'un institut. Pour la Xavière, selon Claire : "*missionnaire de toutes les missions, elle dépend du Fondement et du Règne*".

Faudrait-il pour autant que les xavières du 21ème siècle renoncent à dire l'Office en commun ? C'est une *autre* question. Sans me contredire. Plusieurs points sont en effet à examiner : l'évolution de l'institut, la fonction des divers pôles de sa vie par rapport à sa vocation fondamentale, les réponses possibles et souhaitables dans le monde contemporain.

Un premier point est qu'un institut évolue légitimement. Il ne cultive pas les archaïsmes mais les archétypes – et ce n'est pas la même chose – pour avancer : les archaïsmes, ce serait vivre précisément une attitude *restauratrice du passé* à laquelle la Xavière fondatrice préféra l'*hérésie du présent*, en revenant aux formes premières de façon systématique. Un des aspects de cette rupture fut de préférer en 1925 dire le Bréviaire comme la Compagnie de Jésus plutôt que de chanter l'Office au chœur comme les nombreuses congrégations que Claire connaissait. Cette *rupture* porte plutôt sur le type de vie religieuse et ses appuis que sur les décisions pratiques de sa vie quotidienne, **étant sauf l'axe fondamental** objectif.

Quelle est l'*hérésie du présent* qui la porte aujourd'hui aux *frontières* du monde et de l'Eglise d'une façon telle qu'elle vit... "*la vie des gens que nous voulons sauver, comprendre leur langage, leurs besoins*" : voilà la question. Il n'est pas exclu que ce puisse être de chanter l'Office au chœur si cela s'accorde avec cet axe fondamental : la mission dans le monde *loin* (qui pour Claire était le monde de la non-foi). Le monde *loin* dont nous nous serions approchées pourrait en avoir en quelque sorte besoin, tout est imaginable, cela peut varier d'un endroit du monde, d'un milieu à un autre, d'une culture à une autre. C'est sur ce point que la réflexion doit porter. De même que le sabbat n'est pas fait pour l'homme, l'office n'est pas fait *pour* les religieux, il est l'expression de la prière ecclésiale, ce qui est une autre chose. Si l'axe est, comme chez les bénédictins, d'assurer l'Office choral, la vie doit s'articuler autour. Si l'axe est la mission *loin*, dans les lieux et milieux les plus hétérogènes, la vie s'articulera autour de l'exigence missionnaire, et maintiendra ou non l'office chanté selon que cela permettra davantage, selon les termes du Fondement, d'atteindre avec ceux dont les xavières sont solidaires la fin pour laquelle *elles-avec-eux* sont créés. Au niveau d'une congrégation, la fin pour laquelle Dieu, en sa fondatrice, l'a créée, est en rapport avec le visage du Christ qu'il imprima en elle. Cela ne peut se décréter a priori et requiert un discernement spirituel collectif, en référence au projet initial, comme le montre l'expérience de la communauté primitive d'Ignace, et plus généralement de l'Eglise.

Claire, dans son contexte, ne pouvait envisager les grandes différences de culture et de sensibilité qui nous affectent soixante dix ans plus tard. La question ne se pose pas en termes liturgiques mais de discernement apostolique et d'obéissance à la François-Xavier : discernement des acteurs de la mission

sur le terrain ; discernement du supérieur qui n'envoie pas n'importe qui n'importe où. François Xavier envoya à Ignace quelques portraits robots, et s'il n'eut pas forcément ce qu'il demandait, il eut raison de le demander. Pour la cohésion communautaire, on reviendra au sens de la communauté ignatienne telle que l'entendait Claire Monestès : "*vous n'aurez pas le même point de vue*". Les *conversations* seront un exercice d'élargissement de l'amplitude de l'oreille, dont le monde contemporain demande qu'elle soit absolument prête à aimer sans conditions c'est-à-dire à entendre. C'est ainsi que la communauté sera (comme l'on aime à dire dans l'Eglise à une heure où cela fait difficulté) le premier lieu de mission. Elle est certainement le meilleur lieu pour savoir si nous comprenons la mission comme enseignement *mondain* de ce qu'il convient de faire ou de penser en miroir d'un milieu ou d'une idéologie dominants, ou le mouvement qui laisse l'étrange de l'autre arriver pour dire que l'Esprit chez lui aussi, attend que l'Eglise, Epouse et Mère, le reçoive et lui donne *Corps*.

Ensuite, viendra le temps de l'oraison.

3. L'IDENTITE XAVIERE DE CLAIRE MONESTES.

a. *Une théologie ?*

L'axe missionnaire de la congrégation fondée par Claire Monestès ne saurait être confondu avec l'expression d'un courant, fût-il théologique. Une expression théologique est un soutien provisoire et situé d'une vocation qui répond à un "*va*", un état de la réflexion ecclésiale qui coïncide avec l'intuition qui préside à la fondation : pour Claire, par exemple, le *Corps Mystique*. C'est l'inscription normale d'une intuition dans le temps qui la porte.

Il faudrait reprendre, avec le Père de LUBAC, l'histoire de l'expression *Corpus Mysticum*. Le développement et les déplacements de l'Hostie au Peuple de Dieu, trouve leur illustration dans le développement et les déplacements de la compréhension du mystère eucharistique par Claire sur la durée de sa vie. L'Eucharistie apparaît chez elle comme une ligne de fond qui s'exprime dans les thèmes successifs et divers qui furent ceux de l'Eglise au long de son histoire. La continuité de sa spiritualité eucharistique est assurée par le successif de ses approches du mystère, vécu comme événements personnel particulier, mais qui s'insère dans la spiritualité collective de son temps.

On pourrait de même, sur le panorama de l'histoire de l'institut depuis Claire, considérer le thème de l'Incarnation. Il faudrait prendre en compte des documents qui échappent au sujet de ce travail. Néanmoins, je pense qu'on verrait se croiser le thème de l'Incarnation avec celui de *corps eucharistique*, en des "lieux" différents selon les périodes : à *Bethléem* dans les années 1920, il passe par *Nazareth* dans les années 1950-1960, par *l'adaptation et les signes des temps* dans les années post-conciliaires, trouve le langage de *l'inculturation* dans les années 1980 comme bien des instituts apostoliques contemporains. Le *Corps Mystique*, mémoire faisant partie du capital symbolique, n'est plus une expression porteuse par laquelle on communie immédiatement à la pensée actuelle de l'Eglise. Non qu'il n'ait plus d'intérêt ni de réalité. Mais l'expression théologique a changé de fonction : elle date l'intérêt théologique de celui qui s'y réfère. La Xavière s'y réfère comme à un fondement, et a recours à d'autres expressions pour en dire la dynamique spirituelle et missionnaire que sa fondatrice y exprimait.

On verra, sous-jacents, le problème du rapport, toujours en rupture, de la théologie dite spirituelle et de l'expression dogmatique de la foi de l'Eglise. Expérience, rationalité. La conceptualisation dogmatique permet avec bonheur parfois, d'exprimer l'expérience - mais elle contribue aussi à la cadrer et parfois, parce qu'elle est revêtue d'autorité, à détourner l'intuition qui prétend s'y exprimer - ; mais elle court dessous, comme une eau vive. Lorsqu'en d'autres temps elle voudra se dire, il lui faudra d'autres mots que ceux qui l'ont primitivement exprimée et fixée, par la mémoire et l'usage qu'on en a fait, à des temps et des circonstances révolus. L'adéquation du langage fondateur à son temps n'est pas, sauf à être l'affleurement d'une mystique plus profonde, une promesse de longévité.

C'est pourquoi fixer la Xavière dans la théologie du *Corps Mystique* des années 1930 serait lâcher la proie pour l'ombre : paradoxalement la doctrine ainsi située (resterait à déterminer à quelle étape du cheminement de la fondatrice) serait l'ombre. L'appel que le recours heureux de Claire à cette doctrine, comme elle dit, veut signifier, est d'ordre spirituel : l'élan du *Règne* qui porte outre frontières les membres du Christ *Ad Amorem*, serait la proie. A chaque époque son expression théologique la plus appropriée ou la moins mauvaise : la vie religieuse n'illustre pas les courants théologiques, elle les précède, s'en sert, passe de l'un à l'autre. Il lui est cependant utile de ne pas les ignorer, cela lui permet de se situer par rapport à eux, de les relativiser, sans les confondre avec quelque piété fragile ou quelque discours passager. De

l'ordre de la praxis, elle les précède, les contourne, les détourne, s'y appuie au passage, mais ne s'y identifie pas ni ne s'y réduit. Il importe donc de situer le fondateur, ici Claire Monestès, dans l'époque et le courant qui l'a portée et où elle a trouvé la meilleure expression de son appel. Cette démarche garantit la possibilité de continuer de répondre au même appel, qui est spirituel, dans le discernement des esprits, et non une quelconque rationalisation. L'explicitation vient après et reste relative à l'expérience, en matière spirituelle.

Quoi qu'en dise Claire Monestès, la Xavière n'a pas pour vocation la théologie du *Corps Mystique*, qu'elle a trouvée après coup sur sa route (1927). Elle a pour vocation d'être, parce qu'intimement offerte au Christ – la vie religieuse et les vœux en sont les moyens de réalisation –, envoyée selon la dynamique trouvée dans les *Exercices spirituels de saint Ignace*, au monde éloigné de l'Eglise par les circonstances historiques et parfois le péché, que Dieu seul mesure et connaît. Enfermée dans la miséricorde avec tous, solidaire de tous, *loin* avec ceux qui sont loin, *proche* car au cœur de l'Eglise, elle peut, comme Marie, dire : *ils n'ont plus de vin* ; et comme les serviteurs *remplir d'eau ces jarres*. Entre le Christ et l'Eglise, prendre les humbles choses du monde, et obéir à l'Esprit en croyant qu'elles peuvent être, dans le Christ, le moyen de la joyeuse communion des hommes à Dieu. Le *vin des Noces*.

Les grandes fondations sont toujours de l'ordre du *faire*. On peut penser que si Claire, comme d'autres, suggère de s'intéresser plutôt à ce que *sont* les xavières qu'à ce qu'elles *font*, cela oriente en fait l'intérêt sur la traduction en termes d'un *faire* à géométrie variable de ce qui les fonde en Dieu. Car il n'est pas d'*être* qui ne se manifeste dans des *actes*, ainsi qu'on le *voit* en l'homme, et en Dieu même qui, au moins de notre point de vue humain, ne peut être connu que par la Création : les *choses*. La vocation de la xavière : être un *révéléateur* de Dieu, Le discerner et Le donner à voir, dans les lieux étrangers où l'on ne voyait pas, mettre au jour ce qui, du Christ, est fécond par l'Esprit dans les lieux et choses du monde à distance du sérail ecclésial. C'est pourquoi l'*être* se traduit chez elle volontiers par la *collaboration* avec d'autres, laïcs, leur confiant sans hésitation la présidence d'associations (Loi 1901) pour travailler à la croissance du Corps du Christ. Le *monde* est, figuré par l'Eglise, "épouse et mère" qui ne sait pas que le Fils, en lui, espère le jour.

Il revient à la Xavière, et à chacun de ses membres, d'éviter avec soin les écueils liturgiques et théologiques qui à son corps défendant pourraient détourner son service de l'objectif inscrit dans sa fondation, et la délover de la

Vie Trinitaire dans laquelle elle est, à sa manière propre, inscrite *in Christo*. Cela passe par un attentif travail de discernement.

N'y aurait-il donc pas de *théologie* à propos de vie religieuse ? Deuxième cause de non-lieu...

Il faut distinguer – immense banalité – un *courant théologique* auquel un institut pourrait s'identifier par l'histoire de ses débuts insuffisamment située, d'une part de la *théologie pratique* qui serait la spécification de son expérience, d'autre part de la *théologie de la vie religieuse*.

La Xavière a trouvé avec Claire Monestès la meilleure expression d'elle-même dans la théologie du *Corps Mystique du Christ* telle qu'elle était élaborée dans les années 1925-1930. Revenir à ces expressions permet d'enraciner une identité, et d'en faire varier ensuite l'expression. La formation religieuse en particulier, ne saurait se passer d'Histoire contemporaine et de théologie. Mais elle consiste à assurer et vérifier dans la vie concrète le *réflexe intérieur* qui fait communier à ce que Claire veut dire par "*travailler à la croissance du Corps Mystique*" et non à le formaliser (car la capacité de le faire reviendrait à trier même les sujets à l'entrée selon des critères que Claire dirait "mondains"). Ce sera un travail de *théologie pratique*, toujours de l'ordre d'une traduction, situé au carrefour – comme l'est, je crois, ce travail – entre une théologie plus spéculative et située, la praxis du monde contemporain, et le discernement de la prière individuellement et communautairement exercé. La théologie pratique de la vie religieuse est une responsabilité particulière, au carrefour de la fidélité amoureuse et de l'intelligence active, critique, appliquée : la fidélité étant le lieu du don gratuit reçu et rendu (*Ad Amorem*), et l'intelligence l'instrument qui, utilisé au mieux, rend toute gloire à Dieu, mais reste seconde, après la charité. Le lieu de la fidélité, l'objet de l'intelligence, sont cette *chose* particulière qu'est la congrégation. L'amour du Créateur pour le monde, dont il est toujours question dans une consécration religieuse, le requiert, il est identiquement amour venu de Dieu et retournant à Dieu, porté par le mouvement de l'Esprit qui imprime en chacun le Christ. La théologie pratique du religieux est, pour reprendre la métaphore culinaire de Claire Monestès, une attention à se faire *digeste*, c'est-à-dire à vivre et penser le mystère dans les mots familiers de l'autre qui attend Dieu parce que Dieu l'espère. La *fin* est qu'il se sache aimé, et connaisse son Créateur en se recevant et en se rendant à Celui qui l'aime : *in Christo*.

La théologie de la vie religieuse est au carrefour entre l'ecclésiologie, la Christologie, et la mystique. Je ne développerai pas davantage ce qui se trouve abondamment éparé dans les pages précédentes. L'expérience spirituelle et ecclésiale de Claire Monestès peut-elle être dite mystique ?

b. Une mystique ?

D'entrée de jeu, disons : oui, Claire Monestès est mystique. Il lui arrive quelque chose dont parlent les mystiques.

La mystique peut être définie comme un rapport au mystère de Dieu tel qu'Il meut passivement de l'intérieur celui qui en est l'objet, et lui fait poser les actes induits par l'Amour, dans une expérience souvent douloureuse et aimante d'être *altéré* au lieu même où il produit de la façon la plus personnelle quelque chose pour la vie du monde, qu'il ne sait pas, finalement. Le mystique est le sujet de Dieu et Dieu est Sujet en lui. Le mystique chrétien *éprouve en lui-même les sentiments qui furent dans le Christ Jésus*. Il apprend, de ce qu'il souffre, l'obéissance. Il fait l'étrange expérience, heureusement formulée par saint Jean de la Croix, qu'au fond du *rien*, il y a le *tout* lumineux de l'amour, qui est rien du monde, autre, absent, perte, croix, joie. La vie divine en soi.

De grands noms et de grandes oeuvres balisent la route chrétienne en matière de mystique. Saint Bernard, les Rhénans, les Docteurs du Carmel, saint Ignace, Surin, Madame Guyon. Tant d'autres. Ces noms évoquent la sainteté de la vie, mais plus encore une approche du divin où l'expérience semble déborder les limites de l'humain, ou plutôt faire franchir à l'humain ses propres limites. L'expérience toujours amoureuse, a son excès formalisé dans une écriture vive et parfois brillante chez plusieurs d'entre eux, en particulier les espagnols de la Renaissance. L'auteur évoque la manière dont il fut saisi passivement par Dieu en termes d'épousailles ou de transformation intime et d'union au Verbe.

Cela dit, il vaut mieux, pour l'écrire, s'appeler Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix que Claire Monestès.

Le *Journal* de Claire Monestès nous fait pénétrer, visiteurs non invités, au coeur de l'expérience spirituelle par laquelle elle vit et en vient à fonder. Mais face à la puissance d'écriture des auteurs mystiques patentés, elle ne fait pas le poids, semble-t-il. Serait-ce qu'elle n'est pas mystique ? Ou qu'elle ne sait pas le dire ? Ou qu'elle l'est autrement ? Elle n'a à sa disposition que le

langage plat, pieux, convenu, qui caractérise le début du siècle dans le domaine spirituel. D'une manière générale l'écriture du *Journal* n'a pas le brillant des nouvelles qu'elle écrit à fin de publication ou même des courriers. Si on la compare à ses contemporains jésuites comme les Pères Hanrion et Lhande, ou aux jeunes filles disparues prématurément, ou aux religieuses mortes en odeur de sainteté, dont elle lut plusieurs des Journaux spirituels publiés dans les années 1915-1925, elle *tient* bien cependant. Son *Journal*, indispensable pour atteindre la source qui informe sa vie, témoigne d'une vigueur spirituelle, d'un amour fidèle et obstiné. Peut-on aller jusqu'à parler de mystique ?

A la différence de saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, Claire ne prétend pas décrire un parcours mystique. Nous sommes devant autre chose de l'ordre du *flagrant délit*. Elle ne décrit pas, elle vit. Notre question sera donc non pas de savoir si elle *parle* des mêmes choses que les mystiques, mais s'il *se passe* pour elle ce dont ils parlent. Au jour le jour les joies, angoisses, remords, découvertes, humiliations, illuminations, qu'ils systématisent après coup par un travail d'analyse, de discernement et d'écriture, lui arrivent. Si elle interprète plus d'une fois son expérience à la lumière de leurs écrits, en particulier pour les docteurs du Carmel et sainte Marguerite Marie Alacoque, y cherche l'action de Dieu, *s' imagine* mystique en quelque sorte, cela ne suffit pas – bien au contraire – pour que nous le disions après elle. Il ne suffit pas qu'elle veuille s'attribuer leur expérience pour pouvoir affirmer qu'elle vit ce dont ils parlent. La référence est d'ailleurs parfois un peu forcée. On se prend à penser qu'elle *joue* la mystique, prix d'un secret narcissisme qui fait peser un doute non sur l'authenticité de sa parole, mais sur l'authenticité de la chose. Quoi qu'elle dise, son expérience n'est peut-être pas celle des mystiques auxquels elle se réfère. Pourquoi faudrait-il d'ailleurs qu'elle soit mystique, sinon par notre persuasion qu'il y a là un *plus*, que le Christ n'a pas demandé. Cela fait partie des choses non nécessaires, dont, dit la grande Thérèse, il est tout aussi bien de se passer.

Mais comment définir l'étrange vigueur qui perce toujours sous tous les plâtras qu'impose le langage convenu, cette douleur si vive qui ploie, crie, et aboutit on ne sait comment, par les rivages d'une mort intérieure, à la terre nouvelle d'un monde encore à naître. Que se passe-t-il chez cette femme ? Qu'est-ce qui fait sourdre la paix sous les peines avouées, les larmes, la croix, et la fait passer, aux alentours de 1920, à quarante ans, d'un amour poursuivi, voulu, prouvé, où elle *travaille* sur soi selon ce que Jean de la Croix décrit comme l'indispensable étape, à une passivité où elle commence par s'éprouver

elle-même comme une *épave*, rejetée, vaincue, meurtrière de Dieu en elle-même ? Et par quel chemin cela débouche-t-il sur ce qu'elle n'a pas aimé, n'a pas voulu, mais est sien comme le Christ est sien : la Xavière. Pourquoi, au-delà du tempérament familial, cette joie créative toujours prête à renaître ?

La question intéressante n'est donc pas de savoir, comme elle-même est tentée de se le demander, si des moments de son histoire spirituelle l'apparente à celle des mystiques. Mais a-t-elle servi Dieu selon Dieu. Là est la mystique : Claire fut-elle *agie par Dieu*, c'est-à-dire l'*Autre* faisait-il irruption dans sa vie de telle manière qu'elle le laisse agir dans le monde ? Là seulement on peut dire Dieu Sujet de l'Histoire, et fécond.

Les événements de cette vie valent ceux d'une autre. Ce n'est pas leur particularité qui est spirituellement intéressante, mais la façon dont elle les traverse, pécheresse sans doute, orgueilleuse et personnelle sûrement (c'est elle qui le dit), y faisant l'expérience concrète d'*Altérité* en soi, dans laquelle l'*Autre* s'offre comme Sujet dans le sujet, est passivement vécu, activement mis en oeuvre. Ce ne sont pas les *effets secondaires* qui font la mystique, mais la réalité de la présence divine qui se juge à ses *effets*. Cela veut dire que les traces de la passivité sous la grâce divine et de l'inhabitation de l'Esprit sont à chercher ailleurs que dans la perception subjective de Claire. Elle semble chercher des *effets paranormaux*, lorsqu'elle évoque sa "vision" eucharistique du Sacré-Coeur de Genève, se cherche parfois un visage de sainteté proche de ceux qu'elle connaît et qu'on lui donne comme suprêmement désirables. Ce n'est pas son meilleur côté. Les *effets* du Christ ressuscité sont, disent les *Exercices*, l'allégresse et la joie pour tant de gloire et de joie du Christ notre Seigneur.

La *mystique ignatienne* est une mystique d'action. Claire se livre à l'action la plus étourdissante. Mais *faire de la souffrance une oeuvre de joie* pourrait être le mot qui spécifie l'oeuvre qui s'accomplit en elle et l'apparente au Christ. Cela s'opère par les circonstances historiques de la rupture avec *Notre-Dame du Travail* (on ne peut la comprendre sans cela), et par ce qui lui naquit à son insu : la Xavière. Ce travail d'enfantement de soi pour Dieu coïncide, en raison sans doute d'une sensibilité vive et intuitive, avec le déploiement des *Exercices*, et, me semble-t-il sans vouloir forcer, les étapes difficiles du demi-siècle qu'elle traverse.

En disciple d'Ignace de Loyola, elle vit par la vie trinitaire, *déplacée* par

le mouvement divin vers le plus *loin* en restant le plus au coeur, *outre-frontières*, dans le monde pour être en Dieu, *rien* pour être solidaire du Christ *beau sur le visage laid* de l'homme humilié. *Femme* de la synthèse et de l'unité, contemplative en activité, épouse et mère comme Marie le fut, figure de l'Eglise, en rupture avec ce qui interdirait la naissance du *Corps Mystique du Christ* dans les lieux étrangers du monde où Il s'annonce demain, modeste, pauvre, limitée, pécheresse, oubliée de l'Histoire, inconnue de sa congrégation mais reconnue par l'expérience intuitive des siens : mystique ou pas, Claire Monestès offre une *mystique* pour l'humanité.

Avec elle, une voie s'ouvre pour que le monde soit compris comme le lieu normal de la vie religieuse. Participant de la sacramentalité de l'Eglise, celle-ci y discerne le Fils dans l'acte de l'engendrement éternel historiquement dit de l'Incarnation et à la Croix *loin*. Elle voit en la Croix, déposée comme un fardeau sur les épaules de l'homme humilié, ce qui fait de lui un nouveau *Christophore*. Elle lui offre comme à un frère d'être sans honte le *Corps* même de Celui qu'il porte. Claire est à elle seule une théologie pratique et mystique où mission et communion sont synonymes, selon une polysémie heureuse qui désigne la *mission du Fils* en Dieu, tout à la fois Acte créateur et rédempteur en l'Incarnation, et activité appliquée au concret des choses et des gens de Claire et des xavières ; où la communion trinitaire en Dieu a son lieu en la xavière qui se veut *à la disposition de l'Esprit Saint*. Indissociablement, Claire est en Dieu et dans le monde.

Liberté d'invention. Liberté d'amour. Liberté pour être humiliée en ce monde. Liberté pour, en se perdant, faire que le Christ rayonne jusqu'au coeur des choses créées. Liberté pour se recevoir de "*Dieu seul*", pour être *rien* où surgit le *Tout* de Dieu. Tel est le don laissé par cette femme. Laissé par Dieu. *Acte de Dieu*. "Contre-don" de Dieu en Dieu. Et flagrant délit d'effraction de l'*Autre*, dans l'Histoire, qui efface les frontières qui séparent, combat immense dans l'infinie petitesse des choses, des joies et des amertumes humaines, pour que le mur invisible qui sépare le monde du Christ soit vaincu, en Claire, dans l'Eglise, dans le monde, et que tout soit *récapitulé* dans le *Corps*, *naissance* attendue de l'homme à Dieu, et en lui de Dieu à Dieu.

La Xavière ne pourra, si elle laisse au dedans d'elle-même travailler le don que l'Esprit fit à Claire, qu'être le lieu et au lieu de la *rupture* qui, par fidélité au présent du monde en lequel Dieu agit, assume hier comme un fondement et s'offre à construire l'avenir introuvable, sauf à regarder et laisser

venir en soi, le Christ. Et elle verra venir ses frères, dont le visage, *laid* parfois, est la beauté de Dieu.

Mais à *vivre la vie religieuse comme elle aurait vécu si elle était restée dans le monde*, ne fait-elle pas partie d'un phénomène de société, qui annonce la fin de la vie religieuse ? C'est la question, sur fond de 2000 ans de Christianisme, que nous pourrions nous poser.

E. LA XAVIERE ET LA FIN DE LA VIE RELIGIEUSE.

1. HORIZON 2000 : CRISE DE LA VIE RELIGIEUSE ?

a. La "fin".

Le mot "*fin*" a deux significations. Paradoxalement, leur jeu dit quelque chose. La fin poursuivie peut en effet être accomplie dans la fin-disparition de ce ou celui qui l'a fait advenir. Faut-il, de la vie religieuse apostolique, le dire, lorsqu'à vues humaines statistiques ses formes connues semblent avoir, du moins en Europe occidentale aujourd'hui, peu d'avenir ? Et, question annexe, une forme telle que celle de la Xavière voulue par Claire Monestès, qui opère le retour au monde de ce qui s'est toujours annoncé comme un retrait du monde, en est-elle le signe avant-coureur ? Si la forme spécifique prend les formes du monde pour dire au monde l'Amour de Dieu, la vie religieuse dit bien qu'elle n'est qu'accomplissement du Baptême. Du même coup, sa spécificité ne s'efface-t-elle pas, au risque d'en voir la démarche se replier en acte de dévotion privé. L'institutionnalisation de ce qui ne manifeste pas de spécificité autre que de vouloir vivre l'Evangile "*comme vous auriez vécu si vous étiez restée dans le monde*" (mais le monde, elles y sont !) n'est pas sans poser un problème. Ce fut celui de la reconnaissance canonique des années trente. La forme proche de la vie ordinaire choisie par les xavières est depuis devenue celle de bien des congrégations dans laquelle la fin spécifique de chaque institut tend à se brouiller. Et lorsqu'une question de regroupement se pose, chaque sujet doit

précisément discerner s'il doit, quant à lui, choisir d'être rattaché à un institut qui, lors de sa fondation, a voulu la même *activité* (enseignante par exemple) – quitte d'ailleurs à ce qu'il y ait partiellement renoncé depuis – ou à un institut qui, aujourd'hui, a une sensibilité qu'en raison de son histoire personnelle il peut faire sienne. L'identité religieuse se repliera-t-elle dans un minimum de visibilité des formes telles que l'office, pour reprendre un point auquel nous avons fait allusion ? Mais l'on sait que des laïcs le disent fidèlement. Et les vœux ? me dira-t-on. Certainement. Mais quelle en sera la forme visible, la manifestation historique, repérable, lorsque le mode sur lequel ils sont vécus ne se différencie que peu de la vie commune. L'intention du cœur n'est pas chose aisément institutionnalisable. Enfin, l'Eglise met actuellement sous le même intitulé *consécration* les formes les plus diverses, réservant à l'avenir de dire ce qui s'affermira, ce qui a pour effet de mettre l'accent plutôt sur la démarche personnelle des sujets que sur les formes institutionnelles qui la portent.

Où situer la Xavière dans ce paysage ? Annonce-t-elle la fin de la forme congrégationniste du don privilégié de soi au Christ ? Assure-t-elle un *passage* à autre chose, sur fond de crise ? Dit-elle que la *fin* est accomplie de ce que depuis des siècles la vie religieuse voulait proclamer au monde : que Dieu est, en toutes choses de ce monde, "*amant et aimé*", en donnant pour rien les frontières dressées par des esprits trop peu évangélisés entre profane et sacré, science et foi, terre et Ciel, création et Créateur ? Est-elle une réconciliation sur le mode de l'*unité* telle que désormais les distinctions formelles sont transportées à l'intime des sujets dans les choix et la profondeur de la foi, et que cela tend à rendre caduque et à annoncer la fin de l'institution qui l'a portée ?

b. La crise contemporaine, Parole divine à entendre.

La *crise* est indéniable. Elle remplit les médias, fait le titre d'un film. Il y a là un fait indiscutable. Quelle qu'en soit la réalité objective, quelque chose de l'ordre d'une crise emplit la subjectivité de l'homme contemporain. Celle que traverse la vie religieuse s'inscrit à l'évidence sur ce fond de paysage.

En faisant un bref état de la question, je ne prétends pas apporter du neuf à une réflexion engagée par beaucoup. Je veux seulement situer le point

de vue à partir duquel il convient, me semble-t-il, de réfléchir aujourd'hui sur la vie religieuse que Claire Monestès a instituée, et l'avenir qu'elle ouvre sur l'horizon du troisième millénaire du Christianisme.

La *crise*, donc, fait trembler : les effectifs, par le jeu des décès, des départs, du tarissement du recrutement, s'effondrent, tandis que la moyenne d'âge s'élève. Des instituts religieux vivent une lente agonie. La disparition d'une congrégation sur trois en France depuis trente ans ne fit pas la Une des médias, pourtant le fait révèle d'importants changements de société. Lieu de nuit, de courage, de foi, où Dieu fait des choses admirables ; lieu de divines charités, dont celle d'entourer les vieillards simplement parce qu'ils sont hommes et frères. La vie religieuse est prophétique dans un monde qui use et jette ses instruments comme ses vieux. Pourtant, cette signification, pas plus que d'autres, n'est reçue. Bref, ça ne *parle plus*. Ou du moins, cela semble ne plus parler.

Dieu pourtant ne se tait pas dans cette forme de vie en société qu'est la vie religieuse, ni quant à l'expérience spirituelle, ni quant à l'Histoire, cette expérience collective. Mais il se passe quelque chose qui ne doit pas être sans signification, dans cette désaffection, qui m'invite à *entendre* l'aphasie ou l'incommunicabilité de la vie religieuse comme *parole*. Si Dieu travaille pour moi en toutes choses, Il travaille par l'apparente désertification. Je chercherai donc à entendre "*ce que l'Esprit dit aux Eglises*" dans le monde contemporain. Dieu crie à nos oreilles, c'est assourdissant. Qui traduira ?

Interpréter ce qui est contemporain est toujours difficile. On voit mieux 200 ans après. Mais comment traverser notre époque et ses questions sans, non seulement y être sensible, mais vouloir en être acteur ? Et comment l'être sans réfléchir ? Acteurs, nous le sommes. Autant l'être consciemment.

Poser la question en termes d'*avenir* de la vie religieuse présuppose une possibilité de réponse négative. Ce peut être à beaucoup insupportable. Il est pourtant évident qu'à moins d'une inversion de tendance que rien ne laisse prévoir, l'émiettement des instituts apostoliques issus de l'extraordinaire explosion du 19ème siècle continuera dans les pays industrialisés, et tous n'ont pas un avenir assuré dans le Tiers-Monde – où l'on peut penser que la foi est plus vive ou les besoins adaptés aux modèles exportés par les congrégations.

2. LES LIGNES DE FRACTURES DEPUIS 17 SIECLES.

On me pardonnera un voyage très rapide à travers l'Histoire. Repères.

a. Fracture de la paix constantinienne, début de la vie religieuse.

Je ne reprendrai pas l'étude de Jean-Claude GUY, à laquelle cependant je me réfère et renvoie le lecteur. J'en retiens l'immense mouvement qui court jusqu'à nous depuis 17 siècles, depuis que, la paix constantinienne étant acquise et la foi dans le Christ devenue religion impériale, des hommes sentirent la nécessité de se *poster* autrement, ailleurs, dans un *sur le qui-vive* prophétique, pour *manifeste*, *attester*, *annoncer* – selon Vatican II – quelque chose de l'absolue nouveauté du Christ. Nouveauté critique de ce qui se donne comme critère de référence, fût-ce l'Etat, la culture, la morale, les conventions sociales, l'Eglise, car ce qui se donne pour tel court le risque d'usurper la place de Dieu ; Jésus dit : "*Je ne viens pas de moi-même*". Or, il n'y a *rien* qui tienne devant la Face de Dieu, disent à l'envie les mystiques, il y a *Dieu seul*, dit Claire Monestès arrivée au bout d'elle-même parce qu'au bout du désespoir. La vie religieuse, ermites, cénobites, moines et mendiants confondus, a voulu, depuis le 4ème siècle, être le libre rappel évangélique de Dieu, la *mémoire évangélique* de l'Eglise, selon l'heureuse expression de J.-Cl. Guy. Dans cette *actualisation* du Christ par l'Esprit, toujours inventive, renaissante, fondatrice, brûlante, l'humanité chrétienne est, depuis dix sept siècles, féconde. Dans le cadre d'une théologie trinitaire, où les documents du Magistère la replacent heureusement, réfléchir sur la vie religieuse est croiser la Christologie et la Pneumatologie. A l'évidence, les formes nouvelles surgissent dans les lignes de fracture.

Un des accents de la vie religieuse les plus retenus – bien que, souligne J.Cl. Guy, ce puisse être à tort ou mal évalué – fut celui de la *séparation du monde*. Elle joua globalement de deux manières : par une séparation physique qui atteste, du fond d'un *désert* dont la nature géographique, sociologique, psychologique, importe fort peu, un *Dieu seul* absolu, à la mesure du *rien* qu'il requerrait ; et par l'affirmation dans le monde, appliqué aux besoins humains, de *l'amour qui n'est pas de ce monde*. La distance même entre ces deux modèles manifeste la nature de l'unité *prophétique* de la vie religieuse (dont les

Ordres Mendians furent une expression nouvelle forte), en rapportant à ce qu'ils ont de commun : pour l'un et l'autre, il s'agit de *dire Dieu en vivant du Christ*, épousant le mouvement qui le conduit à la montagne solitaire *et aux champs prêts pour la moisson*. La vie religieuse se pense et se reçoit du mystère de l'Incarnation. L'Esprit qui *pousse* l'homme à adopter ce genre de vie particulier, sous quelque mode que ce soit, cherche à donner *Corps au Christ*. La vie religieuse, en voulant être une visibilité du Christ, est un enfantement de l'Homme, à la fois icône du Christ et figure de l'Eglise.

b. Fracture de la Renaissance et nouveauté ignatienne.

Quelque chose de fondamental se produit au 16ème siècle avec Saint Ignace de Loyola, dont les *Exercices* sont la trace toujours opératoire. L'Amour qui n'est *pas du monde* vient prendre place *dans le monde*. On me dira qu'il n'y a là rien de bien nouveau ! Pourtant, avec Ignace, un déplacement considérable s'amorce, inéluctable, vers *le monde* comme le lieu de Dieu et de l'union à Dieu. La mystique qui, en quelque sorte, se retirait du corps pour s'unir à l'Esprit, rentre dans le corps, et cela au moment d'une rupture grave, divorce entre les Eglises, divorce entre la démarche scientifique et la démarche croyante. Avec Ignace et ses frères, le désert comme mise à distance qui affirme l'absolu de l'amour n'a plus d'espace géographique. Il passe à l'intérieur du sujet, non par la conservation autant que faire se peut des valeurs héritées du monachisme, comme le silence ou la régularité de vie ou l'office au choeur, mais par l'*intention droite* qui court dans les *Exercices* du Fondement aux Trois Degrés d'Humilité, et est un pivot des Constitutions de la Compagnie. Le désert, c'est le silence à soi, à l'esprit mondain *en soi-même*, pour écouter et accomplir – *obéir* dans la disponibilité totale de l'*indifférence* – ce qui glorifie Dieu davantage.

C'est pourquoi la contemplation ignatienne dépouillée du retour sur soi est la clef du monde comme lieu de Dieu. Elle est en toute activité ou passivité adhésion pratique au Fils qui *fait ce qu'Il voit faire au Père*. En cela consiste l'*extase* ignatienne : dans un *faire* avec le Christ, activité que l'obéissance sort, quoi qu'il en soit des goûts ou dégoûts du sujet, de la volonté propre. Aussi, la formation religieuse ignatienne ne se conçoit pas sans *expériences* où les études et l'hôpital sont sur le même pied. L'ascèse n'est jamais pour Ignace que la mise en condition du sujet, le fortifiant assouplissement de la volonté pour

se laisser agir par Dieu et *agir* Dieu. Individuellement comme socialement, selon la belle expression de D. Bertrand, il devient un "*corps pour l'Esprit*".

Cette intuition arrive donc au moment où l'Eglise, par la crispation d'un système incapable de sortir de soi sans croire y perdre son âme et Dieu même – le Dieu qu'un "surmoi" conceptuel avait peu à peu forgé – prenait ses distances par rapport à ce qui serait désormais, et pour longtemps, le signe du progrès de l'humanité et la clef de sa survie : la démarche scientifique et technique. Ce fut un décrochement dramatique dans lequel les *choses* du monde devinrent "profanes", dans la mesure où leur approche était condamnée à se déployer dans un espace hors-champ par rapport à la foi, mal défini, suspect, que leur assignait le Magistère. La rupture engendra des confusions durables. Le progrès de l'humanisation apparut comme devant s'accompagner d'une croissante profanisation du monde et de la mise à distance de la foi. Les conséquences n'ont cessé depuis d'entraver la pensée en dressant des interdits. La philosophie prit peu à peu son autonomie. Un des premiers peut-être à prendre, par une voie philosophique qu'il voulut profane précisément – c'est là son génie –, le problème à bras le corps, fut Blondel. Nous voyons mieux avec quatre siècles de recul ce que la prétention de l'Eglise avait de naïf, et comment cela entretint des confusions mortelles. L'Esprit fut peut-être plus compris comme le garant extrinsèque de la science divine du Magistère qu'il assiste que comme don et mouvement intérieur de recherche et de grâce. Ce fut à l'origine des crispations nombreuses qui marquèrent l'histoire des relations entre Science et Foi, ou plutôt scientifiques et croyants, qui culminent avec la crise moderniste à laquelle coïncide la vie de Claire Monestès. Cela explique l'effort apologétique de montrer que science et foi ne s'excluent pas, chez les catholiques sociaux, dont pour notre histoire le Père Eymieu. Par une stupéfiante inversion, les croyants ont voulu *sauver Dieu*. En sommes-nous tout à fait revenus ?

c. Voir Dieu dans les choses du monde : une triangulation fondatrice.

Je ferai appel à la structuration trine fondamentale du sujet, telle que Freud et la psychanalyse après lui l'ont mise en évidence.

Ignace indique le *corps* du monde comme le lieu de Dieu au moment où l'Eglise rejette comme athées les représentations du monde induites pas la

démarche scientifique. Il eut la grâce d'initier une démarche spirituelle à partir non du corps défini par sa *blessure* (je veux parler du poids déterminant de la culpabilité chez Luther) mais du corps défini par l'offrande eucharistique *avec* le Christ. La *chasteté* du chevalier Inigo est, rappelons-le, au départ du chemin qui s'avéra être, voyage intérieur achevé, celui des *Exercices* qu'il donna à autrui comme clef d'un *être au monde avec Dieu*.

Ignace de Loyola répare, dépasse, la redoutable rupture qu'introduisent les condamnations de l'Eglise entre l'Esprit et le Corps, la conscience et la foi, fracture ouverte entre l'obéissance et la pensée, l'amour et la responsabilité, entre soi et soi, entre Dieu et monde, au coeur de l'homme. "*Et pourtant, elle tourne !*" : Galilée est la typologie achevée de cette sorte de schizophrénie, et l'annonce amère que, quoi qu'on dise et quoi qu'on veuille, le monde en sa réalité charnelle aura tôt ou tard raison de l'interdit qui s'interpose désormais entre le catholique et les *choses du monde* : ne touche pas, ne mange pas, ne pense pas, ou, en tous cas, ne le *dit* pas.

L'*Ad Amorem* d'Ignace contourne presque gaiement l'interdit par une voie non pas intellectuelle mais spirituelle, en donnant *toutes* choses comme le lieu et la matière de la réciprocité de l'amour entre Dieu et l'homme. On comprend que l'Inquisition ait cherché à l'inquiéter. Mais personne, ni l'Eglise empêtrée dans ses évidences, ni Inigo, ne furent pleinement conscients des enjeux de l'expérience spirituelle fondatrice ignatienne. L'Esprit agit au-delà de ce que peut en percevoir, donc en maîtriser, la conscience humaine par laquelle il s'exprime.

Non que l'amour d'Inigo pour le Christ fût différent de celui d'Augustin ou de Benoît, Bruno, François ou Dominique. Mais l'amour qu'est l'*Esprit* au coeur de l'homme est vécu par des sujets dont la situation historique concrète appelle des réponses différentes pour être fidèles à l'*Unique*. Cette loi générale s'applique non seulement à l'Eglise comme corps institutionnel qui *dure* dans l'Histoire, mais aux Instituts qui eux aussi *durent* : cela fait apparaître que la condition pour durer est de *changer*. Ce changement, traductions successives de l'expérience spirituelle première adaptées à des circonstances nouvelles, est la véritable fidélité au don initial. C'est toute la Tradition. Il a donc fallu Augustin, Benoît, François, Ignace, et les autres pour exprimer le *charisme* de la vie religieuse au cours des siècles, successivement, et sans qu'une nouvelle

forme vienne jamais supplanter complètement les précédentes. De même la réponse à une même *vocation*, au même *amour infus* – pour utiliser les catégories de langage de la Mystique – requiert des choix concrets différents, voire opposés quant à leur expression, d'une époque à l'autre. Cela pose des questions difficiles. Comment déterminer la frontière entre le déploiement d'une fidélité inventive et une refondation, par exemple ?

Ignace de Loyola apporte la nouveauté d'un rapport positif au monde qui marque la triangulation : Dieu (Père-Origine) – Eglise (Mère) – Choses (créées dont le sens est ou non détenu et revendiqué par l'Eglise). Mais le mouvement de cette triangulation est chez lui une distinction vivante en vue de l'unité, ainsi qu'il le dit dans les *"Règles à observer pour avoir le sens vrai qui doit être le nôtre dans l'Eglise militante"* (n°352). Mais observons son insistance – qu'on oublie parfois – sur le double devoir : 1/ de ne pas parler de la conduite mauvaise de supérieurs ecclésiastiques devant les petites gens, 2/ d'en parler *"aux personnes qui peuvent y porter remède"*. Cet exemple dit bien que le religieux ignatien garde sa liberté de jugement. L'obéissance ne peut qu'être au service de l'Evangile dans une recherche commune de la réponse, jamais dans l'exécution aveugle si elle est compromission. Pour cela, Ignace appelle à la distinction entre *monde* et *mondanité*, qui naît du *Troisième Degré d'Humilité*. L'homme libre est d'abord libre de sa réputation et de la vaine gloire. C'est ce qui lui permet d'être acteur dans l'Eglise sans s'y fondre par une trop prudente indétermination fusionnelle. Claire Monestès dira aux jeunes xavières : *"faites mourir le monde en vous et puis allez-y !"*, les invitant à y *construire le Corps du Christ*.

Si bien que dans la triangulation dont nous avons parlé, Ignace ou Claire font porter le regard sur les choses du monde à partir de l'Eglise, en tant que membre de l'Eglise mis *in Christo* par l'Esprit. Que se passera-t-il lorsqu'il apparaîtra que tel ou tel dans l'Eglise porte sur les choses créées un regard faux ? Selon qu'on privilégie l'une ou l'autre des assertions d'Ignace – qui s'équilibrent –, on pensera meilleur de suivre les yeux fermés, sans introduire l'ombre d'une possible critique, quitte à tenir les positions intenable (Galilée), et on ne verra plus Dieu en *toutes* choses, soit on introduira les nuances de la responsabilité d'Ignace par des "représentations" (Teilhard). La position du sujet par rapport à l'Eglise dans cette triangulation n'est pas fusionnelle. Il en fait partie, mais dans la distance trouvée par la contemplation de Dieu qui agit

pour lui en toutes choses, et l'exercice de l'ascèse. La spiritualité ignatienne *dé*-fusionne l'homme d'avec l'instance matricielle que pourrait représenter l'Eglise (ou, dans l'Eglise, l'institut religieux et sa figure fondatrice) comme d'avec les choses du monde, *toutes choses*, y compris aussi l'Eglise. La spiritualité ignatienne est une maïeutique.

Pourquoi faire appel à ce modèle triangulaire ? Parce que l'Histoire nous montre qu'il dysfonctionne, et ce dysfonctionnement entraîne des pathologies. L'héritage spirituel ignatien a subi des avatars historiques. L'énergie spirituelle qu'il libérait fut transposée en piété, quand la quête d'expérience ascétique et mystique fut première. Du Père Surin au Père Gin hac, pour prendre, presque au hasard parmi tant d'autres, appui sur des figures, les forces spirituelles se sont tournées vers l'âme plutôt que vers le monde : force centripète, force centrifuge. C'est pourquoi on ne sera pas surpris de voir les jésuites, dans la période critique de la fin du 19ème siècle, confortés par l'expérience de la Contre-Réforme et le vœu d'obéissance au Pape, prendre des positions conservatrices et ultramontaines.

3. UNE NOUVELLE SITUATION DE FRACTURE.

a. La simultanéité.

Le problème des évolutions et des différences s'est déplacé. Ce qui était vrai, que nous assumions finalement, de l'évolution des choses dans l'épaisseur *verticale* du temps, le *successivement*, se présente dans l'épaisseur *horizontale*, la contemporanéité, l'écrasement de la distance, le télescopage de l'espace, du temps, des cultures. Par le simple fait de l'évolution des moyens de

communication depuis un siècle, tout est là en même temps. Les différences constitutives de la fidélité à la Tradition dans le déploiement d'une durée pluri-séculaire sont transportées, rassemblées tout à coup, sans que nous ayons eu le temps d'y penser, *dans* le corps social. Les sociétés en sont affectées à des degrés divers, aucune n'y échappera, l'Eglise y est particulièrement confrontée en raison de sa dimension universelle. Comment éviter l'implosion ? Les confrontations que cela suppose peuvent être atténuées ou différées par un effet de côte à côte dans le même corps social, phénomène favorisé par les différences induites par l'argent, en termes d'habitat, de goûts culturels, d'accès au savoir, qui contribuent à maintenir une distance de fait entre les hommes, à identifier et protéger les groupes et leurs territoires. Ceux qui présentent des différences majeures ne sont pas encore tous aux mêmes *endroits* ni sous le même toit. On comprend que le procès d'individualisation et les phénomènes de regroupements entre semblables (affectés de la *même* façon par un *même* intérêt, ainsi que le montre Gilles Lipovetski dans *L'ère du vide*) sont l'effet de ce télescopage inédit dans l'Histoire. La vie religieuse, qui rassemble des différences de plus en plus marquées au sein des instituts et des communautés, participera-t-elle à cet effet de regroupement entre semblables ou à ce défi de rassembler *in Christo* les plus dissemblables ? C'est le propre de l'Eglise.

Ce qui arrive au sein du corps social en général arrive, avec une acuité décuplée, au sein du corps social particulier qu'est un institut religieux. En son milieu il y a télescopage et distances, l'hétérogénéité qui affecte nos sociétés. Cela d'autant plus si ses membres émargent individuellement, par leur origine ou leur travail, à des univers de langage et de sens différents ou opposés. Les cadres institutionnels considérés comme garants des fidélités *religieuses* à Dieu explosent. Le contraire est impossible à moins de "schizophrénie" : le sujet ne peut impunément relever de deux mondes, au niveau des comportements, des convictions, des langages, sans être atteint dans son unité intérieure. Des solutions diverses s'offrent à lui pour échapper à la crise. Il peut, ayant réalisé plus ou moins sa propre unité en fabriquant une cohérence, soit l'imposer à autrui (si chacun fait ainsi, la fraternité fait place à la guerre), soit rejoindre ceux qui ont *actuellement* la même cohérence. On voit des cas où cela produit des agencements communautaires dont le principe n'est plus l'appel propre des congrégations, mais le *même* sentir de quelques religieuses de congrégation différentes qui mènent vie communautaire. On sait que cette association selon

le principe du "même" s'inscrit dans le provisoire : chacun changera forcément sous les impacts des évolutions imprévisibles du monde ; comment assurer qu'ils se retrouveront ensemble au même lieu demain ? Car, si les évolutions sont rapides, la vie est, elle, de plus en plus longue ! Chacun peut aussi chercher, plus profond, *par-dessous*, une source qui informe *toutes* les différences : une *Origine* fondatrice. Il ancrera ainsi, chacun pour soi-même, et ensemble, les manières diverses de voir et d'être au monde dans un principe d'unité *antérieur*, transcendant peut-être, immanent sans doute (il faudra s'entendre sur les mots), le même pour tous, espérant qu'à partir de ce lieu commun, qui devra être le plus universel possible, la diversité dans l'unité que nos prières universelles demandent avec constance pourra être vécue sans guerre, sans fuite, sans côte à côte mutique et sans schizophrénie. Ce *lieu commun*, comme l'eau en plein désert, est à chercher très profond. J'ai montré que pour Claire il est au lieu où se *croisent Dieu, le monde, le sujet* : la Croix.

On peut considérer à cette lumière, me semble-t-il, aussi bien l'intérêt pour les recherches généalogiques que la frénésie de retour sur leurs origines dont témoignent nombre d'Instituts depuis quelques années. Ayant tâté de la diversité divisante du monde, depuis la période de Vatican II en particulier qui terminait l'ère paisible des années 1960, ils reviennent en toute hâte avant que mort s'ensuive à une identité *commune* mythique, en amont.

Les risques en sont multiples.

b. Ad dispersionem.

La triangulation oedipienne est un modèle parmi d'autres possibles. Son intérêt, outre que les sciences humaines nous ont habitués à le voir constituant du sujet depuis Freud, est de faire apparaître, comme une loi profonde inscrite dans l'être humain, une structure trine. Père, Mère, Enfant, sont les figures. Dans ce jeu relationnel qui *édifie*, la distanciation progressive de l'instance maternelle est liée à l'intervention de l'instance paternelle. L'accès à l'altérité apparaît donc être d'un même mouvement la relation au Père et la relation aux choses, *indépendamment* de la relation à la Mère, "autorisé" ou non par elle. Ce détachement de la mère qui est sortie de la fusion et de la confusion, inaugure la liberté du sujet dans sa relation à la diversité des choses du monde. La relation de l'homme à Dieu et au monde n'est pas étrangère à cette loi

profonde. Nous garderons cette question présente à l'esprit en examinant les risques que présentent les retours aux figures fondatrices.

Le premier risque est de poser la figure fondatrice comme un modèle plutôt que comme une typologie et, en s'enthousiasmant de sa pensée et de ses oeuvres, de s'y identifier et de s'y fixer : on s'interdit ainsi, par une sorte de retour fusionnel à un modèle antérieur historiquement déterminé, la différence d'une réponse actuelle à *Dieu* dans le monde, qui serait la seule réelle fidélité à l'intention du fondateur en étant conditionnée par les besoins du monde d'aujourd'hui comme il l'a été par ceux du monde d'hier. C'est échapper à la responsabilité requise par la vocation même. La fidélité à la tradition instaurée hier consiste à inventer pour aujourd'hui, en assumant la responsabilité de réponses provisoires dans un monde en pleine évolution : responsabilité qui n'est jamais, souligne Lévinas, que la mienne. La fusion avec la mère (qui peut être la *Mère imaginaire* fondatrice) est mortifère, point n'est besoin d'être un psychanalyste avéré pour le comprendre. On ne vit pas par procuration imaginaire. Elle perturbe le rapport au père. J'entends parler aussi ici de Dieu et de l'Eglise.

Poser en ces termes la question du rapport de la conscience catholique à l'Eglise *Mère* et à Dieu *Origine*, fait apparaître à l'évidence que le sens *des choses du monde* ("profanes" et créées) ne saurait être détenu par quiconque de façon autoritaire et univoque, fût-ce par le Magistère, indépendamment de la façon dont l'homme contemporain, quel qu'il soit, entend l'*Origine* se dire à lui dans les choses du monde. Dieu, Eglise, choses : la triangulation est structurante. Le "*voir et glorifier Dieu en toutes choses*" qui prend en compte la diversité des choses du monde ne se comprend que dans l'Eglise entendue à la fois comme *Mère* et comme *Peuple* structuré hiérarchiquement, diversifié par les temps, les lieux et les cultures, donc multiple, ainsi que l'indique le concept d'Eglises locales. L'évolution de l'ecclésiologie de Vatican I à Vatican II est sur ce plan remarquable. J'en rappelle deux relais simplement pour mémoire : la réflexion sur l'*inculturation* du Père Arrupe et l'encyclique de Jean-Paul II passée trop inaperçue : *Redemptoris Missio*.

Quels déplacements, sur lesquels s'inscrivent les histoires particulières des instituts religieux ! Quelle gymnastique ! En cinquante ans il a fallu passer de l'idée que le Magistère ecclésiastique détient toute la vérité en matière de

religion, de science et d'humanité, l'immutabilité de cette vérité identifiée au Christ et garantie par son Esprit valant pour la suite des temps en termes fixés avant la Renaissance, à l'idée de la *juste autonomie* des choses du monde, de la *juste liberté de conscience* et de la liberté religieuse (*on peut dire que Claire Monestès était entre les deux modèles*). Le rapport indépendant et responsable de l'homme aux choses de ce monde s'est trouvé tout à coup libéré. Mais ces choses profanes avaient été mises depuis longtemps hors champ religieux. Tant et si bien qu'on peut se demander en quoi la foi qui voudrait s'y appliquer, en dehors des décisions morales individuelles et contingentes, peut informer l'intelligence sans empiéter abusivement d'une part sur le terrain de la juste autonomie du monde, d'autre part sur celui de la juste théologie. Et comment proposer à l'homme libre une intelligence chrétienne du monde dont on lui accorde qu'il peut la regarder comme une parmi d'autres ? Si le respect du rapport que l'homme établit librement avec l'Origine dans le contingent des choses ne condamne pas le chrétien à l'aphasie, il faut reconnaître que la voie est étroite et peut paraître subtile à nos contemporains. Comment la vie religieuse impliquée dans le monde, proche par nature des laïcs, et dont le sort est étroitement lié à l'Eglise, ne serait-elle pas une caisse de résonance privilégiée de ces considérables déplacements et des questions qui en ont surgi au moment même où par sa simple intégration aux modèles séculiers elle peut s'interroger sur la nature de sa spécificité dans le cadre de la vie baptismale ?

Mais la problématique change elle-même très vite. Depuis quelques années, une réflexion "théologique" en *free lance* se promène sur les ondes, indépendamment des Eglises, qu'il suffit de s'attarder près d'un transistor ou d'un poste de télévision pour entendre. Faut-il y voir le renouvellement ou la continuité de la *rumeur de Jésus* qu'entend le Père Joseph Moingt au début du Christianisme, qui déboucha plus tard sur les Conciles Christologiques ? Y a-t-il sur l'horizon quelque rencontre où l'humanité reconsidérera, toutes religions confondues, l'évènement et la signification du Christ, non seulement en Lui-même, mais dans et pour l'Histoire ?

"Où le Seigneur vous conduit-il que nous y allions ensemble ?" fait dire Léonie Fabre à Claire Monestès. Il se pourrait que cette question soit celle qu'il convient de poser à l'homme contemporain, où qu'il en soit de son chemin. Cet homme contemporain extraordinairement pluriel recueille dans la simultanéité d'*aujourd'hui* les strates successives d'*hier* et d'*avant-hier*. Suivre avec les

hommes le chemin de l'Esprit en eux est s'engager dans le multiple et les contradictions. La formule *ad dispersionem* ignatienne y trouve une actualité, dont le coût, en terme d'unité des sujets et d'unité des communautés, sera sans doute élevé. Les institutions religieuses y résisteront-elles et à quelles conditions, voilà une intéressante question.

c. Une problématique nouvelle pour la vie religieuse.

La vocation prophétique de la vie religieuse s'élabora dans un monde homogène occidental et méditerranéen. Jusqu'à la deuxième moitié du 20ème siècle qui marque la fin de la colonisation, la proposition de ce modèle culturel fut globalement confondue avec l'annonce évangélique. Les échecs qu'avaient été la rupture de 1054, puis la Réforme ou la querelle des rites, ne firent que souligner l'impossibilité chronique pour ce qui se pensait comme la seule expérience chrétienne possible de se laisser *altérer* par une autre culture ou forme de pensée. Ce fut sa force, et la condition de possibilité sans doute d'élaboration d'une pensée dogmatique. Le Concile de Trente devint le symbole du caractère inaltérable de l'expression catholique de la foi. Dieu, ayant traversé le feu de Newton, Copernic et Galilée, puis Darwin, Freud et Marx, fut sanglé à l'Europe, au Droit Romain, à la langue latine et à l'héritage grec. La Contre-Réforme contribua à couper la foi de ses sources scripturaires récemment offertes par l'imprimerie, et donner les définitions conceptuelles reprises par le catéchisme pour connaissance de Dieu, tout en saignant vaillamment les Vaudois, Protestants et autres mécréants, pour sa Gloire. Jeter la pierre serait manquer de sens historique et de lucidité sur soi. Il n'en est pas moins fondamental de voir, pour ce qui nous intéresse, que la vie religieuse porta, fixée dans ses formes institutionnelles, cette problématique jusqu'à nous (je suggère de se reporter aux cahiers d'école de Claire Monestès). Deux facteurs contribuent à favoriser cette continuité : le cadre institutionnel fort et l'absence de formation théologique solide, jusqu'à une période récente, dans la vie religieuse féminine, qui pendant longtemps ne permit pas aux religieuses une réflexion critique positive "*avec leur génie propre*", pour parler comme le Magistère. La crise française de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, conséquence lointaine de la Révolution, l'illustre fort bien. Demandons-nous si, plutôt que la vie religieuse ou la foi, ce ne sont pas ces modèles souterrains qui sont intuitivement refusés aujourd'hui.

d. Un laboratoire : la vie communautaire.

Le problème *concret* auquel la vie religieuse ne saurait échapper consiste en ce qu'une *même vocation* requiert désormais la *simultanéité* de modes d'être et de langages, de comportements, de convictions différents entre les membres d'une même communauté. La vie communautaire fait partie intégrante de la vie religieuse. Dans une époque "explosée", dit-on à l'envie, un monde sans homogénéité sociale ou culturelle, l'engagement personnel des sujets – dans la vie professionnelle profane ou ecclésiale – les rend solidaires de particularités qui peuvent être antinomiques : comment affronter ce défi de vivre ensemble avec ce que cela suppose de conversation et de confrontation ? Si l'individu ne veut pas être coupé en deux moitiés, une moitié côté codes de référence de la congrégation et une moitié côté monde tel que son travail professionnel ou sa formation l'en rend familier pour être familier de Dieu à l'oeuvre en ce monde, il lui faut inventer, pour soi et pour les autres, un *modus vivendi* qui s'ancre dans le mystère même de Dieu et se monnaie en une écoute dont le mot tolérance n'épuise pas l'exigence. Comme dans la Galilée des nations autrefois, le missionnaire n'a pas à apporter l'Esprit mais à reconnaître sa présence active dans et en dehors de l'Eglise pour lui faire humblement écho (l'Esprit reconnaît l'Esprit) et s'y laisser déplacer, indique *Redemptoris Missio*. Nous en sommes convaincus. Il en est de même à l'intérieur des communautés. Les différences de cette divine action en toutes choses doivent pouvoir être verbalisées dans les communautés pour y devenir source d'intelligibilité du monde et de Dieu, et lieu d'expérience spirituelle commune. Cela veut dire qu'elles ne seront pas *reprochées*. Là, tout se corse. C'est une question en forme de difficulté que rencontre aujourd'hui la vie religieuse communautaire, dont on peut penser qu'elle provoqua et provoquera de nombreuses sorties. Ce n'est pas à la vie consacrée que le sujet fait défection, mais à un unanimité qui a pour effet de prolonger un type de rapport au monde perçu comme irréel et caduque, dont les individus se trouvent être rendus solidaires par leurs vœux, vœux qui, par définition, les envoient en mission, c'est-à-dire *ailleurs*. L'altérité de Dieu au coeur de l'existence humaine n'a-t-elle pas comme symbole l'altérité du monde et de la manière dont les hommes tentent de le faire, de le comprendre, et d'y vivre ? La gymnastique ainsi rendue obligatoire devient insoutenable lorsque les difficultés de *conversation* s'expriment en revendication d'uniformité de pensée et de comportement. La contradiction inscrite dans les faits ne peut durer sans implosion. Les familles comme les communautés l'expérimentent.

Pour y faire face, il faudra des critères de discernement qui ne peuvent trouver leurs modèles dans la culture qui a conduit jusqu'à nous la vie religieuse, voire la vie chrétienne. Cela demandera de distinguer ce qui est de l'ordre de la culture de ce qui est du spirituel, et il y faut du temps. L'équivalent pourrait en être la distinction entre *théologique* et du *théologal*.

La vie religieuse devra savoir envoyer au charbon, et ne pas s'étonner que ses membres reviennent noirs. Dieu, sans doute, est noir, puisqu'il trouve sa figure dans le plus petit des frères.

En utilisant l'expression *Vie Consacrée*, le Synode romain de 1994 repris par le document promulgué par Jean-Paul II en avril 1996 élargit le champ en englobant des formes aussi différentes que la vie monastique, érémitique, apostolique, les Instituts Séculiers, les Vierges consacrées, des formes mixtes qui se cherchent. On était habitué à des distinctions plus serrées. Cet immense chapeau a l'avantage d'orienter le projecteur sur le mouvement intime d'amour et de consécration qui inclut l'homme dans la vie trinitaire *in Christo* par l'Esprit, en attachant moins d'importance au "faire", dont nul n'ignore qu'il se cherche. C'est bien le mystère fondamental qui s'exprime dans la vie consacrée. Il est utile de le rappeler aujourd'hui où une recherche d'identité périphérique a parfois fait perdre de vue le cœur des choses. La limite du propos est cependant qu'on voit mal où passe la distinction entre la vie consacrée ainsi définie et la vie baptismale ordinaire. Elle ne consiste en tous cas ni dans la manière de vivre, ni dans les tâches accomplies. Le célibat, c'est-à-dire la décision qui naît, essentielle, chez quelqu'un de ne pas se marier pour laisser se déployer en soi l'abandon à perte du *corps* et de l'*esprit* à l'Esprit du Fils, est certainement l'élément qui spécifie la vie consacrée. On parlera d'*Icône* ou, avec Claire Monestès de *Porte-Christ*, d'*hostie*, métaphores pour dire l'expérience indicible de ne pas être le Christ mais de Le porter en soi pour le monde en participant à son intime mystère trinitaire. Nous le voyons, nous le savons, l'expérimentons. Reste à le penser, dans la profanité des choses de ce monde.

La vie religieuse communautaire est-elle une culture ? Et comment y échapper à l'effet d'une culture dominante, quelle qu'elle soit ? Et quelle doit-elle être ? Trois questions qui ne se recouvrent pas totalement.

Tant que le religieux doit vivre au quotidien le mot de Pascal "*Vérité en-*

deçà des Pyrénées, erreur au-delà", en passant la frontière plusieurs fois par jour, identifiant malgré lui la vie religieuse à l'un des versants, quoi qu'on veuille et quoi qu'on dise, oui, la vie communautaire se présente comme une culture. C'est un ensemble de comportements et de manières de se rapporter à l'existence et au monde propre à ce groupe, fût-il immense, ensemble comme tel "imperméable" à quelqu'un qui relèverait d'une autre culture. La fréquence du passage de la frontière conduit à la relativisation de l'un et l'autre *pays*, de l'une et l'autre culture ou manière de voir. Le problème fondamental posé est dès lors celui de l'unité intérieure des sujets avant même celle des communautés. C'est aussi celui de l'envoi missionnaire dans des cultures simultanément diverses. Ni les sujets ni la communauté qu'ils forment ne peuvent vivre longtemps l'unité sur le mode de la *juxtaposition*. Le bilinguisme doit pouvoir devenir conversation. La question des entre-deux, c'est-à-dire ce qui se passe dans la relation entre les mondes en présence, est fondamentale. L'*entente* entre les membres du groupe (avec ce que l'éthymologie du mot évoque d'*oreille*) est appelée à devenir *écoute* de la source profonde présente au coeur des choses de ce monde auxquelles émergent les autres : l'Esprit. En jargon ignatien, on dira que l'*Ad Amorem* est au principe de l'unité ainsi comprise. Il l'est doublement : par le jeu d'une attention personnelle qui *voit* Dieu au coeur des choses ressaisies dans un don d'amour réciproque, écoute multiple relayée et articulée par le lien d'obéissance au supérieur qui fait la communauté ; et par l'unité qu'il crée avec le Christ : *Sint Unum*. L'absence de la mention du Christ dans cette ultime méditation des *Exercices* est notable et fut abondamment remarquée : il n'y a plus qu'indivise Majesté. Accès brutal de déisme ? Plus profondément, union mystique consommée dans le mouvement de recevoir et rendre, qui est le mouvement même du Fils qui n'a désormais d'autre lieu que moi, en Lui-même *et* tout à la fois en moi-même. Vie trinitaire. Où ? Je vous le donne en mille : *en toutes choses*. Là s'origine ce que le Père Arrupe appela *inculturation*.

La consolation définie par Ignace est augmentation de foi, d'espérance et de charité et non – on le croit parfois – subjectives douceurs. Etre *in Christo* pour Dieu, en tout et partout, fait sauter les barrières entre profane et sacré, entre Eglise et monde, pauvre et riche. Voir Dieu dans une humanité effacée, dit Claire Monestès, c'est *la fin de la question sociale* : remarque curieuse à laquelle elle ne s'attarde pas du reste. Oui, au sens où ce voir Dieu annonce la fin des distinctions où s'instaure une part de la question sociale. L'Esprit,

comme le pain de l'Eucharistie auquel ressemble la Xavière, appartient à tous également, annonçant ainsi la fin des différences injustes puisque, Esprit du Christ, il ne peut aboutir qu'à la reconnaissance de l'égalité de l'autre, de ses droits, de la nécessité de lui rendre justice en termes de logement, de travail, de salaire et de pain, par exemple. Dimension politique des vœux !

4. LE MONDE, AVENIR DE LA VIE RELIGIEUSE.

a. Dans le monde.

Comment le monde ne serait-il pas l'avenir de la vie religieuse ? Il est son lieu, en fût-elle séparée par de hauts murs. Elle n'est pas *in*-carnée – même si cette expression aberrante est loin d'être absente du discours religieux –, mais *chair* parce qu'humaine et historique. Si quelqu'un *s'incarne* dans le monde par elle, ce n'est pas le religieux, mais le Fils, par le don de l'Esprit. Le religieux participe indissociablement du Christ et du monde, l'un par l'autre, l'un pour l'autre. C'est constitutif de la vie religieuse.

On peut interpréter de mille manières la crise contemporaine. On peut même l'entendre à la lumière de la foi. Si le vœu de l'Esprit qui appelle est bien de donner Corps historique au Christ, il est naturel que tout ce qui ne l'accomplit plus *aujourd'hui* meure de soi-même. Cela ne juge en rien la valeur des personnes, ni des institutions, ni des fondateurs. Cela juge la faculté de répondre *aujourd'hui en vue de demain* à l'Amour dans des formes qui l'expriment adéquatement à un monde en mouvement passablement déraciné, instable, déboussolé. Où est le Nord, dites-moi, où est le Nord ?

Un genre de vie religieuse résiste semble-t-il assez bien à la tourmente statistique : la vie monastique, qui a vu son recrutement se renouveler, et de nouveaux instituts naître depuis le Concile. Sa fonction de rappel de *Dieu seul*, fondamentale pour l'Eglise et nécessaire pour le monde, est remplie. Elle la rend éclatante, visible, tonitruante, par la radicalité même de ses formes. Le cri à entendre, ici, le cri de Dieu, est clair : *Je suis* ! Il se peut qu'au niveau individuel cela signifie des impossibilités culturelles et psychologiques de faire le passage à l'*altérité* multiple du monde, ou la continuation aveugle et obstinée de modèles culturels qui, selon les milieux, perdurent plus ou moins. Cela peut

donc réserver des éveils individuels difficiles sous la poussée de la maturité, du temps, des événements. Mais cela ne change rien à la chose : *Yahwé* est rappelé, et qui dira que le 21ème siècle à nos portes n'en a pas besoin ?

Les choses sont moins assurées pour ce *Corps pour l'Esprit* qu'est destiné à devenir le monde. Teilhard en eut comme une vision, exprimée dans *La Messe sur le Monde*. Il était trop tôt pour qu'il ne soit pas désavoué, et celui qui eut peut-être le *sensus théologicus* (pas le *discursus*) le plus vif du siècle fut rangé par côté. Pierre Teilhard de Chardin est en purgatoire.

En 1912, il écrivit à Claire Monestès pour lui indiquer une bibliographie en paléontologie. Elle devait fournir au Père Eymieu, pour son livre *Les croyants devant la science*", quelques exemples précis en la matière. Ils se rencontrèrent. Teilhard la conseilla pour qu'elle ne s'égare pas dans les lectures inutiles, étant donné le propos apologétique. L'idée ne leur vint pas de parler ensemble de leur rapport respectif au monde, ils s'en tinrent là. Ni l'un ni l'autre ne pensait alors avoir quelque chose à dire de plus.

b. Une mystique pour habiter le monde en Dieu.

Pour que le monde devienne un Corps pour l'Esprit, il faut être, dans l'unité personnelle et communautaire gagnée jour après jour, pleinement du Christ et pleinement du monde. C'est là "réconcilier", en étant en soi-même le lieu de symbolisation au sens éthymologique du terme, qui, si elle fut brisée par bévues et courtes vues, esprit de domination mondaine et péché ecclésial, n'en est pas moins inscrite dans les *choses créées*. Sans doute est-ce en ce sens premier, intérieur, qu'il faut entendre l'intention exprimée aujourd'hui par les xavières en termes de *Réconciliation*. Mais de moment en moment il faut en examiner les conditions concrètes, sans croire l'avoir accomplie parce qu'on l'aurait comprise. La question à se poser est celle de l'expérience spirituelle qui sous-tend et informe cette manière heureuse d'être au monde *et* à Dieu, de l'être ensemble parce qu'on l'est individuellement *in Christo*.

b. L'expérience spirituelle fondatrice de Claire Monestès.

Où chercher une typologie, sinon là où elle se propose comme telle : dans la fondatrice ?

Nous ne pouvons dissocier le *Journal* et les évènements biographiques qui le sous-tendent, dans cette recherche. Claire Monestès va à Dieu par des chocs successifs imprévus, même si sa personnalité les induit parfois. Son expérience spirituelle est d'être stimulée et anéantie, dans sa relation à Dieu, par les évènements qui l'altèrent, traces d'un *autre* dont elle ne sait dire si c'est le Seigneur ou l'Ennemi. Avant qu'elle puisse *voir Dieu en toutes choses*, on peut dire que "Dieu lui arrive par toutes choses", de nuit, et de telle manière qu'elle ne Le trouve plus en rien, précisément. Souvent, elle eût préféré qu'il en fût autrement. Lorsque Dieu arrive ainsi, c'est comme déguisé en chose, dont le goût est d'abord amer. Le prophète Elie en est témoin, on ne L'aperçoit que de dos, et le livre avalé a d'abord goût de fiel : avant que de miel. Le dos des choses est la face de Dieu... parfois. Comment l'affirmer ? Il y faut un travail de discernement. Plus encore, comme pour Moïse à qui Dieu authentifie son appel, il lui faut un avenir que le sujet ne maîtrise pas et ne peut que "croire".

Claire est livrée au monde comme elle est livrée à Dieu.

Un point d'aboutissement et de départ peut être situé en 1920, dans la vie de Claire Monestès, à la retraite qu'elle conclut par ces mots : "*Dieu seul*". Ce "Dieu seul" n'a rien d'extrêmement original : quel spirituel ne le dit-il pas un jour ? Ce qui m'intéresse n'est pas qu'elle le dise, mais la façon dont il lui monte aux lèvres.

Il manifeste un aboutissement en forme de désert, de crise, d'échec. Et l'amour. Là échouent, aux deux sens du terme, les éléments constitutifs de l'expérience humaine et spirituelle antérieure : l'éducation bourgeoise de la fin du 19ème siècle, l'épreuve de la ruine paternelle et la perte d'identité sociale, l'engagement dans le catholicisme social - syndicats, écriture, apologétique - la création de Notre-Dame du Travail, forme de vie religieuse renouvelée, avec les Sociales. Toute cette construction culturelle et spirituelle typée catholique sociale du début du 20ème siècle échoue sur la grève de 1920. Ou plutôt elle sombre, sans avenir apparent possible : trop vieille pour entrer où que ce soit, sans travail, sans logement, coupée de ses relations et de son savoir-faire antérieurs, Claire Monestès peut faire une lourde perte d'identité, tandis que plane sur l'amour qu'elle a voué au Christ le plus tenaillant des doutes : l'aimer *contre* Sa volonté. L'expérience est celle d'une mort intime profonde, du "rien"

Une *épave*, dit-elle. De 1918 à 1920, elle se bat, s'accroche, s'étourdit en cherchant quelque vocation de substitution, comme les "*Samuels*", et puis, rien. En 1920, elle s'abandonne à l'écroulement, acceptant d'être rien et que ce rien glorifie Dieu.

c. Voir toutes choses en Dieu.

Tout le problème de Claire, pendant des années, en particulier de 1917 à 1925, est d'accommoder son regard aux *choses* de sa vie pour y interpréter la volonté, la présence, l'amour de Dieu. Et ces choses la réduisent à n'être rien.

Tout le problème contemporain pourrait être d'accommoder le regard aux *choses* dont le jour nouveau ne permet pas d'affirmer d'emblée la volonté, la présence, l'amour de Dieu. Parce qu'elles sont dites profanes ou si scandaleuses à l'esprit que depuis les camps d'extermination personne ne peut tout à fait revenir aux certitudes d'avant sans qu'un doute absolu plane et finalement entraîne la confiance à la mort. Problèmes de justice sociale ou de santé, de survie d'une partie de l'humanité, de décisions éthiques de telle nature que l'avenir même de l'homme est engagé dans des décisions dont chacun sait qu'il ne sait pas si ce sont les bonnes. Argent qui règne, fait les politiques, argent roi, dieu. Tout vacille. Et les jeunes générations, dans des proportions si considérables que nul peut-être n'ose les regarder en face, usent du temps à se perdre, inertes, entre chômage, drogue et sida. Le sexe ensoleillé de nos publicités ne suffit pas à effacer l'impression de désastre infini. La vie religieuse est *dans* ces choses du monde. Elle en vient. Elle y habite. Elle y va. Elle en est. Elle veille à ce travail d'enfantement du *Fils* dans les douleurs du monde.

A l'évidence les réponses d'hier sur lesquelles se sont bâties la plupart des instituts apostoliques du 19^{ème} siècle, seul modèle à notre disposition car encore massivement présent, ne sont plus adéquates. Celles que la Xavière elle-même, avec ou malgré Claire, a épousées, héritières du passé, ne sont plus adéquates. Les choses du monde sont bien le lieu de la vie religieuse, mais un immense abîme semble s'être creusé. Il nous faut de nouveau franchir le pont. Etre chez nous chez eux, pour qu'ils soient chez eux chez nous. Manifester, attester, annoncer, dans leur langue devenue nôtre, dans le charbon qui nous a

noircis, car le *Christ n'avait pas honte d'avoir des pauvres pour amis*. On en a évoqué les conséquences institutionnelles inévitables.

Il faut de nouveau inventer. Les xavières en seront-elles ? Il y a dans le trésor du placard de quoi marcher à la suite du Christ du Règne, dans la plus grande liberté, la plus grande obéissance, la plus grande joie. Plus qu'une question d'adaptation au monde c'est une mystique, où le monde en nos mains ne soit rien d'autre que le don reçu et offert de l'Amour même de Dieu en Dieu même. Où le monde en nos mains, travaillé et construit, ne sera rien d'autre que la matière qui fait l'Eglise Sacrement du Christ, Corps toujours inachevé, Sion, ma Mère. En qui *tout* homme est né.

La sorte de *nuit mystique* dans laquelle la Terre, dirait-on, est engagée, a son écho lucide, croyant même si la foi dont il est question ne peut voir, dans l'adhésion totale des vœux. Se laisser *être rien* parce que ne voyant rien que la nuit, pourrait être la première tâche fraternelle, l'*avec* Jésus crucifié pour être l'*avec* l'homme des douleurs contemporain. Le *Mecum* du Règne guide ici jusqu'au troisième degré d'humilité, non pas rêvé, mais péniblement porté, qui porte les pas de l'homme de foi, sans qu'il sache comment, de la Passion à la Résurrection. *Et la nuit devient lumière autour de moi*, dit le psaume.

L'apprendre de Claire Monestès n'est pas perdre son temps, disait le Père Eymieu à Anne-Marie Revertégat. En elle la souffrance qui est celle de l'homme contemporain, souffrance d'être rejeté, par les Etats meurtriers, les sociétés, la famille, le travail, et de croire l'être de Dieu même, souffrance d'être *comme une chose qu'on jette, un mort qu'on oublie*, expérience intime fondatrice trouve en la Croix le centre des choses et de tout amour. Et cela devient, dit-elle, *oeuvre de joie*.

Telle est, me semble-t-il, l'oeuvre proposée aux xavières, qui ne peut qu'être reçue de Dieu, car en Lui aussi est la *force pour se donner*. La vie religieuse ? Un lieu intérieur prêt à toute humanité parce que prêt à Dieu seul. Tant qu'il y aura de l'humanité à aimer, il y aura sans doute des gens qui éprouveront en leur propre coeur le coeur de Dieu pour elle.

La suite appartient aux xavières.

Conclusion.

La conclusion ne peut qu'être modeste.

Le fruit de la vie de Claire Monestès appartient à chacun, selon son appel, et d'abord à chaque xavière, qui en fera ce que mon oeil n'a pas vu ni mon oreille entendu, que Dieu mettra en son coeur selon son amour. J'ai seulement ouvert le placard.

J'ai trouvé une femme intelligente et cultivée, encore pour une grande part du 19ème siècle ; une femme passionnée de Dieu et de son temps, que son histoire personnelle a fait communier à la pauvreté la plus dure, et qui, par son amour, la transforme en sacrement filial.

L'Acte de Dieu pour le monde contemporain que j'ai choisi de lire dans la vie de Claire, comme en toute vie qui cherche à s'accorder à l'Amour, est une mystique pour le monde dont la trace, peut-être est à déceler, révéler, *aider* à aller à son terme, en bien des gens. Car *Dieu est là* et peut-être *ne le savions-nous pas, beau dans les visages laids*. Faire une expérience spirituelle en faisant l'expérience du monde.

Pour ce qui est de Claire, il nous reste à parcourir maintenant, entre Chambéry, Genève, Marseille et Paris, son chemin. Il est ordinaire. Obscur. Lumineux. Limité dans son expression. Il est grand. Il est pauvre. Saint. Nous ne reconnâtrons pas toujours l'Auteur. Mais *Il habite dans les créatures, Il fait de moi son Temple, m'ayant créé à la ressemblance et à l'image de sa divine Majesté, Il travaille et agit pour moi, en toutes choses créées sur la face de la terre*.

J'aimerais inviter le lecteur, en suivant les pas incertains de Claire, à contempler *Dieu qui agit* et à entrer ainsi, avec le Christ et par sa propre vie, disposé à demain et à sa nouveauté, dans toute la plénitude de Dieu.

